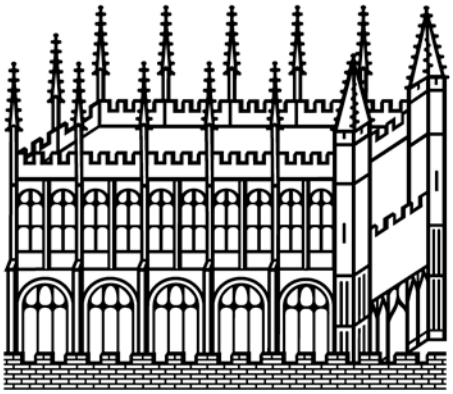


Bodleian Libraries

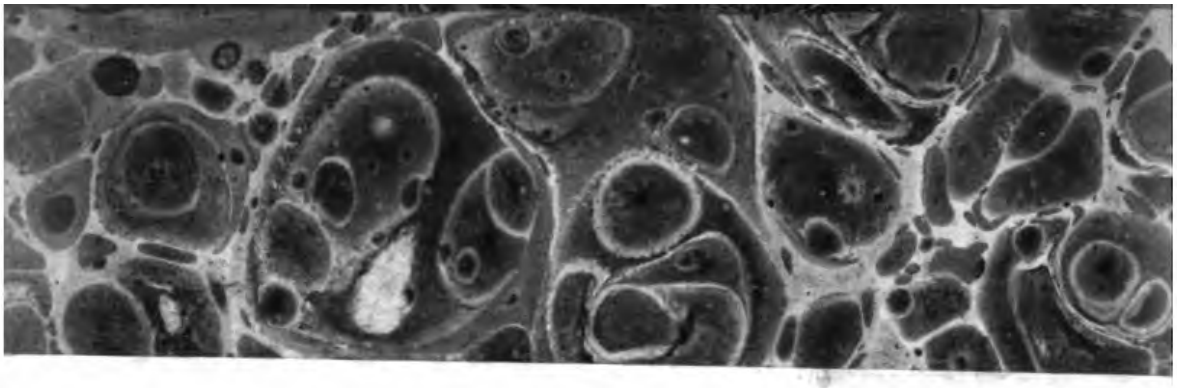
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

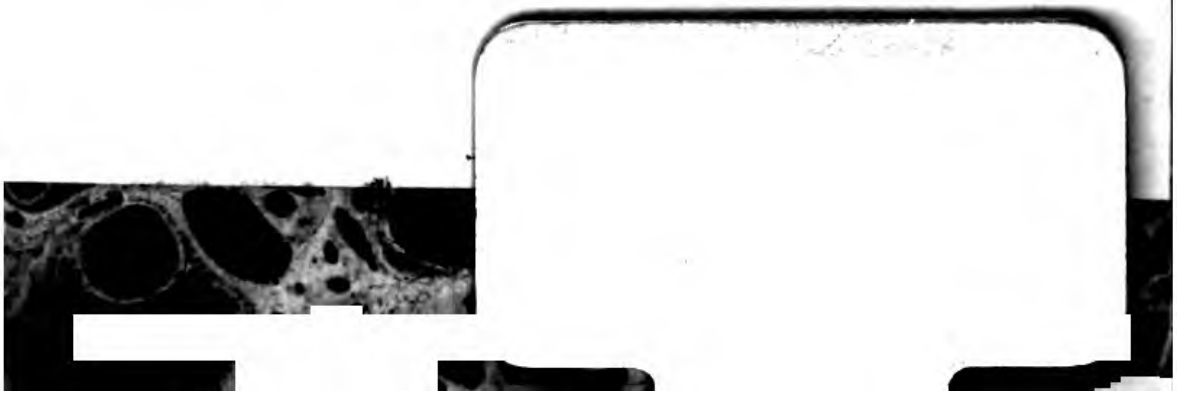
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

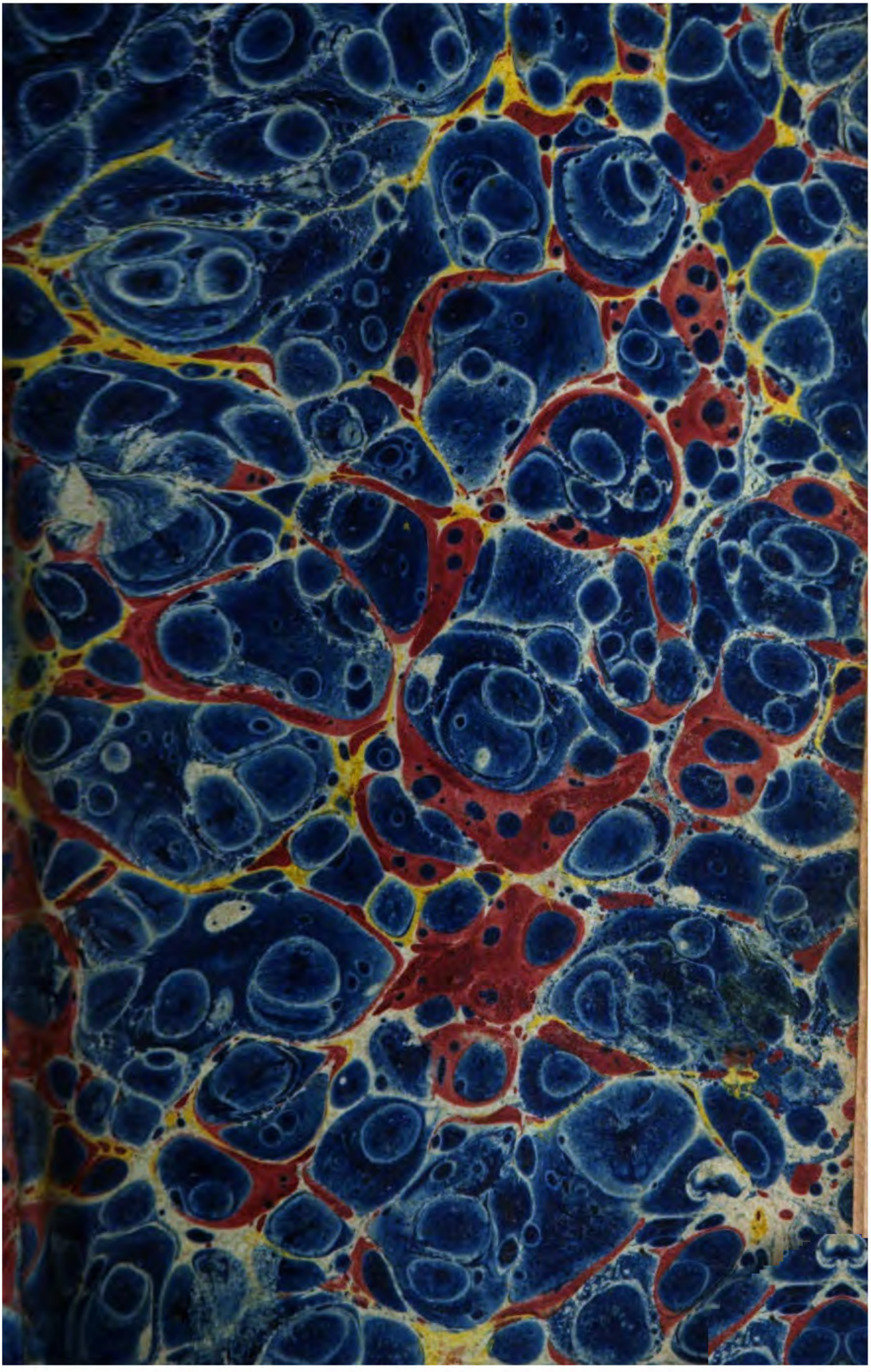
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS. 30 dd. 7~~

Vet Fr. III A. 208





CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

I.

IMPRIMERIE LE NORMANT,
RUE DE SEINE, no 8.

M. A. DESAUGIERS
Dessiné par A. Deveria
Gravé sur acier par J. M. Fonta

POÉSIES DIVERSES

DE M. A. DÉSAUGIERS

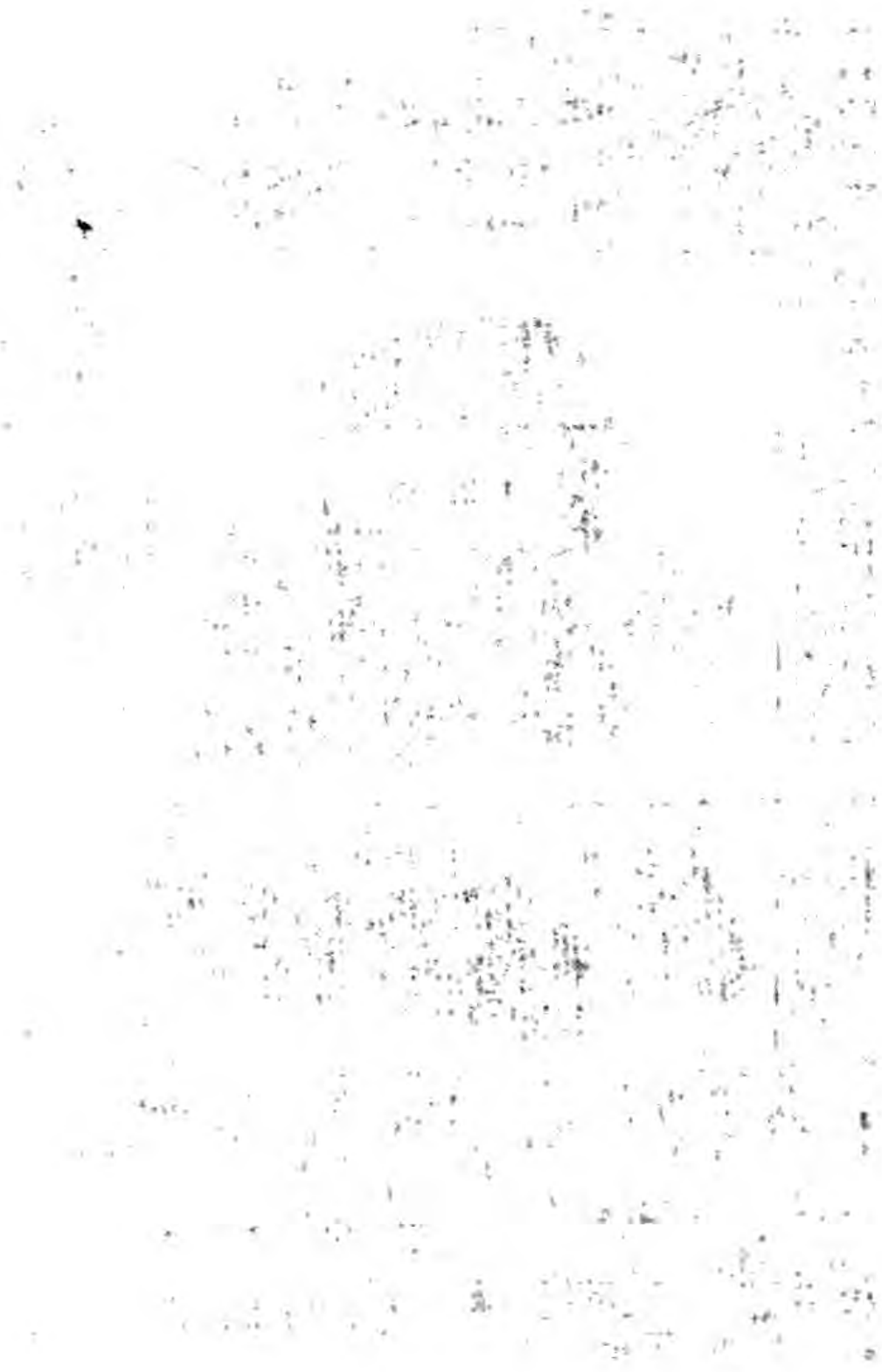
Nouvelle Édition

PARIS,

[illegible], RUE DES MARAIS-S.-G.

[illegible], PLACE DE LA BOURSE, N° [illegible]

M DCCC XXXIV.



CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES

DE M.-A. DÉSAUGIERS.

Nouvelle Edition.

PARIS.
DUFÉY, RUE DES MARAIS-St-G., No 17.
DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, No 13.

M DCCC XXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 MAR 1958
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LAUJON,

Membre de l'Académie française, et président du Caveau Moderne.

Favori de Momus, doyen des Troubadours,
Toi qui chantas si bien le vin et les amours,
Poète aimé des Dieux, peintre de la nature,
Vois d'un œil indulgent ces vers nés sans culture,
Et prête à leur faiblesse un généreux secours.
Qu'un autre, dans l'espoir d'un glorieux salaire,
Jusques au pied du trône apporte ses essais :
J'abandonne au génie un si brillant succès ;
Mais la chanson ne veut pour appui que son père.
Laujon, comble l'espoir qui flatte mon orgueil ;
Daigne accueillir ces fruits d'une timide veine.
Eh! comment, appuyés d'un semblable Mécène,
Mes vers n'auraient-ils pas un favorable accueil?

Interprète galant des Muses et des Grâces,
Tu parus ; la chanson prit un nouvel essor :
Tu célébras l'Amour, il vola sur tes traces ;
Tu chantas le Plaisir, il te couronne encor.
Digne héritier du luth de l'amoureux Tibulle,
Tu marches son égal sur le sacré vallon ;
Et du joyeux Panard inimitable émule,
Lorsque le Temps hâtait sa dernière saison,
Pour le rendre à nos vœux, un ordre d'Apollon
Maria ton aurore avec son crépuscule.

DIALOGUE

DÉDICATOIRE.

L'AUTEUR.

Où courez-vous, mes vers, et quelle est votre audace ?
Au temple de Thémis oser vous présenter !
Croyez-vous qu'au palais on daigne vous chanter,
Lorsque personne encor ne vous chante au Parnasse ?

LES CHANSONS.

Nous allons frapper aujourd'hui,
Non chez l'homme d'Etat, mais chez l'homme du monde ;
Celui sur qui tout notre espoir se fonde,
Des arts comme des lois est l'organe et l'appui.

L'AUTEUR.

Il protége les arts utiles
Et dédaigne ces jeux futiles,
Ephémères enfans d'un frivole loisir.

LES CHANSONS.

Il sait, aimable autant que juste,
Aux soins d'un ministère auguste
Entremêler parfois les roses du plaisir.

L'AUTEUR.

Vous flatteriez-vous de lui plaire
Avec d'aussi faibles accens?

LES CHANSONS.

Non, mais quand on aime le père,
On accueille bien les enfans.

L'AUTEUR.

Vous oubliez qu'il tient cette balance
Dont le fatal ou consolant arrêt
Punit toujours ou récompense
Le bien ou le mal qu'on a fait.

LES CHANSONS.

Ah! bon Dieu! sur quel ton notre père déclame!
A peine à ces grands mots nous te reconnaissons...
Tu parles comme un mélodrame.

L'AUTEUR.

Vous pensez comme des chansons.

LES CHANSONS.

C'est toi qui nous appris à rire;
Et si, par cette gaîté-là,
Du juge bienfaisant qui bientôt nous lira
Nous pouvions un instant exciter le sourire...

L'AUTEUR.

Législateur, il vous dédaignera,
Ou, poète, il vous raillera.

LES CHANSONS.

Tu crois?... Eh bien, tâchons de le surprendre à table;
Au dessert... oui, c'est l'instant favorable.
Ensuite, papillons légers,
Voltigeons en riant sur son front vénérable,
Ecartons-en les soucis passagers;
Et si dans l'ivresse bruyante
Du fol essaim de tes chansons,
Nous entendons de sa bouche riante
De l'un de nos refrains s'échapper quelques sons,
« Mon père, le Destin comble notre espérance »,
Te dirons-nous, vers toi poussant un joyeux cri :
« Minerve pour la lyre a déposé sa lance,
Et Thémis a souri. »

L'AUTEUR.

Vous me persuadez; tous mes sens s'abandonnent
Aux charmes de l'espoir que vous me présentez...
Mais qu'entends-je? cinq heures sonnent :
Le banquet va s'ouvrir; partez.
Cette balance, hélas! qu'à bon droit je redoute,
Vous sera funeste, sans doute,
Si dans tout son pouvoir l'équité la maintient :

Mais du bonheur vous atteindrez le faîte,
Et pour jamais votre fortune est faite,
Si c'est l'amitié qui la tient.

PRÉFACE.

La plaisante chose qu'une préface à la tête d'un Recueil de Chansons ! Que ferait-on de plus pour fixer l'attention publique sur un ouvrage consacré à polir l'esprit, former le cœur ou agrandir l'âme ? Il me semble traverser un immense péri-

style pour arriver à la chétive cabane d'un berger. Ne vaudrait-il pas cent fois mieux promettre peu et tenir beaucoup?—D'accord, Messieurs de la critique; mais si je veux plus promettre que tenir!... Que diable! chacun a sa manière d'attraper son monde : j'ai remarqué que la modestie est un mauvais moyen de réussir; dites que vous ne valez rien, le public va vous prendre au mot; et désirant que mes chansons se répandissent, j'ai eu la faiblesse de croire que j'amorcerais plus facilement les amateurs en leur donnant une bonne idée de mon recueil, qu'en les prévenant sur ses défauts. — Mais comment osez-vous vous ha-

sarder encore dans un champ où les Panard, les Collé, les Piron et tant d'autres ont moissonné avant vous? — Eh! Messieurs, comment a-t-on osé prendre la plume après Racine et Molière, le pinceau après Raphaël et Michel-Ange, le ciseau après Phidias et Praxitèle, etc., etc., etc.?

D'ailleurs, quel est mon but en publiant ces bagatelles? de distraire un moment, par quelques images riantes, l'esprit toujours préoccupé de l'homme en place, de réveiller, par de piquans souvenirs, l'imagination appesantie du vieillard, et d'exciter enfin, par la gaieté de mes tableaux, le cœur d'un sexe charmant à cet abandon délicieux qui

embellit la laideur même et divinise la beauté. Accourez donc, ô mes vers, enfans vagabonds d'une muse badine; réunissez-vous tous à la voix d'un père qui vous chérit, et qui veut aujourd'hui, d'un seul coup d'œil, embrasser toute sa famille. Par une bizarrerie assez commune en poésie, les aînés de mes fils sont les plus faibles; hé bien! que les derniers venus leur prêtent un appui fraternel, et, soutenus ainsi l'un par l'autre, lancez-vous joyeusement dans le monde. Et toi, ô Gaîté, toi qui nous offres un port assuré contre tous les orages de la vie, ne refuse pas aux enfans le secours protecteur que tu daignas ac-

corder au père dans des circonstances dont le souvenir, quoique pénible, a des charmes pour moi, par le tribut de reconnaissance qu'il m'impose ! — Peste, voilà une apostrophe bien sentimentale et que nous n'attendions guère à la tête d'un pareil ouvrage. — Soit, Messieurs; mais permettez-moi de payer à la Gaîté, ma généreuse libératrice, un hommage que l'ingratitude la plus noire pourrait seule lui refuser; daignez m'entendre, et vous allez juger. C'est elle qui, me tendant une main secourable sous un autre hémisphère, adoucit pour moi les périls et les horreurs d'une guerre dont l'histoire n'offrira ja-

mais d'exemple *; c'est elle qui me consola dans les fers où me retenait la férocité d'une caste sauvage; c'est elle enfin qui, m'environnant de tous les prestiges de l'Illusion, me fit envisager d'un œil calme le moment où, pris les armes à la main par ces cannibales, condamné par un conseil de guerre, agenouillé devant mes juges, les yeux couverts d'un bandeau qui semblait me présager la nuit où j'allais descendre, j'attendais le coup fatal... auquel j'échappai par miracle, ou plutôt par la protection d'un Dieu qui n'a cessé

* L'auteur a été témoin de l'insurrection générale des Nègres à Saint-Domingue, et victime, à l'existence près, de tous les désastres qui en ont été la suite.

de veiller sur moi pendant le cours de cette horrible guerre. Une maladie cruelle fit bientôt renaître pour moi de nouveaux dangers : ce n'était pas assez d'avoir été condamné par mes juges, je le fus par les médecins. J'allais périr..... quand la Gaîté, mon inséparable compagne, soulevant d'une main le voile de l'avenir, me montra de l'autre le beau ciel de ma patrie, où le bonheur semblait m'appeler : Momus me souriait au bruit des grelots; Bacchus agitait à mes yeux le myrte et le pampre, un jeune enfant semblait m'inviter à me joindre à lui par son regard malin et les pas légers qu'il formait au son d'une flûte

et d'un tambourin; Thalie elle-même me présentait son masque riant..... Je n'y résistai pas; plus enivré du bien à venir qu'affecté du mal présent, j'opposai l'arme de l'espérance aux traits aigus de la douleur, les transports d'une joie anticipée au délire d'une fièvre brûlante, et, confiant mes destinées à Neptune, je voguai vers la France, que commençait à éclairer un plus bel horizon; et la Gaîté, devançant notre vol rapide, me conduisit enfin à ce port tant désiré, où une nouvelle existence me fit bientôt oublier cinq ans de périls et de malheurs.

Voilà, Messieurs, voilà les titres

de cet ange tutélaire à ma reconnaissance ; et dites s'il peut jamais avoir un ami plus constant, un apôtre plus dévoué que l'homme qui lui doit le bonheur et la vie ! Mais c'était peu d'avoir oublié mes anciens revers ; inspiré par ma fidèle consolatrice, je voulus chanter mes nouveaux plaisirs ; la Chanson, séduisante fille de la Gaîté, vint conduire ma plume ; mille sujets sourirent à mon imagination ; les rimes s'arrangèrent bien ou mal sous mes doigts ; elles finirent par former ce volume, aussi léger par la forme que par le fond : l'offrir au public, c'est m'exposer sans doute, mais....

Si j'eus la double maladresse
D'écrire ce Recueil et de le publier,
Un mot va me justifier :
« Quel homme est sans défaut, quel auteur sans faiblesse ? »
L'arrêt qu'on va lancer ne me fait point frémir ;
Et quand déjà la critique s'éveille,
Ma vanité, loin d'en gémir,
Vient tout bas me dire à l'oreille :
Il vaut mieux l'éveiller encore que l'endormir.

CHANSONS

ET

Poésies diverses.

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

Air : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois. — 627*.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,

* Les numéros des airs correspondent à la *Clef du Caveau*.

Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout Paris est éveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on ressonne ;
Chacun va, vient, monte et descend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Au lever de ce jour chéri,
Lolotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un dé de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman....
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

A sa Cloris, de grand matin,
Le banquier apporte un écrin ;
Moins riche, mais aussi fidèle,
Pour faire à sa belle
Un don digne d'elle,
L'employé met sa montre en plan...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Nous allons voir certains amis
Quand nous savons qu'ils sont sortis :
Chez le concierge on se présente :
— Madame est absente. —
Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Parens brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis :
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Voyez-vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien ?
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis va plus loin en faire autant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter ;

Tous voudraient qu'il vécût sans cesse,
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant....
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Le tendre amant, fort peu jaloux
De se ruiner en bijoux,
Dès Noël néglige sa belle,
Lui cherche querelle
Pour s'éloigner d'elle;
En février il la reprend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Bref, après force complimens,
Force souhaits, force présens,
Chacun regagne sa demeure,
Puis au bout d'une heure
Fort souvent on pleure
Ses vœux, ses pas et son argent...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

CHANSON A MANGER.

Air : Aussitôt que la lumière. — 50.

Ussitot que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet ;
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux ;
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté ;
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui, du fond de sa cuisine,
Gouverne le genre humain :
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel !

Mais sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas ?
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite du souper ?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe,
Entre quatre larges plats...
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
Ci-gît le premier poète
Mort d'une indigestion.

LA NEIGE.

Air : Dans la paix et l'innocence. — 113.

Vous, dont la muse hardie
Me bat tous les vingt du mois *,
Aujourd'hui je vous défie,
Tremblez enfin à ma voix!
Mais que vois-je! au mot de *neige*
Déjà vous frissonnez tous...
Ventrebleu! levez le siége,
Ou je vais fondre sur vous.

Ma neige, en bloc arrondie,
Sur vous tous pleuvra si bien,
Que votre main engourdie
De six mois n'écrira rien.
Ce combat à coups de neige
Peut m'être encor familier,

* Jours fixés pour les dîners du Caveau Moderne.

Puisqu'ici, comme au collége,
Je ne suis qu'un écolier.

La neige à certain théâtre
Joue un rôle intéressant :
Arbres, toits, tout est d'albâtre...
Quel coup d'œil éblouissant!
On y transit, on y gèle ;
Et, pour comble de succès,
Tout finit par une grêle...
Une grêle de sifflets.

Mais vive cette fillette
Qui, fuyant fort à propos,
Dans une neige indiscrète
Perdit un de ses sabots* !
A son amoureux manége
Le public sourit long-temps,
Et tant que tomba la neige
On vit le ciel au beau temps.

Du sol brûlant d'Italie,
Des flots bouillonnans du Nil,

* *La Soirée et la Veillée villageoise*, pièce de MM. Piis et Barré.

Les Français pour leur patrie
Ont affronté le péril.
Aux confins de la Norvége
Suivez ces mêmes guerriers ;
Sous leurs pas un champ de neige
Devient un champ de lauriers.

O toi, par qui la peinture
Voit son domaine agrandi,
Toi, Vanloo, de la nature
Et rival et favori,
Par ton heureux privilége
Nous voyons, peintre brillant,
Sous les glaces de ta neige
Briller le feu du talent.

Hélas ! mes amis, que n'ai-je
Des pinceaux plus éloquens
Pour vous peindre une autre neige
Qui ne brille qu'au printemps !
Au corset de ma maîtresse
Soir et matin je la vois,
Et jamais, quand je la presse,
Elle ne fond sous mes doigts.

Quoi ! devant une bouteille,

Sur la neige huit couplets!
Pardonne, ô dieu de la treille,
A l'affront que je te fais.
J'expîrai ce sacrilége
En sablant un verre plein.
Fuyez, vils flocons de neige,
Devant ce flacon de vin!

LA CHEMINÉE.

Air du Verre. — 910.

Je voulais peindre la saison
Dont les frileux déjà frémissent,
Et, prêt à tracer ma chanson,
Voilà mes doigts qui s'engourdissent ;
Mais puisqu'en vertu de nos lois
Elle ne peut être ajournée,
Pour faire mes couplets moins froids,
Faisons-les sur la cheminée.

La cheminée offre aux gourmands
Les trésors futurs de leur table,
Aux vieillards un doux passe-temps,
Aux Grâces un miroir aimable ;
L'Amant y voit du rendez-vous
Approcher l'heure fortunée ;
Près de leurs belles que d'époux
Gèleraient sans leur cheminée !

Si contre l'horreur des glaçons
Elle soutient notre faiblesse,
Dans la plus belle des saisons
Elle sert aussi la tendresse :
Sur le point d'être rencontrés
Par l'époux de leur dulcinée,
Que d'amans, par la porte entrés,
Sont sortis par la cheminée !

Où met-on un billet d'ami ?
Au miroir de la cheminée.
Où se place un portrait chéri ?
A côté de la cheminée.
Où pleure-t-on un tendre époux ?
C'est au coin de la cheminée.
Où s'en console-t-on chez nous ?
Quelquefois sous la cheminée.

Rien n'est plus beau que le soleil ;
C'est lui qui féconde la terre ;
De ses feux l'éclat sans pareil
Embellit la nature entière ;
Il dore depuis nos coteaux
Jusqu'au sommet des Pyrénées ;
Mais pour dorer nos aloyaux
Il ne vaut pas nos cheminées.

Hortense avait depuis long-temps
Une cheminée assez noire ;
Un beau jour, de peur d'accidens,
On manda le jeune Grégoire :
Je ne sais comme il s'en tira ;
Mais, quoiqu'il l'eût bien ramonée,
Tous les soirs, depuis ce jour-là,
Le feu prend à la cheminée.

Sur ce mot enfin j'ai conçu
Ces couplets, fort mauvais peut-être ;
Libre à vous, s'ils vous ont déplu,
De les jeter par la fenêtre ;
Mais n'allez pas brûler ce soir
Ma chanson à peine entonnée :
Un gourmand n'aime pas à voir
Le feu prendre à sa cheminée.

MA PETITE REVUE.

Air : Ah! voilà la vie. — 24.

De dame nature
Amant assidu,
J'ose en miniature,
Pour payer mon dû *,
Vous tracer la vie
La vie
Suivie,
Pour tracer la vie
De chaque individu.

Dans un mélodrame,
Tuer sans fureur,
Larmoyer sans âme,
Brûler sans chaleur;

* La chanson que chaque convive apporte tous les mois au dîner du Caveau.

Voilà la manière
De plaire, (*bis*)
Dont, pour l'ordinaire,
Use plus d'un auteur.

Changer à son aise
Dièse en bémol,
Bécarre en dièse,
Fa-dièse en sol ;
Voilà comme chante,
Enchante, (*bis*)
Maint fat dont on vante
La voix de rossignol.

Parler par saccade,
Faire avec vigueur
Ronfler la tirade
Et le spectateur ;
C'est l'art que professe
Sans cesse (*bis*)
Dans plus d'une pièce
Plus d'un célèbre acteur.

Enterrer son homme,
Toucher son argent ;
Le soir, rire comme

S'il était vivant ;
Voilà la méthode
Commode (*bis*)
Qu'a mis à la mode
Maint docteur fort savant.

En mauvaise prose
Défendre un méchant,
Et gagner sa cause....
On sait bien comment ;
Voilà le commerce
Qu'exerce (*bis*)
Dans la controverse
Plus d'un esprit normand.

Sur sa joue empreinte
Garder deux soufflets,
Et porter sa plainte
Au juge de paix ;
Voilà le courage
Fort sage (*bis*)
De maint personnage
Prôné par ses hauts faits.

Le jour, inhumaine,
Jeter les hauts cris ;

La nuit, tendre Hélène,
Céder à Pâris ;
Voilà comme fille
Gentille (*bis*)
De fil en aiguille
Se conduit à Paris.

Se dire novice,
Serrer son corset,
Flatter la nourrice
Qui tient le secret....
De fillette instruite
Trop vite (*bis*)
Voilà la conduite
Pour trouver un benêt.

Vivre d'espérance,
Tromper le chagrin ;
Rêver l'opulence,
Et mourir de faim ;
Joueurs, que la veine
Entraîne, (*bis*)
Voilà votre peine
Et votre juste fin.

Si cet opuscule

Sent un peu l'aigreur,
Lève ta férule
Et frappe, censeur ;
Puisque c'est l'usage,
Courage ! (*bis*)
Déchire l'ouvrage,
Mais épargne l'auteur.

LE NOUVEAU MONDE.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages. — 243 et 244.

En vices notre globe abonde.
Moi, pour en terminer le cours,
Je viens de faire un nouveau Monde
Qui ne m'a coûté que dix jours.
Je sais que, par fanfaronade,
En sept jours le nôtre fut fait :
Que n'y mettait-on la décade ?
Il eût été meilleur qu'il n'est.

J'aime beaucoup les formes rondes :
Elles nous offrent tant d'appas !
Mais je pense qu'en fait de Monde,
Cette rondeur ne convient pas :
Ne nous étonnons pas des chutes
Qu'ici-bas on voit tous les jours ;
Il faut bien s'attendre aux culbutes
Dans un lieu qui tourne toujours.

Je veux que le soleil n'éclaire
Que les talens et les vertus ;
Je ne fais gronder le tonnerre
Que sur les hommes corrompus ;
Et si dans la fange du crime
Le malheureux veut se plonger,
Un éclair au bord de l'abîme
Viendra l'avertir du danger.

De tout animal nécessaire
Je veux que l'homme prenne soin ,
Et je débarrasse la terre
De ceux dont il n'a pas besoin :
Les insectes ne font que nuire ,
Mais j'aurais trop à m'occuper
Si j'entreprenais de détruire
Tous les êtres qu'on voit ramper.

Je donne à l'usurier plus d'âme ,
Et plus de tête à l'étourdi ;
Un peu moins de langue à la femme ,
Un peu plus de nez au mari ;
Moins de front à nos empiriques ,
Moins d'oreilles aux curieux ,
Moins de fiel aux gens satiriques ;
Et moins de dents aux envieux.

Pour faire un léger badinage,
Si j'ai remué terre et ciel,
J'ai du moins le rare avantage
De m'être fait père éternel;
Je ne crains pas que l'on me fronde;
Et voulez-vous savoir pourquoi?
C'est qu'étant le père du Monde,
J'aurai tout le monde pour moi.

LA PLUME.

Air : Restez, restez, troupe jolie. — 1530.

Quand la plume avec élégance
Ombrage le front de Mirthé,
Sa blancheur nous peint l'innocence,
La mollesse, la volupté.
Chaque jour la beauté pour plaire
Emprunte son pouvoir vainqueur,
Mais souvent, hélas! trop légère,
La plume est l'emblème du cœur.

Brûlant du feu qui me consume,
Belle Chloé, plus d'une fois,
Tu m'as su prouver que la plume
Se prête à de plus doux emplois.
Le soir où ta bouche muette
Laissa pour moi parler ton cœur,
Cette plume, souple et discrète,
Fut le trône de mon bonheur.

A la plume de Philomèle
Delille a dû tout son éclat ;
L'Amour détacha de son aile
Celle qui fait aimer Dorat ;
Cest l'aigle qui prêta la plume
Qui nous a tracé Mahomet ;
Et l'auteur de plus d'un volume
A pris sa plume au perroquet.

Virgile d'un nouveau costume
Par ta plume fut revêtu ;
Mais, Scarron, pourquoi sous la plume
Toi-même te déguisas-tu ?
Ta plume, qui nous fit tant rire,
Ton nom nous dit de la chérir,
Et ton nom nous dit de maudire
Celle qui te fit tant souffrir *.

Tel jadis dormait sur l'enclume,
Mourant de froid, mourant de faim,
Qui dort aujourd'hui sur la plume,
Ivre d'orgueil, ivre de vin.

* On sait que le feu ayant pris, dans le carnaval, à un costume en plumes sous lequel Scarron s'était déguisé, il fut estropié et souffrant le reste de ses jours.

D'où viennent ces chances nouvelles ?
C'est que des voleurs... renommés
Joignent aux plumes de leurs ailes
Celles des gens qu'ils ont plumés.

Sexe charmant, à qui la plume
Doit et sa grâce et son éclat,
Daigne recevoir de ma plume
L'hommage pur et délicat.
Si mes sept couplets sur la plume
Ont pu te prévenir pour moi,
Ah ! puissé-je un jour sur la plume
Faire davantage pour toi !

MORALITÉ.

Air du Bouffe et du Tailleur. — 675.

ENFANS de la folie,
Chantons ;
Sur les maux de la vie
Glissons ;
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs ;
Il sème notre route
De fleurs.

Oui, portons son délire
Partout...
Le bonheur est de rire
De tout ;
Pour être aimé des belles,
Aimons ;
Un beau jour changent elles,
Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt ;
Profitons d'un passage
Si court ;
L'avenir peut-il être
Certain ?
Nous finirons peut-être
Demain.

HYMNE A LA GAITÉ.

Air : Fuyant et la ville et la cour (de *M. Guillaume*).
— 199.

QUAND des amours et des plaisirs
L'essaim brillant nous environne,
A la Gaîté, dans nos loisirs,
Amis, tressons une couronne.
Ce devoir, si cher à nos cœurs,
Nous ne pouvons le méconnaître ;
Comment lui refuser des fleurs,
Quand sous nos pas elle en fait naître ? } *bis*

De l'amour avec nos beaux ans
L'illusion nous est ravie ;
Mais la Gaîté change en printemps
L'hiver même de notre vie ;

Elle adoucit tous nos regrets
Par les plus riantes images ;
Elle est enfin par ses bienfaits
La volupté de tous les âges.

L'homme que soutient la Gaîté
Se rit du coup qui le menace ;
C'est d'elle aussi que la beauté
Tient son coloris et sa grâce.
De la Gaîté le doux attrait
Embellit jusqu'à la sagesse ;
De l'enfance elle est le hochet,
Et le bâton de la vieillesse.

Il n'est donné qu'à la vertu
D'éprouver son heureux délire ;
Lorsque le cœur est corrompu,
La bouche peut-elle sourire !
Cette aimable sérénité
De l'innocence est la parure ;
Une belle âme sans gaîté,
Serait un printemps sans verdure.

O Gaîté, doux charme des cœurs,
A mon bonheur toi qui présides,
Puisse un jour ta main sous les fleurs

De mon front me cacher les rides !
Brillante des mêmes appas
Qui me charmaient à mon aurore,
Laisse-moi mourir dans tes bras,
Et je me croirai jeune encore.

LA HALLE.

Air du vaudeville de *Jean Monnet*, *ou* Frère Jean à la cuisine. — 198.

Je sais qu'au seul mot de halle
Nos aimables du bon ton
Vont tous crier au scandale...
Je ris du qu'en dira-t-on ;
Et guidé,
Secondé
Par mon sujet qui m'inspire,
Je n'ai qu'un mot à leur dire :
La halle inspira Vadé.

Si Lucullus, qu'on dit être
Des Romains le plus gourmand,
Jadis avait pu connaître
Ce superbe monument ;

Chers amis,
Je prédis
Qu'il eût troqué, ce brave homme,
Le Capitole de Rome
Pour la halle de Paris.

Bœuf, lapin, canard sauvage,
Maquereau, macaroni,
Saucisson, merlan, fromage,
Tout s'y trouve réuni;
Et le né,
Etonné
Du parfum qui s'en exhale,
En s'éloignant de la halle,
Croit avoir dix fois dîné.

Si par un nouveau déluge
Le monde était submergé,
Permets, ô souverain juge,
Que ce lieu soit protégé;
Tu prétends
Des méchans
Punir la race infernale;
Mais le quartier de la Halle
Est celui des *Innocens*.

Voyez l'anguille vivante
Frétiller dans ce baquet ;
Quelle chère succulente
Elle promet au gourmet !
Traiter l'eau
De fléau
Est une erreur des plus sottes ;
Aurions-nous des matelottes,
Si nous n'avions pas de l'eau ?

Bref, viande fraîche ou salée,
OEufs, lard, pois, pain, vin, choux-fleurs,
Tout se prend dans la mêlée ;
Et chacun des acheteurs,
Du repas
A grands pas
Sentant que l'instant approche,
Court, l'un son veau dans sa poche,
L'autre son bœuf sous le bras.

Fourneaux, pétillez bien vite ;
Rôtisseurs, chauffez vos fours ;
Dressez-vous, chaudron, marmite ;
Et toi, broche, mes amours,
Viens du cours

De mes jours
Nourrir la gaîté féconde ;
Et tourne comme ce monde,
Qui, dit-on, tourne toujours.

LE PALAIS-ROYAL.

Air de la Sauteuse. — 777.

Du Palais–Royal
Comme je peindrais bien l'image,
Si de Juvénal
J'avais le trait original !
Mais tant bien que mal,
Muse, entamons ce grand ouvrage...
Quel homme, au total,
Mieux que moi connaît le local ?
Entrepôt central
De tous les objets en usage ;
Jardin sans rival,
Qui du goût est le tribunal...
L'homme matinal
Peut, à raison d'un liard la page,
De chaque journal
S'y donner le petit régal.

D'un air virginal,
Une belle au gentil corsage
Vous mène à son bal,
Nommé *Panorama moral*...
Sortant de ce bal,
Si de l'or vous avez la rage,
Un râteau fatal
Sous vos yeux roule ce métal;
Et par ce canal
L'homme de tout rang, de tout âge,
Va d'un pas égal
A la fortune, à l'hôpital.
Le Palais-Royal
Est l'écueil du meilleur ménage;
Le nœud conjugal
S'y brise net comme un cristal.
Le provincial,
Exprès pour l'objet qui l'engage,
Y vient d'un beau schall
Faire l'achat sentimental;
Mais l'original
A vu certain premier étage...
Heureux si son mal
Se borne à la perte du schall!...
Dans un temps fatal,
Si de maint politique orage

Le Palais-Royal
Devint le théâtre infernal,
Du gai carnaval
Il est aujourd'hui l'héritage.
Jeu, spectacle, bal,
Y sont dans leur pays natal.
Flamand, Provençal,
Turc, Africain, Chinois, Sauvage,
Au moindre signal,
Tout se trouve au Palais-Royal;
Bref, séjour banal
Du grand, du sot, du fou, du sage,
Le Palais-Royal
Est le rendez-vous général.

LA DÉSOLATION GÉNÉRALE,

OU

LA SUPPRESSION DES BILLETS *GRATIS*.

CHOEUR.

AIR : Quel désespoir ! — 494.

QUEL désespoir !
Plus de billets de comédie !
Quel désespoir !
Qu'allons-nous devenir le soir ?

C'est nous que congédie
Un ordre révoltant !
C'est une perfidie...
Nous applaudissions tant !

Quel désespoir !
Plus de billets de comédie !
Quel désespoir !
Qu'allons-nous devenir le soir ?

PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

AIR : Que le Sultan Saladin. — 489.

Ces billets m'ont tant de fois
Épargné chandelle et bois !
Tout à coup on les retranche ;
Et qui voudra le dimanche
Voir comédie, opéra,
Paîra,
Paîra ;
Et, d'après cet ordre-là,
Il faudra brûler de plus belle
Bois et chandelle (*bis*).

UN DIRECTEUR.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. — 366.

A chaque pièce nouvelle,
Bien certains de votre zèle,
Nous opposions aux sifflets
Un déluge de billets :
C'est l'intérêt de la pièce
Qui nous prescrivait cela...
Mais l'intérêt de la caisse
N'connaît pas ces billets-là. (*bis*)

LES CAFETIERS DES DIFFÉRENS THÉATRES.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien. — 293.

Mais nous, dont les punchs renommés
Disposaient si bien les athlètes,
Les billets *gratis* supprimés
Suppriment aussi nos recettes :
C'est chez nous que ces fiers soldats
De la pièce prenaient la cause ;
Et, qu'elle prît ou ne prît pas,
Ils prenaient toujours (*ter*) quelque chose.

UN CABALEUR.

AIR : On dit que le Diable est céans (*de Monténdre*). — 427.

Sans doute, messieurs les acteurs,
Ce changement est votre ouvrage ;
Et c'est d'un si cruel outrage
Que vous payez vos défenseurs !
Mais patience, (*bis*)
Plus de billets, plus d'indulgence ;
Craignez notre indignation....
La bonne ou mauvaise action
A tôt ou tard sa récompense.

UN CHEF DE FILE.

AIR : Il faut que l'on file doux. — 228.

Et moi qui de votre gloire
Fus le premier instrument,
Une trahison si noire
Paîra donc mon dévoûment !
Tragédie ou vaudeville,
Faible de plan et de style,
Paraissait-il chanceler,
C'est le chef de file, file, file,
Qui l'empêchait de filer. } *bis.*

UN CLAQUEUR, *à un chef d'emploi.*

AIR : Traitant l'Amour sans pitié (de *Voltaire chez Ninon*). — 47.

Un soir, dans Agamemnon,
Nous vous jurâmes d'avance
D'applaudir à toute outrance
A chaque coup de talon ;
Achille était votre rôle,
Et je ne sais trop, mon drôle,
Sans ce petit coup d'épaule,
Ce qui vous fût arrivé.

Mais la main fut si docile,
Et le talon si mobile,
Que ce qui perdit Achille
Est ce qui vous a sauvé. (*bis*)

LES ACTEURS.

AIR : Que d'établissemens nouveaux! — 486.

Quoi! vous vous en prenez à nous
Des billets *gratis* qu'on supprime?
Eh! mes amis, bien plus que vous
L'acteur n'en est-il pas victime?
Quand un créancier inquiet
Venait faire le bon apôtre,
Nous lui faisions notre billet...
Pour ne pas en payer un autre. (*bis*)

UN COMIQUE.

AIR : Je suis né natif de Ferrare. — 280.

Uthal payait la revendeuse,
Le Traité nul, la parfumeuse;
Richard payait le bijoutier,
Anacréon, le cordonnier;

Othello payait la modiste,
Et *les Templiers*, l'aubergiste;
Titus payait le perruquier,
Et *la Prude*, le culottier.

UNE PRINCESSE.

AIR des Fleurettes. — 725.

Hélas! avant la pièce,
Qui nous exaltera?
Dans le cours de la pièce,
Qui nous applaudira?
Si nous manquons dans la pièce,
Quel ami nous défendra?
Et qui nous demandera
Après la pièce?

CHOEUR GÉNÉRAL DES CABALEURS.

AIR : Courez vite, prenez le patron. — 109.

Rendez-nous, rendez-nous nos billets,
Ou vous périrez sous les sifflets....
Oui, j'en fais hautement
Le serment,

Nous sifflerons jusques au bout
Tout.
Chaque ouvrage qui sera joué
Sera bafoué,
Honni, hué
Et conspué.
A chaque morceau,
Mauvais ou beau,
Nous éternûrons,
Nous bâillerons,
Nous tousserons...
Dans l'horreur
De ce courroux vengeur,
Rien enfin
N'ira jusqu'à la fin;
Et l'auteur
Ou l'acteur
Le meilleur,
Fût-il un prodige, un phénix,
Nix.

RONDE DE TABLE.

AIR : Pour étourdir le chagrin. — 1072.

ALLONS, mettons-nous en train ;
Qu'on rie,
Et que la folie,
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

Si par quelques malins traits
Les convives se provoquent,
Ici ce ne sont jamais
Que les verres qui se choquent.

Allons, etc.

Le vin donne du talent
Et vaut, dit-on, une muse ;
Or donc, en me l'infusant,
J'aurai la science infuse.

Allons, etc.

Amis, c'est en préférant
La bouteille à la carafe,
Qu'on voit le plus ignorant
Devenir bon géographe.

Allons, etc.

Beaune, pays si vanté,
Chablis, Mâcon, Bordeaux, Grave...
Avec quelle volupté
Je vous parcours dans ma cave !

Allons, etc.

Champagne, ton nom flatteur
A bien plus d'attraits, je peuse,
Sur la carte du traiteur
Que sur la carte de France.

Allons, etc.

A voir ainsi du pays
On s'expose moins, sans doute :
Il vaut mieux, à mon avis,
Verser à table qu'en route.

Allons, etc.

Je sais qu'une fois en train,
On est étendu par terre
Tout aussi bien par le vin
Que par un vélocifère.

Allons, etc.

Mais voyage qui voudra ;
A moins que l'on ne me chasse,
D'un an, tel que me voilà,
Je ne bougerai de place.

Allons, etc.

Ce lieu vaut seul, en effet,
Tout la machine ronde,
Et le tour de ce banquet
Est pour moi le tour du monde.

Allons, etc.

Il faudra pourtant, amis,
Fuir de ce séjour aimable ;
En quittant ce paradis,
Nous nous donnerons au diable.

Allons, mettons-nous en train ;
Qu'on rie,
Et que la folie,
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

RIEN QU'UNE.

CONTE.

Certain curé, las d'être seul au lit,
Tenait du moins à ne pas l'être à table,
Et pour convive avait servante aimable,
De bonne mine et de bon appétit.
Dans un pieux et friand tête-à-tête,
Thérèse et Tonsurin (c'est le nom du curé),
Quand du repas la prière était faite,
D'un bon vin vieux nouvellement tiré
Et d'un poulet avec art préparé,
Se régalaient, surtout les jours de fête...
Et par degrés Thérèse, dont Bacchus
Électrisait les sens très-inflammables,
S'abandonnait à des désirs coupables,
Et certains mots, par saint Paul défendus,
Du bon curé venaient choquer l'oreille;
Mais Tonsurin, achevant sa bouteille,

N'y répondait que par des *oremus ;*
Puis saintement, les yeux sur son bréviaire,
Dont deux doigts seuls tournaient le parchemin,
Il regagnait sa couche solitaire,
Tandis que l'autre, un bougeoir à la main,
Et ses beaux yeux baissés sur son beau sein,
Tout en pleurant l'ennui du presbytère,
De sa cellule enfilait le chemin.
Or, de Thérèse et du bon Tonsurin
C'était, amis, la conduite ordinaire ;
Nota pourtant que quand chez le patron
Certains curés, confrères charitables,
Pour y dîner arrivaient sans façon,
Las ! pour Thérèse, adieu mets délectables !
Adieu bon vin, café, liqueurs, adieu !
De son repas l'office était le lieu,
Et, de bon cœur, les ministres de Dieu
Étaient donnés par elle à tous les diables.
Arrive enfin l'antique jour des Rois,
Jour solennel aux fastes de l'Église ;
Et Tonsurin, qui respecte ses lois,
Court au marché : péché de gourmandise
Est bien permis en telle occasion ;
Et qui pour Dieu meurt d'indigestion,
Mérite bien que Dieu le canonise.
Or sus, Thérèse, un panier sous le bras,

Et son patron sous une houppelande,
Malgré le vent, la neige et le verglas,
Jusqu'au marché cheminent à grands pas,
Et tour à tour l'un ou l'autre demande
Combien cette oie? On dispute, on marchande,
Bref, on achète : ils reviennent transis;
Mais un bon feu les attend au logis.
Thérèse éprouve une secrète joie,
Thérèse espère avoir sa part de l'oie
Et du gâteau qu'on achète en rentrant.
N'étant que deux, le pasteur sûrement
Aura la fève, et l'on conçoit sans peine
Que s'il est roi, Thérèse sera reine.
Le feu s'allume, et l'oie au même instant,
Par le brasier doucement colorée,
Au gré du fer tournant et retournant,
Offre aux regards sa surface dorée.
La nuit survient; la pendule a sonné
Du fin souper le moment fortuné :
Déjà la table est dressée et servie;
Déjà Thérèse a mis son blanc corset,
Son jupon vert et son nouveau bonnet...
Déjà, de beaux marrons et de truffes farcie,
Son oie exhale un savoureux fumet...
Déjà, placé vis-à-vis sa servante,
Le bon pasteur a saisi son couteau,

Tracé les parts, découpé le gâteau.
On sonne, on ouvre : ô douleur accablante !
Ma plume, hélas ! s'arrête à cet endroit...
Thérèse, pâle, interdite, chagrine,
Céde sa place au vicaire Benoît,
Et va souper seule dans sa cuisine.
« Hé ! bonjour donc ! — J'arrive sans façon.
— C'est fort bien fait ; ton bon ange t'envoie...
Assieds-toi là ; tu goûteras d'une oie
Délicieuse, et d'un vin... Ah ! pardon,
Je suis à toi ; je descends à ma cave,
Et j'en apporte un certain vin de Grave
Qui... tu verras... tu le trouveras bon. »
Il sort. « Monsieur, dit Thérèse au vicaire,
En accourant, vous êtes seul ? — Pourquoi ?
—Pour vous donner un avis salutaire :
Sachez qu'ici pour vous je meurs d'effroi.
— Que veux-tu dire ? explique-toi, ma chère.
— Vous ignorez que monsieur Tonsurin,
Que vous croyez avoir l'esprit très-sain,
A par instant des accès de folie
Si dangereux, que souvent on le lie.
— Il serait fou ! lui ? — Que trop, par malheur.
Trois fois par an sa tête se détraque,
Et c'est toujours entre Noël et Pâque ;
Voici l'époque. — O ciel ! je meurs de peur !

Si ces accès allaient le prendre à table ?
— C'est très-possible, et même très-probable,
Car vous savez qu'il ne boit jamais d'eau ;
Il a des vins de toutes les espèces,
Et vous sentez que leurs vapeurs épaisses
Facilement ébranlent son cerveau.
— Mais à quoi donc pourrai-je reconnaître ?...
— Dès que Monsieur verra mon pauvre maître
L'un contre l'autre aiguiser deux couteaux,
Sans plus tarder, alors je lui conseille
De s'évader, s'il ne juge à propos,
Pour un souper, de laisser une oreille.
— Non par saint Jean ! — Quand sa tête s'en va,
A ses désirs malheur à qui s'oppose !
Il faut qu'il coupe, et dans ce moment-là
Son oie ou vous ce serait même chose.
— A table ! à table ! allons, maître Benoît,
Dit en rentrant, armé de deux bouteilles,
Le bon curé ; ce vin fera merveilles.
Choisis ta part du gâteau ; sous mon doigt
Je sens la fève ; oui, tiens, voilà l'endroit...
Hé non, c'est toi qui l'as ! Ah ! de la sorte,
Tu viens chez moi me détrôner ? n'importe ;
A ta santé. — Volontiers. — Le roi boit ! »
Bref, sur un plat la maligne Thérèse,
A pas comptés, apporte en soupirant

Le mets friand, succulent, odorant ;
A son aspect tous trois se pâment d'aise :
Mais pour Benoît quel spectacle effrayant,
Quand le curé, d'un œil étincelant,
Considérant et le vicaire et l'oie,
Semble hésiter sur le choix de sa proie ;
Quand saisissant deux larges coutelas,
Que l'un sur l'autre il frotte à tour de bras,
Au vieux Benoît, qui tremble sur son siége
Il dit tout haut : « Çà, que te couperai-je ? »
Figurez-vous, à ce mot foudroyant,
Maître Benoît renversant les bouteilles,
Dans ses deux mains tenant ses deux oreilles,
Franchir la porte, et plus prompt que le vent,
Dégringoler l'escalier cul sur tête,
A travers champs crier : arrête ! arrête !
Pousser, heurter les passans effrayés,
Qui pour un fou prennent notre vicaire ;
N'oser enfin baisser les yeux à terre,
De peur de voir son oreille à ses pieds.
Figurez-vous Thérèse, ivre de joie,
De sa frayeur riant malignement,
Et le curé, muet d'étonnement,
Prêt à couper les deux cuisses de l'oie,
Sur l'escalier le poursuivre en criant :
« Rien qu'une, ami, rien qu'une seulement. »

Mais c'est en vain... Thérèse est radieuse.
Bref, il revient, et sans doute on conçoit
Qui prit la place et la part de Benoît...
Par ce manége enfin victorieuse,
Goûtant le prix de son mensonge adroit,
L'espiègle en rit comme une bienheureuse.
Le cher curé, bientôt instruit du tour,
En rit aussi : riez à votre tour.

A MADAME ***,

Qui avait demandé à l'Auteur un billet pour la première représentation d'une de ses pièces au Vaudeville.

Quoi ! vous désirez un billet
Pour aller voir un vaudeville,
Un édifice bien fragile,
S'écrouler au bruit du sifflet ?
Non, non, Madame, s'il vous plaît ;
Dût mon refus me mettre en butte
A l'excès de votre courroux,
Je ne suis nullement jaloux
D'épouvanter des yeux si doux
Par le spectacle de ma chute.
Je crois vous entendre déjà
Traiter mes craintes de folies.

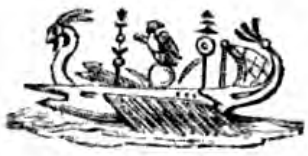
Soit ; mais souffrez, malgré cela,
Que sur des mains plus aguerries
Je fonde l'espoir du succès...
S'il ne les fallait que jolies,
Vous auriez eu tous mes billets.
D'ailleurs, l'amour-propre, Madame,
Me défend de vous accorder
Ce que votre amitié réclame...
Oserais-je vous regarder,
Si, par un sort trop ordinaire,
J'étais réduit à succomber
Sous les coups d'un public sévère ?
Quoi ! vos yeux m'auraient vu tomber !
Non, épargnez-moi cette honte ;
Si parfois l'auteur la surmonte,
Ah ! ce n'est jamais devant vous ;
Et celui qui connaît vos charmes,
Heureux de vous rendre les armes,
Ne doit tomber... qu'à vos genoux.

LE NOIR.

Air de la Sauteuse. — 777.

Du matin au soir
Le noir
Joint l'éclat à la grâce ;
Dans toute saison
Le noir, dit-on,
Est de bon ton.
On se met en noir
Lorsqu'on va voir
Les gens en place ;
Le juge est en noir
Quand sur son siége
Il va s'asseoir.
Le noir
Fait valoir
Dans le boudoir
Un sein de neige ;

Auteur
Et docteur
Ont adopté cette couleur ;
C'est en habit noir.
Que l'on épouse ce qu'on aime ;
Maint drame le soir
Nous a fait voir
Thalie en noir.
Suit-on un cercueil,
Le noir du deuil
Offre l'emblème,
Et c'est la couleur
Qu'au bal aime plus d'un danseur :
Bref, le noir
S'allie
Au désespoir,
A la folie,
Et sous cet habit
On juge, on danse, on pleure, on rit.



MA PHILOSOPHIE.

CHANSON MORALE.

Air : Fournissez un canal au ruisseau. — 814.

Pour jamais l'an vient de s'écouler * ;
Amis, c'est un mal sans remède,
Et bien loin de nous en désoler,
Ne songeons qu'à l'an qui succède ;
Oui, livrons-nous, pour rajeunir,
Aux transports d'une gaîté folle ;
Et, ne pouvant fixer le Temps qui vole,
Tâchons de fixer le Plaisir.

Si l'objet dont nous sommes épris
Devait toujours rester le même,
A nos yeux il perdrait de son prix :
Tout vieillit, c'est la loi suprême ;

* Cette chanson parut le 1er janvier 1807.

Et lorsque l'an, vers son déclin,
Loin de moi fuit à tire-d'aile,
Je vois bien moins ce qu'il ôte à ma belle
Que ce qu'il ajoute à mon vin.

Moquons-nous de la fuite du temps,
Et n'en regrettons que la perte ;
Que toujours de vingt mets différens
Notre table reste couverte...
Et chantons à tous nos repas :
« L'appétit naît de la folie ;
Or, les seuls jours perdus dans cette vie
Sont les jours où l'on ne rit pas. »

Aimons bien, buvons bien, mangeons bien,
Jusqu'à la fin de notre route ;
Et surtout, amis, ne gardons rien
Pour un lendemain dont on doute.
Alors l'avare nautonnier,
Aux enfers prêt à nous descendre,
Prévoyant bien qu'il n'aurait rien à prendre,
Finira par nous oublier.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT.

Air du vaudeville du *Rémouleur et la Meunière*, — 735.

Il est deux Jean dans ce bas monde,
Différens d'humeur et de goût ;
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite, d'une autre elle est suivie :
Le public la voit d'un œil sec ;
L'auteur en vain la croit meilleure ;

On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs ;
La gaîté de Jean La Fontaine
Épure et pénètre les cœurs ;
L'un avec ses grands mots nous leurre ;
De l'autre un rat nous convertit :
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure !
Vive à jamais le Jean qui rit !

Dupe d'une fausse caresse,
Floricourt, ivre de désirs,
Saisit la coupe enchanteresse
Qu'un dieu fripon offre aux plaisirs.
En riant l'imprudent l'effleure,
Il la savoure, il la tarit ;
Et le lendemain Jean qui pleure
Succède, hélas ! à Jean qui rit.

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin ;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort ivre un beau matin.

Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit :
« Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
Et fit le vin pour Jean qui rit. »

Auprès d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant ;
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit ;
Est-il mort, adieu Jean qui pleure ;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous, que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaîté,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

V'LA
C'QUE C'EST QUE L'CARNAVAL.

Air. V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. — 627.

Momus agite ses grelots,
Comus allume ses fourneaux,
Bacchus s'enivre sur sa tonne,
Pallas déraisonne,
Apollon détonne;
Trouble divin, bruit infernal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Au lever du soleil on dort,
Au lever de la lune on sort;
L'époux, bien calme et bien fidèle,
Laisse aller sa belle
Où l'amour l'appelle:
L'un est au lit, l'autre est au bal.
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Carrosses pleins vont par milliers,
Regorgeant, dans tous les quartiers;
Dedans, dessus, devant, derrière,
Jusqu'à la portière,
Quelle fourmilière!
Des fous on croit voir l'hôpital...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un char, pompeusement orné,
Présente à notre œil étonné
Quinze poissardes, qu'avec peine
Une rosse traîne;
Jupiter les mène;
Un cul-de-jatte est à cheval...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Arlequin courtise Junon,
Colombine poursuit Pluton,
Mars, madame Angot qu'il embrasse,
Crispin une Grâce,
Vénus un Paillasse;
Ciel, terre, enfers, tout est égal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Mercure veut rosser Jeannot ;
On crie à la garde aussitôt,
Et chacun voit, de l'aventure,
Le pauvre Mercure
A la Préfecture,
Couché sur un procès-verbal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Profitant aussi des jours gras,
Le traiteur déguise ses plats,
Nous offre vinaigre en bouteille,
Ragoût de la veille,
Daube encore plus vieille.
Nous payons bien, nous soupons mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un bœuf, à la mort condamné,
Dans tout Paris est promené :
Fleurs et rubans parent sa tête :
On chante, on le fête,
Et, la ronde faite,
On tue, on mange l'animal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Quand on a bien ri, bien couru,
Bien chanté, bien mangé, bien bu,
Mars d'un fripier reprend l'enseigne,
Pluton son empeigne,
Jupiter son peigne;
Tout rentre en place, et bien ou mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

LE CARÊME.

AIR : Mon père était pot. — 633.

PUISQU'ON s'exerce plus gaîment
Sur un sujet qu'on aime,
Devrait-on forcer un gourmand
A chanter le carême *?
Mais tant bien que mal,
Il faut du journal
En tout point suivre l'ordre.
Puisse mon sujet,
Tout maigre qu'il est,
Me donner de quoi mordre!

* Ce mot avait été donné à l'auteur.

Adieu, pâtés et saucissons !
En ces jours d'abstinence,
Ce n'est, hélas ! que de poissons
Que se nourrit la France.
Pour que le péché
Dont il s'est taché
S'efface de lui-même,
Vous voyez qu'il faut
Que le vrai dévot
Pêche tout le Carême.

Cochons, que votre sort est doux,
Quand Mardi-Gras nous laisse !
Vos bourreaux, suspendant leurs coups,
Respectent votre graisse ;
Et quoiqu'à bon droit
Le Carême soit
Prescrit par plus d'un moine,
Un pareil statut
Prouverait qu'il fut
Fondé par saint Antoine.

Hélas ! de plaisirs aussi courts
Faut-il qu'on se repente !
Et pour avoir ri quinze jours
Doit-on jeûner quarante ?

Le marin souvent
Subit, en rentrant,
Une aussi longue peine ;
Mais au moins il peut
Manger ce qu'il veut
Pendant sa quarantaine.

Hier, pensant à ma chanson
Plus qu'à ma ménagère,
Je ne lui disais que : « Paix donc !
J'ai mon Carême à faire. »
Je voulus la nuit
Lui dire sans bruit
Ce qu'on dit quand on aime.....
« Un peu moins d'amour,
Dit-elle à son tour ;
Faites votre Carême. »

Enfin, chers gourmands, je l'ai fait :
Il faut qu'on se résigne ;
Mais convenez que le sujet
De nous n'était pas digne.
Et toi, cher lecteur,
Puisque, par malheur,

Le Carême est d'instance,
Bien tournée ou non,
Chante ma chanson
Au moins par pénitence.

COUPLETS

CHANTÉS UN JOUR DE NOCE PAR LE PÈRE DE LA MARIÉE.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. — 627.

Mon dieu ! mon dieu ! quel embarras
Qu' d'avoir un' fille sur les bras !
On se dit, dès son plus bas âge,
« Sera-t-elle sage ?
Heureuse en ménage ? »
Pendant quinze ans on n' pens' qu'à ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans, quel maudit sabbat !
Ça crie, ou ça mord, ou ça bat :
Pour rendre l'espiègle muette
On lèv' la jaquette,
On soufflette, on fouette :
Puis un baiser vient gâter ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

À huit ans ça veut babiller,
Ça veut trancher, ça veut briller :
Soir et matin la p'tit' coquette
N' rêve que toilette ;
Il faut qu'on achète
Colliers par-ci, brac'lets par-là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

C'est à douze ans qu' faut voir venir
Des maîtres à n'en plus finir !
Danse, dessin, musique, histoire,
Enflent le mémoire...
C'est la mer à boire !
Au bout du mois faut payer ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu' ça grandit,
Qu' ça s'embellit, qu' ça s'arrondit...
D' not' fille on vante la figure,
L'esprit, la parure,
Le ton, la tournure,
Et nous mordons à c't ham'çon-là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Un beau garçon s' présente enfin,
Doux, honnête et l' cœur sur la main ;

D' plaisir, d'amour son cœur pétille...
Il plaît à la fille,
A tout' la famille;
L' père enchanté dit : Touchez-là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Les bans sont bientôt publiés,
Et les jeunes gens mariés :
Au Cadran-Bleu l' festin s'ordonne;
L' mari qui le donne
D' plaisir déraisonne
En pensant qu'un jour il dira :
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

A la fin du joyeux repas,
Au couple heureux on tend les bras;
L'un, quittant sa place et son verre,
Saute au cou d' la mère,
L'autre au cou du père
Qui pleure, et dit en voyant ça :
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

LA TABLE.

Air : Je ne veux la mort de personne. — 803.

En vrai gourmand, je veux ici
Chanter ce meuble nécessaire
Dont tous les mois l'attrait chéri
Double nos nœuds et les resserre * ;
Oui, quels que soient les traits mordans
Dont la critique nous accable,
Au risque de ses coups de dents,
Je vais m'étendre sur la table.

Comment refuser son tribut
A cette mère universelle !
Sans la table, point de salut,
Et nous n'existons que par elle :

* La société épicurienne du Caveau Moderne s'assemblait tous les mois au Rocher de Cancale.

L'alcove où l'homme s'amollit
Lui peut-elle être comparable ?
Les pauvres mourans sont au lit,
Les bons vivans ne sont qu'à table.

Quel doux spectacle, quel plaisir
De voir ces sauces parfumées
Dont toujours, prompt à les saisir,
L'odorat pompe les fumées !
On rit, on chante, on mange, on boit...
De bonheur source intarissable !
Le cœur pourrait-il rester froid,
Quand il voit tout fumer à table ?

Deux rivaux entendent sonner
L'instant qui menace leur vie :
A faire un dernier déjeuner
Un témoin sage les convie :
Dans le vin tous deux par degrés
Eteignent leur haine implacable ;
Ils seraient peut-être enterrés,
S'ils ne s'étaient pas mis à table.

Le gros Raymond voit chaque jour
Cent wiskys assiéger sa porte :
Il reçoit la ville et la cour ;

La Renommée aux cieux le porte.
« Il a donc de rares vertus?
— Non. — A-t-il un rang remarquable,
Des talens, de l'esprit? — Pas plus.
— Qu'a-t-il donc? — Il a bonne table. »

Grands yeux bien noirs et bien piquans,
Oreille ou poitrine rôtie,
Petite bouche, belles dents,
Cervelle grasse et bien farcie,
Taille légère, bons gigots,
Sein de lis, langue délectable,
Jambe mignonne, pieds de veaux,
Voilà ma maîtresse et ma table.

A table, on compose, on écrit;
A table, une affaire s'engage;
A table, on joue, on gagne, on rit;
A table, on fait un mariage;
A table, on discute, on résout;
A table, on aime, on est aimable.
Puisqu'à table on peut faire tout,
Vivons donc sans quitter la table.

IMPROMPTU

ADRESSÉ PAR UNE JEUNE DAME A UN DE SES PARENS.

Quoi ! vous désirez mon portrait !
De vos bontés quelle preuve nouvelle ;
Je croyais qu'il vous suffirait
De vous être assuré tout l'amour du modèle.
Le voici, ce portrait ; je tremble en vous l'offrant ;
Et mon dernier désir (je n'en forme point d'autre),
C'est que vous le trouviez à peu près ressemblant.
J'aimerais mieux qu'il fût parlant,
Il vous demanderait le vôtre.

ÉPITRE

A UN CONVIVE * CONVALESCENT.

Vous, cher confrère, *in extremis!*
Quel coup *pro vestris amicis*,
S'il nous avait fallu, *jocis*,
Dîners et chansons *remotis*,
Escorter d'un *de profundis*
Votre voyage *in excelsis!*
Ah! c'est pour le coup que *Piis*,
Philipon, *Antignac*, *Francis*,
Et *Capelle* le cadédis,
Tous nos frères *in opimis*,
Seraient tombés *in lacrymis*.
Mais enfin *proximus mensis*
Pourra vous voir *nostris mensis*
Et boire et manger comme six.

* Du *Caveau moderne*.

Douce espérance ! *spes dulcis !*
Gratias agamus Diis,
In sancto nomine patris
Et tuæ caræ salutis.

Fait *sub oculo* ***LAUJONIS***,
Président, *corde juvenis.*

Désaugiers, frère *in gaudiis*
Secrétaire *in auxiliis.*

A la fin d'*Augusti mensis* *,
Et anno priore pacis.

* 1807.

FAUTE D'UN MOINE,

L'ABBAYE NE MANQUE PAS.

Air : Ça n' se peut pas. — 592.

De Comus nous ouvrons le temple ;
Gourmands, buveurs, acourez tous,
Et pour mieux suivre notre exemple,
Soyez exacts au rendez-vous ;
Car la soupe, une fois servie,
Si l'un de nous manque au repas,
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas (*bis*).

Avez-vous vu la pauvre Ursule
Depuis que son mari n'est plus?
Sa maison est une cellule,
Tous les hommes en sont exclus.

Les un pensent qu'elle s'ennuie,
Et les autres disent tout bas :
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

La nuit, la frileuse Laurence
Au feu d'un moine avait recours ;
Sa vieille maman, par prudence,
Proscrit le moine pour toujours ;
Mais quand une fille jolie
Craint de grelotter dans ses draps,
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

Santeuil, de joyeuse mémoire,
Du couvent s'échappait sans bruit,
Pour aller chanter, rire et boire
Le jour et quelquefois la nuit.
« Autant vaut, se disait l'impie,
Rire ici que ronfler là-bas ;
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas. »

Jurons, quoique tout ait son terme,
De ne jamais nous désunir ;
Amis, verre en main tenons ferme

Jusqu'à notre dernier soupir ;
Et si la mort me congédie,
Chantez tous après mon trépas :
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

LES COUPS.

Air du vaudeville du *Chapitre second*. — 784.

Tout homme ici bas a sa part
Des coups qui menacent la vie :
Le joueur craint ceux du hasard,
Le riche craint ceux de l'envie,
L'ennemi craint ceux du canon,
Le poltron craint les coups de canne,
Et l'homme à talent est, dit-on,
Sujet au coup de pied de l'âne.

Un coup de tête bien souvent
Aux jeunes gens devient funeste ;
Un coup de langue est du méchant
L'arme qu'à bon droit on déteste ;
L'espérance du laboureur
Par un coup de vent est trompée ;
Un coup de pate à son auteur
Parfois attire un coup d'épée.

Un coup de théâtre mal fait
Indispose tout un parterre,
Et l'auteur, au coup de sifflet,
Est frappé d'un coup de tonnerre ;
Les coup fourrés ont des attraits
Pour la beauté la moins friponne ;
Mais, chez elle, on sait que jamais
Un coup manqué ne se pardonne.

Tout fiers de leurs nouveaux succès,
Nos riches étonnés de l'être
Se vantent que leurs coups d'essais
Ont été de vrais coups de maître.
Mais de la fange étant sortis,
Malgré l'éclat de leurs carrosses,
La poussière de leurs habits
Résiste à tous les coups de brosses.

Il est des coups que ne craint pas
L'amant bien épris de sa belle ;
Un seul coup d'œil lui dit tout bas :
« Au coup de minuit sois fidèle. »
Minuit sonne : au coup de marteau
S'ouvre la porte clandestine,
Et ceints de l'amoureux bandeau,
Ils font leurs coups à la sourdine.

Chers amis, comme en vous chantant
Coup sur coup six couplets, je tremble
D'avoir perdu des coups de dent,
Buvons au moins un coup ensemble ;
Si de ma chanson sur les coups
L'assommante longueur vous lasse,
Je consens, par pitié pour vous,
A vous donner le coup de grâce.

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR*.

AIR : Dans la paix et l'innocence. — 113.

POUR une chanson nouvelle
J'invoquais mon Apollon,
Quand je vis à ma chandelle
Se brûler un papillon ;
Et cet accident tragique
M'inspira, sans nul effort,
Ce refrain philosophique :
Tout ce qui luit n'est pas or.

* Je sais qu'on dit : *Tout ce qui* RELUIT *n'est pas or ;* mais j'ai cru pouvoir me permettre la soustraction d'une syllabe qui aurait contrarié les rapprochemens que je voulais établir, en offrant le verbe *luire* dans les diverses acceptions qu'il présente ; d'ailleurs cette licence réduit chacun de mes vers à *sept* syllabes; *et numero Deus impare gaudet.*

Sans argent, sans espérance,
Figeac plaignait son destin.
« Hé, morgué! d'la patience,
Lui dit Pierre, son voisin;
L' soleil luit pour tout le monde.
— Il luit, j'en tombé d'accord;
Mais lorsqué l'estomac gronde,
Tout cé qui luit n'est pas or. »

De la nuit perçant les voiles,
Un faux savant, un vrai sot,
Au feu brillant des étoiles
Croit faire bouillir son pot;
Mais loin de faire fortune,
Il se perd dans son essor,
Et voit qu'autour de la lune
Tout ce qui luit n'est pas or.

Dans mille pièces mesquines
Qu'un jour voit s'évanouir,
Costumes, décors, machines,
Tout est fait pour éblouir;
Mais au bout de la quinzaine,
La baisse du coffre-fort
Prouve au caissier qu'à la scène
Tout ce qui luit n'est pas or.

Le jour de l'hymen d'Hortense,
Son papa dit au futur :
« C'est la vertu, l'innocence ;
Le jour qui luit est moins pur. »
Mais la nuit, dit la chronique,
L'époux, déplorant son sort,
S'écria d'un ton tragique :
« Tout ce qui luit n'est pas or. »

Quand une Agnès se dit riche,
Quand un fat vante son nom,
Quand un médecin s'affiche,
Quand une belle dit non,
Quand un voyageur bavarde,
Quand un Anglais se dit lord,
Mes amis, prenez-y garde,
Tout ce qui lui n'est pas or.

PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT.

Air du partage de la richesse, *ou* du *Petit Matelot* — 157.

Lundi matin, un grand tumulte
Réveille toute ma maison ;
C'est un créancier qui m'insulte
Et veut m'envoyer en prison ;
Les soufflets pleuvent sur sa face,
Et mon juif, en les recevant,
Plus poli, me demande grâce :
Petite pluie abat grand vent.

Je sors, je rencontre une belle
Au teint de lis, au doux contours ;
Je la poursuis en dépit d'elle,
Elle veut crier au secours ;
J'use aussitôt d'une recette
Qui réussit assez souvent ;
Ma Danaé devient muette :
Petite pluie abat grand vent.

Comblé des bontés de la dame,
Je cours chez l'ami Roberto :
Ce tendre époux battait sa femme
Prise... *in flagrante delicto.*
Mais, au plus fort de la tempête,
Il la voit de pleurs s'abreuvant ;
Son courroux meurt, son bras s'arrête :
Petite pluie abat grand vent.

Deux hommes écumant de rage,
Plus loin se prenaient aux cheveux,
Voilà que d'un premier étage
On les arrose tous les deux ;
Voilà nos héros de l'ondée
A droite, à gauche se sauvant ;
Voilà la querelle vidée :
Petite pluie abat grand vent.

Le soir, je livrais au parterre
Le sort d'un enfant nouveau-né :
Je verse le punch à plein verre
A maint claqueur déterminé ;
On veut siffler, et ma cohorte,
Tour à tour claquant et buvant,
Met tous les siffleurs à la porte :
Petite pluie abat grand vent.

Je regagne enfin ma demeure,
Où m'attendait certain minois ;
Je l'embrasse... il était une heure ;
Le baiser dura jusqu'à trois :
Mais tôt ou tard l'amour sommeille,
Et bientôt Morphée arrivant,
Vint tout bas me dire à l'oreille :
Petite pluie abat grand vent.

L'EAU VA TOUJOURS A LA RIVIÈRE.

AIR . J'étais bon chasseur autrefois. — 794.

AMIS, il est un fait certain
Que ne doit ignorer personne ;
La Moselle s'unit au Rhin,
Et la Dordogne à la Garonne ;
L'Oise dans la Seine se rend,
Le Rhône se joint à l'Isère,
Et, bien ou mal, voilà comment
L'eau va toujours à la rivière.

Armateur, jadis porteur d'eau,
Mondor qui se nommait Antoine,
Achète, équipe maint vaisseau ;
L'Océan est son patrimoine ;
Humble autrefois, fier aujourd'hui,

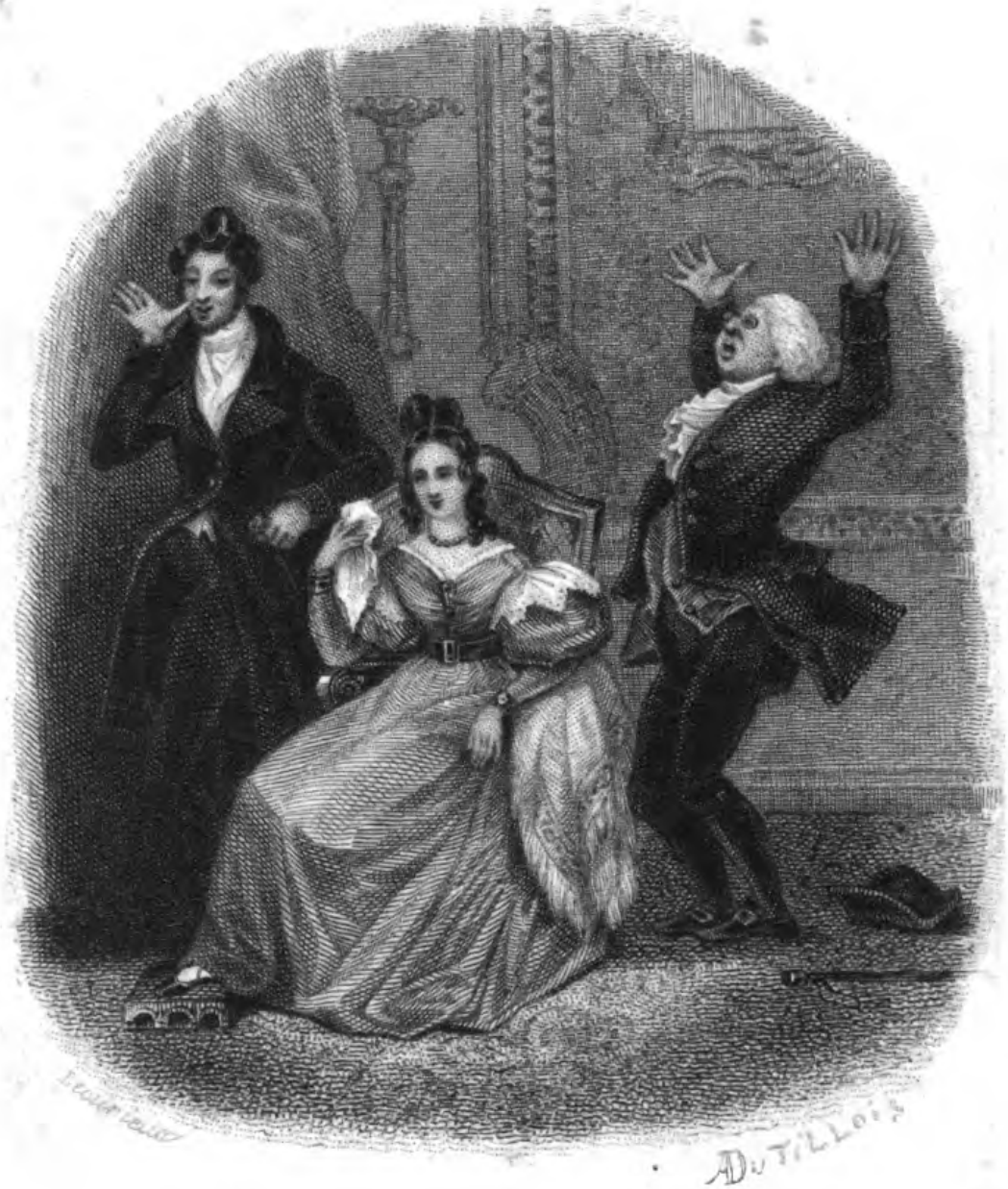
Au Pactole il se désaltère,
Et les faveurs pleuvent sur lui :
L'eau va toujours à la rivière.

L'ami Vigier, tous les matins,
Chez lui voit accourir la foule ;
Et tant qu'il coulera des bains,
Nous ne craignons pas qu'il se coule.
Vigier roule et nage dans l'or,
Sa fortune est liquide et claire,
Et chaque été la double encor :
L'eau va toujours à la rivière.

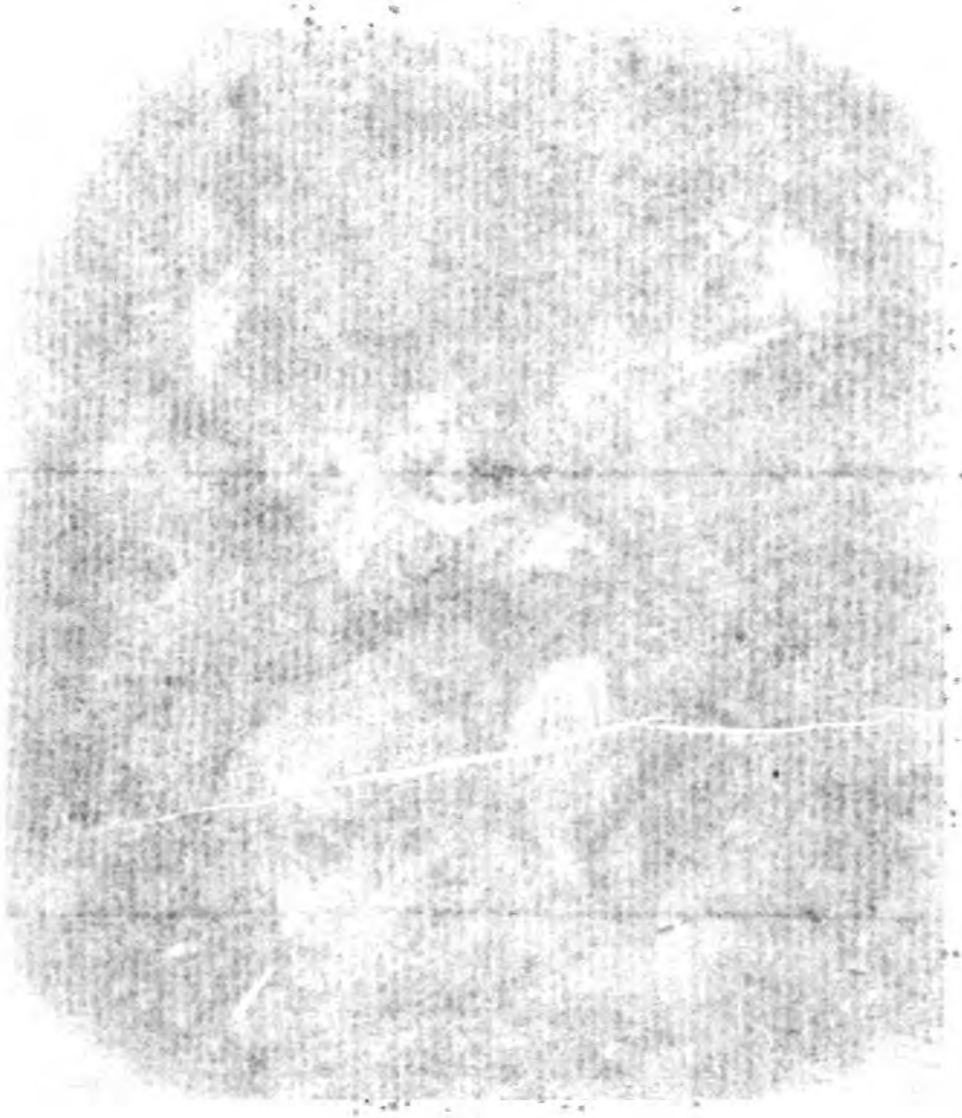
Un Jean-Baptiste, vigneron,
Ayant adopté pour système
D'imiter en tout son patron,
Honorait son vin du baptême.
Un jour, la Seine débordant
Vient inonder sa cave entière.
Il devait prévoir l'accident :
L'eau va toujours à la rivière.

Je voulais boire ce matin
A la source de l'Hippocrène ;
Vous m'avez coupé le chemin,
Et je reviens tout hors d'haleine.

Chaque mois vous m'opposerez
Cette insurmontable barrière ;
Plus vous buvez, plus vous boirez :
L'eau va toujours à la rivière.



La moutarde après dîner



LA MOUTARDE APRÈS LE DINÉ.

Air : Au clair de la lune. — 1820.

Ma chanson à faire
Jusqu'à ce moment
Ne m'occupa guère ;
Ce matin pourtant,
Ma muse musarde,
Avant déjeuné,
A fait la moutarde
Après le dîné.

Qu'une tragédie
Ait un plein succès,
Et, par jalousie,
Que, deux jours après,
Un journal bombarde
L'auteur couronné,
C'est de la moutarde
Après le dîné.

Jaloux de sa belle,
Certain vieux galant
Trouve un jour près d'elle
Son représentant;
Le sot qu'on brocarde
Crie en déchaîné....
C'est de la moutarde
Après le dîné.

Dans la capitale,
Un pauvre ingénu
Boit, joue et régale
Le premier venu;
Mais s'il se hasarde
A traiter Phryné,
Gare la moutarde
Après le dîné.

Roch, purgeant Ragonde,
Que l'âge accablait,
Disait que ce monde
Était un banquet.
« Alors, dit la garde,
Tout votre séné
Est de la moutarde
Après le dîné. »

Madame Gertrude
Veut, à soixante ans,
Faire encor la prude,
Mais il n'est plus temps.
En vain elle farde
Son teint suranné ;
C'est de la moutarde
Après le dîné.

Amis, je m'arrête,
Et crains, entre nous,
Qu'un grand mal de tête
Ne vous prenne à tous.
A tort je bavarde ;
Rien ne monte au né
Comme la moutarde
Après le dîné.

COUPLET

D'UNE JEUNE FEMME A SON AMANT,

EN LUI ADRESSANT UNE LETTRE.

— 1229.

Dans cette feuille de papier
Je vois ton image chérie ;
Comme elle, tu te sais plier
Aux caprices de ton amie.
Elle est aussi de mon amour
La dépositaire fidèle ;
Mais, hélas ! je crains bien qu'un jour
Tu ne sois aussi léger qu'elle.

LE FOIN.

Air du vaudeville du Mameluck. — 872.

Nous, qui pour payer nos dettes
Chantons ici tous les mois *,
Allons, gais, friands poètes,
Que le foin nous mette en voix !
Mardi, près d'une bruyère,
Un fait dont je fus témoin,
M'a prouvé qu'on pouvait faire
Quelque chose sur le foin.

Aussitôt, vaille que vaille,
J'ai griffonné ce couplet :
La misère est sur la paille,
Le luxe est sur le duvet,

* La Société Epicurienne, séante au Rocher de Cancale.

La grandeur est sous un dôme,
Le talent est dans un coin,
Le repos est sous le chaume,
Le plaisir est sur le foin.

Puis, aux traits de la satire
Abandonnant mon esprit,
J'ai fait un malin sourire,
Et tout bas je me suis dit :
« Maint fat que j'ai sur mes notes
N'eût jamais été si loin,
S'il n'avait pas dans ses bottes
Mis quelques bottes de foin. »

Foin du censeur trop austère,
Foin des fats, foin des pédans,
Foin des fous, foin de la guerre,
Foin des sots, foin des méchans,
Foin des riches qu'importune
L'aspect touchant du besoin...
Ils mangeraient leur fortune,
Si l'or se changeait en foin.

Le malheureux, par un songe,
Dans un palais transporté,
Prend d'abord ce doux mensonge

Pour une réalité ;
Mais bientôt le pauvre diable
Voit, dès que le songe est loin,
Que Dieu mit dans son étable
Plus de paille que de foin.

Chercher l'esprit dans un drame,
Le bon sens dans un roman,
La raison chez une femme,
L'honneur chez un charlatan,
La froideur chez une fille,
Mille écus dans un besoin,
Ah ! c'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.

LES BROUILLARDS.

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme. — 537.

Pour un gastronome intrépide
Quel triste sujet à chanter !
Mais comme il est assez humide,
Je commence par m'humecter :
Si le vin trouble un peu ma vue,
Amis, pardonnez mes écarts ;
On peut bien faire une bévue,
Lorsque l'on est dans les brouillards.

Le papier brouillard ne peut guère
Garder l'empreinte d'un écrit ;
Aussi, chez Plutus, chez Cythère,
Ce papier a-t-il du débit :
Serment d'amour, vœu d'être sage,
Billets payables sans retard,
Jusqu'aux contrats de mariage,
Tout s'écrit sur papier brouillard.

Figeac à son futur peau-père
Disait : « Sandis ! s'il faisait beau,
Sur l'autre bord de la rivière,
Vous admireriez mon château ;
Mais un nuage l'environne,
Et nous dérobe ses remparts...
Les biens placés sur la Garonne
Sont presque tous dans les brouillards. »

Brouillons tous les vins de la cave,
Brouillons Tonnerre et Malaga,
Brouillons Mâcon, Champagne et Grave,
Brouillons et Madère et Rota ;
Que de leurs vapeurs salutaires
Jaillissent des couplets gaillards ;
Mais entre nous, mes chers confrères,
Jamais, jamais d'autres brouillards.

VOEU D'UN IVROGNE.

Air : Un chanoine de l'Auxerrois. — 581.

Si l'eau de la Seine un matin
Venait à se changer en vin
(Ce que je n'ose croire),
Puissé-je à l'instant voir aussi
Chacun de mes bras raccourci
Se changer en nageoire ;
Et, troquant ma forme et mon nom
Pour ceux de carpe ou de goujon,
Hé ! bon, bon, bon,
Devenir poisson,
Pour ne faire que boire !

COUPLETS

CHANTÉS PAR UN SEXAGÉNAIRE

A JACQUELINE B***,

LE Ier DU MOIS DE MAI, JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Dans la paix et l'innocence. — 113.

Pour chanter de Jacqueline
Le nom, l'esprit et le cœur,
Vite une chanson badine,
Et qu'on la répète en chœur;
Du doux feu qui me pénètre
Que chacun soit animé;
Au plaisir on doit renaître,
Le premier du mois de mai.

C'est l'époque où la nature
Reprend [illegible]riches couleurs,
Où nous [illegible]yons la verdure

S'émailler de mille fleurs :
Tour à tour notre patronne
Présente à notre œil charmé
Fleurs du printemps, fruits d'automne,
Le premier du mois de mai.

D'après un antique usage,
On voyait en ce beau jour
Un jeune arbre offrir l'image
Du bonheur et de l'amour :
Au lieu des vers que je chante,
J'aurais aussi mieux aimé
Te planter ce que l'on plante
Le premier du mois de mai.

Que t'offrirai-je? Une rose
Te peindrait mal mon amour ;
Quelques vers sont peu de chose
Pour fêter un si beau jour :
Jacqueline, il fut un âge
Où mon cœur, plus enflammé,
T'en aurait fait davantage
Le premier du mois de mai.

[illegible] Denis

Jadis c'était différent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, *se retournant.*

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors ;
Car c'était en mil sept cent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
An premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS, *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

MONSIEUR DENIS.

En mil sept cent deux, mon cœur

Vous déclara son ardeur :
J'étais un petit volcan ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours !

MADAME DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmans atours,
Je vous conserve toujours.

MONSIEUR DENIS, *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé !

MADAME DENIS, *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé !

MONSIEUR DENIS.

Habit jaune en bouracan ;

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

MADAME DENIS.

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.

(*Continuant.*)

Comme, en dansant le menuet,
Vous tendîtes le jarret!
Ah! vous alliez joliment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Aujourd'hui nous sommes lourds;

MONSIEUR DENIS.

On ne danse pas toujours.

(*S'animant.*)

Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin!
Il était mieux qu'à présent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Belles formes, doux contours;

Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais à présent, nuits et jours
C'est moi qui pince toujours.

MONSIEUR DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'émancipait avec vous,
Comme vous faisiez l'enfant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS.

« Comment avez-vous dormi » ?
Nous demandait chaque ami :
« Bien », répondais-je à l'instant ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours.

MONSIEUR DENIS, *lui offrant une prise de tabac.*

Demain songez, s'il vous plaît,
A me donner mon bouquet.

MADAME DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi! c'est demain la Saint-Jean?

MONSIEUR DENIS, *rentrant dans son lit.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Époque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

MADAME DENIS, *se recouchant.*

Oui, jolis retours, ma foi!
Votre éloquence avec moi
Éclate une fois par an;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours.

(Ici M. Denis a une réminiscence.)

MADAME DENIS, *minaudant.*

Que faites-vous donc, mon cœur?

MONSIEUR DENIS.

Rien... je me pique d'honneur.

MADAME DENIS.

Quel baiser!... il est brûlant....

MONSIEUR DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....

MADAME DENIS, *rajustant sa cornette.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours!

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant :

« Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.... »
L'autre : « Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours ! »

PREMIÈRE SOIRÉE

DE CADET BUTEUX,

PASSEUX D' LA RAPÉE,

AUX EXPÉRIENCES DU SIEUR OLIVIER.

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire. — 634.

JE n' vois, en fait de pestacles
Foi d' Cadet Buteux,
Rien qui vaille les miracles
D' nos escarmoteux ;
J'en savons un passé maître,
Qu' j'avons vu l'aut' soir ;

Gn'y a qu'un moyen de l' connaître,
Et c'est d'aller l' voir.

J' crois que c' luron-là s'appelle
Monsieur Olivier;
Et c'est dans la ru' d' Guernelle*
Qu' travaille l' sorcier;
I' sait vous r' tourner, vous prendre,
Qu'on n'y connaît rien,
Et j' dis qu' s'il ne s' fait point pendre,
C'est qu'il le veut bien.

J' pensons un' carte, i' m' la nomme,
C'était l' roi d' carreau :
V'là qu' d'un' main il prend z'un' pomme,
Et d' l'autre un couteau;
Il la partage, il la montre,
Et, voyez l' malin!
V'là mon roi qui s'y rencontre
En guise d' pépin.

C' qu'est pus fort, c'est qu'il prépare
Un grand verre d' vin,
Et vous l' flanque, sans dir' gare,

* Ancien domicile de M. Olivier.

Au nez d'mon voisin :
L' diable d' vin s' mitamorphose
En rose, en œillet;
V'là, m' dis-je en restant tout chose,
Un vin qu'a l' bouquet!

J' li prêtons, à sa prière,
Mon castor à glands,
Parc' qu'il avait z'envi' d' faire....
Une om'lette d'dans;
Gn'y a point z'à dire, il l'a faite,
Et ça sous not' né,
Et, jarni, moi, d' voir c't' om'lette,
Ça m'a tout r'tourné.

Il me d'mande que j' li garde
Six écus tournois;
J' les prenons, mais quand j'y r'garde,
V'là qu'i' m'en manqu' trois;
On les trouv' dans une aut' poche :
A Paris, quoiqu' ça,
N' faut point z'un' lunett' d'approche
Pour voir ces coups-là.

Il perce un mouchoir d' percale
D' la grosseur d'un œuf;

Il souffle d'sus, il l'étale,
Crac, le v'là tout neuf.
Pour nos fill's, ah! queu trouvaille,
Dans c' siècle d' vartus,
Si, pour boucher z'une entaille,
N' fallait qu' souffler d'sus!

V'là qu' tout à coup la nuit tombe....
Et, pour divartir,
J' vois comm' qui dirait d'un' tombe
D's esquelett's sortir;
A leux airs secs et minables,
On s'disait comm' ça :
C'est-i' d's artist's véritables
Qui jou'nt ces rôl's-là ?

Mais avant qu'un chacun sorte,
(Et c'est là l' chiendent!)
V'là l' Fanfan qui nous apporte
Deux torches d' rev'nant.
Morgué! que l' bon Dieu t' bénisse,
Suppôt d' Lucifer!
J'croyions qu' j'avions la jaunisse
Tant j'avions l' teint vert.

Bref, c't Olivier z'est capable,

Dans l' méquier qu'i fait,
D'escamoter jusqu'au diable,
Si l' diable l' tentait;
Par ainsi, sans épigrammes,
Crainte d'accident,
Faut toujours, messieurs et dames,
S' tâter en sortant.

DEUXIÈME SOIRÉE

DE CADET BUTEUX.

LA VESTALE,

POT-POURRI EN TROIS ACTES.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. — 627.

L'aut' matin, je m' disais comm' ça :
Mais qu'est-c' qu'c'est donc qu'un opéra?
V'là qu' dans un' rue, au coin d' la Halle,
J' lisons : *la Vestale ;*
Faut que j' m'en régale :
C'est trois liv's douz' sous qu'ça m' coût'ra...
Un' vestale vaut ben ça.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres. — 564.

L'heur' du spectacle approche,
J' me r'quinqu' pus vite qu' ça,
Et les sonnett's en poche,
J' courons à l'Opéra ;
Mais voyant qu'pour entrer l'on s'bat dans l'antichambre,
J'me dis : Voyez queu chien d'honneur
Quand pour c'te Vestale d' malheur
J' me s'rai foulé z'un membre !

AIR du Lendemain. — 750.

N' croyez pas, ma cocotte,
Qu' tout exprès pour vos beaux yeux,
J'allions, à propos d' botte,
M' fair' casser z'un' jambe ou deux ;
Je r'vien'rons, n' vous en déplaise....
N' sait-on pas qu'il est d's endroits
Où c' qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois ?

AIR : Tarare Pompon. — 665.

J' n'ons pas pus tôt ach'vé,
Qu' la parole étouffée,

Par un' chienne d' bouffée
Je m' sentons soulevé ;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'là z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine,
Dedans.

AIR : A boire ! à boire ! à boire ! — 1.

Silenc' ! silenc' ! silence !
V'là qu' la première act' commence ;
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas,
Je l' mets par terre, il n' tomb'ra pas.

AIR : Il était une fille. — 219.

J' voyons un monastère
Où c' qu'un' fille d'honneur
Était r'ligieuse à contre-cœur.
C'était monsieur son père
Qui, l' jour qu'il trépassa,
D' sa fille exigea ça....
Ha !...

AIR : Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée ? — 699.

Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait,

On vous la j'tait tout' vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d' nos belles
Couvrait l's abus,
J' crais ben qu' j'aurions pus de d'moiselles
Dessous que d'sus.

AIR : Dans les Gardes-Françaises. — 120.

V'là z'enfin un bel homme,
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment;
Il apprend que l' cher père
A cloîtré son objet....
Il pleure, il s' désespère;
Mais c'est comm' s'il chantait.

AIR : Traitant l'Amour sans pitié. — 571.

Dans c' pays-là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comm' Mars en carême,
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime),

Pour r'cevoir le diadème
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête ;
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé (*bis*).

AIR : Bonsoir la compagnie. — 66.

Enfin,
Un serr'ment d' main
Lui dit : « Prends garde,
On nous regarde. »
Le v'là qui se remet ;
V'là qu'ell' lui met
Un beau plumet.
« A c'te nuit, j' te l' promets.
— A c'te nuit, j' te l' permets.
— Puisqu' la çarimonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir ;
Jusqu'au revoir,
Bon soir. »

AIR : A boire ! à boire ! à boire ! — 1.

Silenc' ! silenc' ! silence !

V'là qu' la seconde act' commence,
Et j' vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

AIR : J'arrive à pied de province. — 249.

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu ;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut
Qu'ell' a bien d'aut's feux en tête
Que l' feu du réchaud.

AIR : Des fraises. — 725.

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu' la passion s' concentre,
Elle appelle son vainqueur ;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre ?

AIR : Du haut en bas. — 155.

« Il entrera,
S' dit-elle au bout d'un bon quart d'heure ;

Il entrera,
Et puis après il sortira.
Gn'y a bien assez long-temps que j' pleure ;
Du moins j' dirai,
S'il faut que j' meure :
Il est entré. »

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Sitôt pris, sitôt pendu ;
Elle court ouvrir la porte :
L'amant que l' plaisir transporte,
Accourt, d'amour éperdu.
« Faut qu' ce soir je t'appartienne ;
J'ai ta parole, t'as la mienne,
Pus d'feu, pus d' réchaud qui tienne.
— Ciel ! m'arracher de c' lieu saint ! »
Bref, mêm' rage les consume ;
Et tandis qu' leur feu s'allume,
V'là-t-i' pas qu' l'autre s'éteint ! (*bis*)

AIR : Au coin du feu. — 47.

« O ciel, je suis perdue !
Dit la Vestale émue ;
Gn'y a pas d'bon dieu. »

Et v'là qu' la pauvre amante
Tomb' glacée et tremblante
Au coin du feu (*trois fois*).

Air des Trembleurs. — 731.

Les cris d' la belle évanouie
Donn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie :
Et l'amant qui s' sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j' tarde,
Si j' m'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux. »

Air. Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous. — 679.

« Ah! mamsell', qu'avez-vous fait là!
Dit d'un' voix de tonnerre
Le révérend du monastère;
Ah! mamsell', qu'avez-vous fait là!
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la;
Son affaire
Est claire :
Qu'à l'instant même on l'enterre,

Et qu'ça, mor..., et qu'ça, mor..., et qu'ça, morbleu !
L'i apprenne une aut'fois à bien souffler son feu ! »

Air des Pendus. — 728.

Là'-d'sus on lui couv' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac ;
L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l' diable en terre ;
Et la patiente, d' son côté,
S' dit tout bas : « J' m'en avais douté. »

Air : A boire ! à boire ! à boire ! — 1.

Silenc' ! silenc' ! silence !
V'là qu' la troisième act' commence.
J' vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix ;
Qu' c'est gai comme un *De profundis*.

Air : Au clair de la lune. — 1820.

Au clair de la lune
L'amant, tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air,
Où c' qu'il dit : « Qu'all' meure,

Et j' varrons beau train !
S'il fait nuit à c't' heure,
Il f'ra jour demain. »

Air des Fleurettes. — 725.

Mais drès que d'la Vestale
Il entend v'nir l' convoi,
Crac, le v'là qui détale...
On n' sait pas trop pourquoi.
Devant la fosse il s'arrête :
On croit que l' pauvre officier
D' chagrin va s'y j'ter l' premier ;
Mais pas si bête !

Air : Le port Mahon est pris. — 562.

Du plus haut d' la montagne,
L'enfant
Descend,
Tout l' mond' l'accompagne,
Et tout bas chaq' compagne
S' dit, en allongeant l' cou :
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »
Pendant l' *Miserere*
Qu'entonne m'sieu l' curé,

Blême et plus morte qu' vive,
Au bord du trou la Vestale arrive :
Tout l' monde d'mand' qu'all' vive ;
L' curé répond : « Nenni,
N, i, ni, c'est fini. »

Air. Bonjour, mon ami Vincent. — 65.

« Ctapendant, qu'il dit, j' veux bien
Faire encor queuq' chose pour elle ;
Sur c' réchaud où gn'y a plus rien
Mettez l' fichu d' la d'moiselle ;
Si l' ling' brûle, on n' l'enter'ra pas ;
S'il n' brûle pas, ell' n' l'échapp'ra pas.
Vous l' voyez, aucune étincelle
N' vient contremander son trépas :
Or plus d' débats ;
Du haut en bas,
Gn'y a point za dir', faut qu'ell' saute l' pas. »

Air : Nous nous mari'rons dimanche. — 409.

« Douc'ment,
Dit l'amant,
Qui guettait l' moment,
Faut qu'enfin l' chap'let s' débrouille :

C'est moi qu'a tout fait ;
Grâc' pour mon objet,
Sinon j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot' bras
Se souille ;
Si ça n'est pas,
J' veux qu' mon damas
Se rouille !
— Mon Dieu, comme il ment !
Dit la pauvre enfant ;
Ni vu, ni connu, j' t'embrouille. »

Air : Rlantanplan tirelire. — 504.

« Vite, à moi, mon régiment !
En plein, plan,
Rlantanplan,
V'là z'un enterr'ment
Qu'à l'instant
Et d' but en blanc
Il faut mettre en déroute ;
Battons-nous, coût' qui coûte,
Quoique j' n'y voyons goutte. »
Mais l' régiment
Du couvent,

En plein, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernièr' goutte.
Pendant queuqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la r'doute.
Au bout d'un combat sanglant,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Au lieu d' l'enterr'ment,
C'est l' régiment
De l'amant
Qui s' trouve être en déroute.

AIR : Il a voulu, il n'a pas pu. — 215.

Gn'y a pas d' milieu,
Faut s' dire adieu ;
C'est-i ça qui vous l' coupe?
Rien que d' les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un' soupe.

AIR : N'est-il, amour, sous ton empire. — 966.

L' pauvre agneau descend dans la tombe!

Qu' c'est pain béni !
Sur sa tête l' couvercle r'tombe ;
V'là qu'est fini.
Pour si peu s'voir si maltraitée !
L' beau chien d' plaisir !
Et n' la v'là-t-i pas ben plantée
Pour raverdir !

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ? — 96.

Mais, patatras, v'là z'un éclair qui brille ;
Et l'Tout-Puissant, qui, j'dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L' diable d' chiffon qui pendait sur l'réchaud.
Vive l' Père Éternel,
Qui d' son tonnerre
Arrang' l'affaire !
J' n'y comptions guère ;
C'est z'un coup du ciel.

AIR : Ah ! mon dieu ! que je l'échappai belle ! — 15.

« Ah ! mon dieu ! que je l'échappe belle !
Dit en haussant l' cou
Au-d'sus du trou

La demoiselle ;
Au bon Dieu je d'vons un' fièr' chandelle !
Car je n' pouvons pas
M' dissimuler qu' j'étions ben bas. »

AIR : O Filii et Filiæ. — 412.

Tant y a que l' coupl' s'épousa,
Et qu' chaqu' Vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra ?
Alleluia ! »

TROISIÈME SOIRÉE

DE CADET BUTEUX

AU SPECTACLE DES CHIENS SAVANS.

AIR : Ton humeur est, Catherine. — 560.

HIER, j'ons vu c'te nouvell' salle,
Là z'où c' que, vantez-vous-en,
Olivier z'et la Vestale
N' sont, morgué, que d' la Saint-Jean.
Pour voir d's homm' ou d's automates,
Je n'aurions, jarni, point payé ;
Mais c'est d's artis's à quat' pates,
Et qui n' se mouch'nt pas du pié.

Qui sort de c'te toil' fendue ?
Un' walseuse ; ah ! qu'elle est bien !
Mais si j' n'ons pas la berlue,

J' crais qu'elle a z'un museau d' chien.
Dieu m' pardonne ! à sa tournure,
Je n' l'aurions point deviné....
Si l'enfant n' sent pas la m'sure,
C' n'est pas faut' d'avoir du né.

Dans un' forêt d' chaises d' paille
Un autr' chien voudrait percer ;
Comme il court, jappe et s' travaille,
A c'te fin d' la traverser !
Bref, il fait tant qu'il pénètre
D' part en part c'te muraill'-là,
Et m'est avis qu'il faut z'être
Un artis' à poil pour ça.

V'là z'un soldat qui déserte ;
Six chiens lui fris'nt les mollets...
On l' saisit, il s' déconcerte ;
Zeste, on li fait son procès ;
Et l' déserteur qu'on canarde,
Tomb' raid' mort d' la premièr' main,
Comme s'il avait, par mégarde,
Mangé z'un' boulette en ch'min.

L'un s' met deux pieds en écharpe,

Et court plus vite que l' vent....
Ravel *, avec ses sauts d' carpe,
En aurait-il fait z'autant?
Un aut' vient danser l'all'mande,
Et d' tous les canich's qu'on voit,
Pas un qui, lorsqu'on l' demande,
N' sach' son rôl' sur l' bout du doigt.

Et c't aut' mâtin qui s' cramponne
Sous un globe d' feu qui part....
C'est Garnerin z'en personne :
Ferme au post' comme un César,
Il n' lâch'ra pas qu'on n' l'assomme,
Et dans l'occasion j' maintiens
Que c' fanfan-là n'est point z'homme
A laisser sa part aux chiens.

Mais c'est dans l'assaut d' la place
Qu'il faut les voir travailler;
Pour leur donner tant d'audace,
Comme on a dû l's étriller!
C'est pis qu' des lions, pis qu' des diables,
Quand ils sont en train z'un' fois....

* Fameux danseur de corde.

Parlez-moi d' soldats semblables
Pour mettre un' place aux abois !

A Paris c'est z'un miracle
Quand un théâtre va bien ;
Chaqu' directeur de spectacle
Dit que c'est un métier d' chien.
Mais, sans exposer sa rente,
J' crais ben qu'on peut z'engager
Une troupe qui s' contente
D'avoir un os à ronger.

Gn'y pourtant z'un point qui, j' pense,
N'aurait pas dû s'oublier....
Quand une entrepris' commence,
Il est bon d' la publier ;
Et, pour piquer la pratique,
Je n' sais comment l' directeur
A la porte d' sa boutique
N'a pas mis un aboyeur.

QUATRIÈME SOIRÉE

DE CADET BUTEUX

A LA TRAGÉDIE D'ARTAXERCE.

AIR : des Folies d'Espagne. — 722.

ECOUTEZ-MOI, vous tous qui d'Altaxerce
N' connaissez point la tragédie en vers ;
C'est, voyez-vous, un ouvrage qui perce.....
L'âme d' tous ceux qui n' l'ont point à l'envers.

AIR : Aussitôt que la lumière. — 50.

Dans c'te pièce gn'y a z'un père
Qui d'abord, d'un air en d'sous,
Vient nous dire qu'à la guerre
Son garçon fait les cent coups,

Et qu'un jour dans un' mêlée,
Sans lui, du vieux roi Xercès
Les enn'mis auraient d'emblée
Envoyé l' fils *ad patres*.

AIR : J'ons un curé patriote. — 294.

« Faut, dit-il, qu'enfin j' m'hasarde
A faire un coup dign' de moi;
V'là z'assez long-temps qu' la garde
S' monte à la porte du roi;
Sitôt qu' mon fils arriv'ra,
C'est pour lui qu'on la mont'ra,
Et Xercès (*ter*) la descendra (*ter*).

AIR : Oui, je suis soldat, moi. — 436.

« Oui, qu'il règne aujourd'hui,
Maugré qu'on en glose;
Quand on s'est battu comm' lui,
C'est ben la moindre chose. »
Sur c' mot-là son fils paraît;
V'là qu'Artaban l'embrasse,
Et qu' tout plein d' son beau projet,
Il lui dit : « Cher Alsace,
J'entendons qu' tu sois roi,
Maugré qu'on en glose;

Quand on s'est battu comm' toi,
C'est ben la moindre chose.

AIR : Bon ! bon ! mariez-vous. — 384.

— Ah ! papa, pourriez-vous bien...
— Mais, paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup d' chien.
— Paix ! qui n' risque rien n'a rien.
— Nous, nous, nous, nous sommes six,
Qui nous chargeons d'tuer l' père ;
Tu, tu, tu, tûras l' fils,
Et j'aurons l' trône *gratis*....
— Ah ! papa, pourriez-vous bien...
— Mais, paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup d' chien.
— Paix ! qui n' risque rien n'a rien.

AIR : J'arrive à pied de province. — 249.

— V'là qu' pour faire ton commerce,
T'arrives tout chaud.
C'est qu'à la tête d' la Perse
N' faut point z'un manchot !
L' maintien de c' peuple indocile
D'mande un autre bras ;
Xercès est un imbécile ;
Tu lui succéd'ras.

Air du vaudeville d'*Arlequin Cruello*. — 771.

— Hé quoi ! lorsque je m' suis battu
Contre vent et marée,
Vous voudriez voir ma vertu
Ainsi déshonorée !
Après avoir vengé mon roi,
Puni les enn'mis d' sa loi,
J'aurais l'âme assez fausse
Pour aller comm' ça d' but en blanc,
D' Sa Majesté percer l' flanc !
Papa (*bis*), ça s'rait gâter la sauce.

Air : Sur l' port, avec Manon, un jour. — 549.

— Quand j' te dis qu' t'es fait pour régner !
Ainsi gn'y a point à barguigner ;
Songe qu'il y va de ta gloire...
— Tuer l' pèr' par-ci, tuer l' fils par-là,
Je n' vois, papa,
Pas d' gloire à ça...
L' premier vaurien
Qui m'a dit que j' f'rais bien,
J' li ai cassé la gueule et la mâchoire. »

AIR : Courons d' la brune à la blonde. — 110.

Là-d'ssus le papa, qui s' damne,
Connaissant l' faible d' l'enfant,
Quand il d'mande à voir Mandane,
Lui dit que le roi l' défend.
« Jarni ! c'est ainsi qu'il m' traite,
Dit l' jeune homme tout en feu,
Et je serions assez bête...
Non, morbleu !
Non, corbleu !
Berdi, berda,
Patati, patata ; »
Le papa,
Croyant qu' ça
L'irrit'ra,
L' décid'ra,
Le plant' là,
Et s'en va...
Mais l' jeune homme est honnête.

AIR : La bonne aventure. — 302.

Las d' s'avoir tant fatigué
Sans toucher son ame,
D' l'avoir ainsi harangué
Pour l' succès d' sa trame,

L' papa r'vient l'air intrigué,
L'œil hagard et l' visage gai
Comme un mélodrame,
O gué,
Comme un mélodrame.

Air : Lise épouse l' beau Gernance. — 366.

« Ah ! te v'là, qu'il dit : silence,
Va-t-en... reste... la couronne...
La vengeance... c'est fini...
La nature... c'est pour toi...
On vient... c'est égal... Que dire ?
— Mais, répond l' fils étonné,
Tout c' que vous dit's là, mon père,
N'a ni rime, ni raison. »

Air : Réveillez-vous, belle endormie. — 512.

Bref, par sa main il nous dit comme
Le roi vient d'être poignardé...
Il fallait que le pauv' cher homme
Fût ce jour-là bien mal gardé.

Air : Du haut en bas. — 155.

« Le roi z'est mort,
Répond le jeun' héros qui bisque,

Le roi z'est mort!
Ah! papa, c'est z'un peu trop fort;
N' savez-vous pas l' danger que j' risque...
Vous n' fûtes jamais mon père, pisque
Le roi z'est mort.

AIR : Pierrot, sur le bord d'un ruisseau. — 454.

— Queu trait d' sournois! queu rag' d'enfer!
C' coup diabolique
D'viendra du tragique....
Si dans vos mains on trouve c' fer,
Vous s'rez pendu, rien n'est plus clair.
Daignez permettre
Que j'aille l' mettre
Dans certain coin
Où je n' crains pas d' témoin... »
Et crac, le v'là qui s'enfuit l'arme au poing...
Ha! ha! comme on n' le verra point!

AIR : Y a de l'ognon. — 652.

Il s'esbigne en cachette;
Mais au bas d' la maison
Un' patrouille en védette
Surprend l' pauvre garçon...

Y a d' l'ognon (*bis*), d' l'ognon,
D' l'ognette...
Y a d' l'ognon.
« C'est lui, dit-on sur l'heure,
C'est lui qu'a tué l' patron...
Il faut, il faut qu'il meure,
Ce n' s'ra pas sans raison....
Y a d' l'ognon (*bis*), d' l'ognon,
Il pleure....
Y a d' l'ognon. »

AIR : A la façon de Barbari. — 681.

V'là qu'on amène l' criminel
Par devant z'Altaxerce...
Mais voyez l' respect paternel!
Pas d' danger qu' rien n' transperce.
« J' vois trop qu'il n'est pas innocent,
Dit l' juge en l' chassant;
Qui n' dit mot, consent.
Et toi, ma sœur, toi dont pour lui,
Aujourd'hui,
L'amour s'était encore accru,
L'euss'-tu cru?

Air : J'ai perdu mon âne. — 239.

— Hé quoi ! dit Mandane,
Vot' bouche l' condamne !
Mais j' vous dis devant témoins
Que c' n'est là, ni plus ni moins,
Qu'un jugement d'âne.

Air de Marcelin. — 75.

— Ne t'a-t-il pas sauvé le jour ?
Sans lui l' destin tranchait ta vie ;
Sans lui j' te perdais sans retour ;
La lumière t'était ravie ;
L'air qu' tu respires, tu li dois :
Si j' te r'vois, c'est lui qu'en est cause. »
Enfin la pauv' sœur aux abois
Disait toujours la même chose.

Air : A la papa. — 3.

— Qu' tes discours sont éloquens !...
Dit à la sœur ce bon frère :
S'rait-il revenu des camps
Pour des crim's si conséquens ?
C'est des cancans.

Artaban qu'est là
Décidera l'affaire,
Et puisque le v'là,
Il va nous juger ça
A la papa,
A, à, à la papa (*bis*). »

AIR : Je vous comprendrai toujours bien. — 293.

N' sachant trop sur queu pied danser,
V'là z'Artaban qui perd la tête.
I' d'mande la permission d' walser....
V'là z'Altaxerce qui l'arrête.
Accusé du crime infernal,
Albac' paraît, tout l' monde tremble,
Et pour remplir le tribunal,
V'là l' papa tout seul (*ter*) qui s'assemble.

AIR : Quoi! vous ne me dites rien? — 241.

« A l'av'nir, dit-il, mon fils,
Suivrez-vous mieux mes avis?
Qu' vous conseillait Artaban?
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Vous avez fait des façons,
Et nous v'là jolis garçons!

AIR . Cadet Roussel est bon enfant. — 658.

— Allons, dit l' prince, il faut parler.
— Allons, dit l' père, il faut parler.
— Songe, dit l'un, à n' pas r'culer.
— Parl', dit l'autr', sans te troubler ;
Si t'es innocent, j' te pardonne,
Sinon, c'est ton trépas qu' j'ordonne. »
Mais, mais, fort heureus'ment,
L' fils de Xercès est bon enfant.

AIR : O Richard ! ô mon roi ! (*fragment.*)

« O mon ch' père, ô mon roi !
Qu' voulez-vous que j' vous dise ?
C' n'est pas moi, non, non, c' n'est pas moi
Qu'ai fait un' pareille sottise. »
Là d'ssus l' père interdit
Le r'garde d'un œil qui dit :
« N' vas pas faire encore un' bêtise.
— O mon ch' père, ô mon roi !

AIR : C'est un enfant. — 867.

— Veux-tu parler ? réplique l' prince.
Non, répond-il, je n' sors pas d'là.

— Nomme l' coupable, qu'on l' pince.
— S'il en faut z'un, hé ben, me v'là;
Que l'on m' mène au supplice,
Ou qu'on m'ensev'lisse
Dans un cachot, *in sæcula....*
Je n' sors pas d' là (*bis*).

AIR : Si Dorilas. — 533.

— J'opinons pour qu' l'accusé meure,
Dit l' père en roulant de grands yeux.
— En c' cas-là, qu' ça soit tout à l'heure,
Dit l' fils en l'vant les bras aux cieux.
— Jarni! l'étonnant caractère!
Dit l' prince en sortant à grands pas....
V'là z'un fils comme on n'en voit guère,
Un papa comme on n'en voit pas. »

AIR : J' commençons à m'apercevoir. — 255.

Mais dans l' tarrible désespoir
Où l' met la mort d' son père,
Savez-vous c' qu'il va faire?
Vite sur l' trône il va s'asseoir :
V'là c' qui s'appelle
Un fils fidèle!

V'là c' qui s'appelle
Un fils fi, fi, fidèle;
Au lieu d' perdre l' temps en regrets,
Sur un malheur encor tout frais,
Voyez (*bis*) comme, un quart d'heure après,
C' bon fils est pressé d' faire
Comme faisait son père!

AIR du ballet des Pierrots. — 733.

Mais Artaban, qui sait qu' la mode,
Quand on est roi, c'est d' boire un coup,
S'avis' d'un expédient commode
Pour s' tirer d'affair' tout d'un coup;
Certain du succès d' l'entreprise,
Il s' dit tout bas: « Ah! queu bonheur!
Avant qu' mon fils boive ma sottise,
L' cher prince aval'ra la douleur. »

AIR : Nous nous mari'rons dimanche. — 409.

Il va pour sortir;
Crac, il voit s'ouvrir
Deux superbes rideaux d' Perse :
Moi j' pense d'abord
Qu' c'est le lit du mort....
C'est l' couronn'ment d'Altaxerce.

Quel appareil !
Gn'y a z'un soleil,
En face
Un p'tit buffet
Sur lequel est
Un' tasse,
Et vingt-cinq soldats,
La hall'barde au bras,
Qui r'présentent l' peuple en masse.

Air : Tous les bourgeois de Châtres. — 564.

L' prince allait boir' la tasse,
Quand un garde du corps
Vient lui dire qu'Albace
Fait le diable au dehors ;
Qu'il a de sa prison fui z'à la dérobée ;
Qu'il porte partout l' fer et l' feu ;
Et qu' si le roi n' se montre un peu,
Sa couronne est flambée.

Air : Mon père était pot. — 633.

« Ah ! dit Mandane en accourant,
Qu'Albace est un fier homme !
Criant, courant de rang en rang,
Mill' z'yeux ! il faut voir comme,

Pour l'amour de toi,
D' sa belle et d' son roi,
Il renverse et vous perce
Jusqu'en ce palais,
Mon frère, tous les...
Tous les enn'mis d' la Perse.

Air : Le saint, craignant de pécher. — 355.

Eh ! t'nez, messieurs, vous l' voyez.... »
Sur c' mot v'là qu'Albace
Se présente, et tombe aux pieds
D' son roi qui l'embrasse.
« Mais, dit c' bon prince au vainqueur,
J'ai toujours papa sur l' cœur....
Vers le ré, ré, ré,
Vers le gi, gi, gi,
Vers le ré,
Vers le gi,
Vers le régicide....
J' veux qu' ton bras me guide.

Air : Je n' saurais danser. — 266.

— Je n' saurais l' nommer,
Non, répond-il, non, morguienne !

Je n' saurais l' nommer,
Quand on devrait m'assommer ;
Mais si vous pensez
Qu' la mort du roi d'mand' la sienne,
Je l'aimons assez
Pour payer les pots cassés.

AIR : Avale, avale, avale. — 52.

— Hé bien ! dit le roi,
J' m'en rapporte à ta foi ;
Mais c' peup' qu'est là
Veut une autre preuve que ça.
Tu sais comment
J' prêtons ici serment ?
Bois d' ce flacon
Pour dissiper l' soupçon ;
C'est z'Altaxerce qui t' régale ;
Avale, avale, avale, avale, avale, avale.... »
L'aut', qui n'en peut plus,
Dit qu' ça n'est pas de r'fus.

AIR du vaudeville du *Sorcier*. — 882.

L' jeune homme, auparavant que d' boire,
Jure au public qui l' contemplait,

Qu'il n'a pas fait d' brèche à sa gloire,
Qu' ses mains sont blanches comme du lait.
A c' mot, il va pour boir' la tasse :
L' papa sur lui tomb' tout à coup,
Et s' résout
A boir' tout
D'un seul coup....
« Ah ! dit tout le monde, queu grimace !
J' vois d' quoi zi r'tourne ; il a l' frisson....
C'est d' la poison, c'est d' la poison (*bis*).

AIR du Pas redoublé. — 756.

— Gageons, dit Mandane en pleurant,
Qu' c'est lui qu'a tué not' père.
— Et n' me r'merciez pas, dit l' mourant,
Si j' n'ai pas tué vot' frère :
Cont' son sort on a beau r'gimber,
Jamais on n' s'y dérobe ;
J' voulais la lui faire gober....
Et c'est moi qui la gobe.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles. — 98.

Altaxerce... je succombe...
Au v'nin... qu' j'allais te r'passer...

Me v'là... un pied... dans la tombe ;
L'autre... y va bientôt... passer...
Bonsoir donc. » La toile tombe
Sitôt qu'il a trépassé...
Requiescat in pace.

MES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Air des Triolets. — 732.

Je voudrais, pour mon entretien,
N'avoir que mille écus de rente!
Deux amis, y compris mon chien,
M'aideraient à manger mon bien,
Que confondrait avec le sien
Une douce et jeune parente...
Dieux, pour qu'il ne me manque rien,
Donnez-moi mille écus de rente!

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente.
Dans un boudoir délicieux,
Jusqu'à trente ans, quel train joyeux!

Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens, pour être heureux,
Il faut deux mille écus de rente.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente;
Dans un cabriolet charmant
Il se promène mollement;
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornons-nous donc décidément
A dix mille livres de rente.

C'est pourtant un bien bel avoir
Que vingt mille livres de rente;
Ce lot comblerait mon espoir:
J'aime beaucoup à recevoir,
Et tout Paris viendrait me voir:
D'ailleurs, mon voisin en a trente...
Or, le moins que je puisse avoir,
C'est vingt mille livres de rente.

Mais pourquoi Mondor, sans parens,
A-t-il vingt mille écus de rente?
Je me marîrai ce printemps;
Dans dix ans, j'aurai treize enfans.

Car ma femme n'a que seize ans,
Et ma femme est, ma foi, charmante.
A mon tour, enfin, je prétends
Avoir vingt mille écus de rente.

Mais rien n'est tel, pour vous lancer,
Que cent mille livres de rente.
Comme cela vous fait percer!
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux penser
Que tous les savans qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

A présent me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente :
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous,
Et tenir au milieu de vous
Table splendide et permanente...
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente!

AUX CONVIVES DU CAVEAU.

Mais pour moi (puis-je l'oublier!)
Il est une plus douce rente ;

Voici le jour de mon quartier ;
Le plaisir va me le payer ;
Je vis depuis un mois entier
Dans cette espérance enivrante :
Votre Apollon est mon banquier,
Et je touche aujourd'hui ma rente.

LES CHIENS MUSELÉS.

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : J'ons un curé patriote. — 294.

H ! quel attirail fantasque !
Sommes-nous dans les jours gras ?
Quoi ! tous les chiens ont un masque !
— C'est pour qu'ils ne mordent pas.
— Si l'on eût su tout prévoir,
Ah ! combien on pourrait voir
De chrétiens (*bis*)
Muselés comme des chiens,
Oui, muselés comme des chiens !

Bis en chœur.

Voyez-vous ce bon apôtre
A l'œil tendre, au ton mielleux,
Flattant l'un, caressant l'autre,
Et les déchirant tous deux !
Sa dent ne ménage rien.

Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce triste parasite,
Faux ami, franc animal,
Qui vous dédaigne et vous quitte
Dès que vous le traitez mal !
Pour qu'il ne mange plus rien,
Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce fat dont l'âme impure,
Reniant son Créateur,
Sans frémir, de la nature
Ose blasphémer l'auteur !
Arrêtez-moi ce païen :
Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce poète à la rame,

Fier d'un succès acheté,
Qui consacre au mélodrame
Sa féconde nullité!
Pour qu'il ne déclame rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et cet avocat sans âme,
Acheté, vendu vingt fois,
Pour un criminel infâme
Invoquant l'appui des lois!
Pour qu'il n'invoque plus rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce bavard d'empirique,
Empoisonneur patenté,
Des drogues de sa boutique,
Infectant notre santé!
N'en déplaise à Galien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)

Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce Zoïle qui tue
Jusqu'au germe des talens,
Qui chaque jour prostitue
Et sa plume et son ænceus !
Pour qu'il ne morde plus rien,
Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce fléau de la scène,
Dont l'intrépide sifflet
A Thalie, à Melpomène,
Tous les soirs donne un soufflet !
Pour qu'il ne siffle plus rien,
Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et cet ami charitable
Qui, d'un époux malheureux,
Va, par un rapport coupable,

Sottement ouvrir les yeux.
Pour qu'il ne rapporte rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et cet acteur emphatique
Dont le pas fait tout trembler,
Qui, burlesquement tragique,
Aboie au lieu de parler;
Oh! le plaisant tragédien!
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce sot que rien n'enflamme,
Et que n'ont jamais tenté
Ni les grâces d'une femme,
Ni la croûte d'un pâté!
Nous n'en ferons jamais rien;
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce traiteur sec et maigre,
Qui, réformant chaque plat,
Pour vin donne du vinaigre,
Et pour lièvre sert du chat!
Pour l'honneur épicurien,
Amis, muselons-le bien;
C'est un chien (*bis*)
Sous la forme d'un chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

CONSEILS

A UNE COQUETTE.

Ecoute-moi, jeune Sophie,
Non comme un ennuyeux censeur,
Mais comme un ami qui t'en prie ;
Fais un effort en ma faveur,
Et réfléchis une fois dans ta vie.
Tu sais qu'il ne faut que te voir
Pour qu'à l'instant même on t'adore ;
Tu consultes trop ton miroir
Pour pouvoir t'ignorer encore ;
Mais ton miroir ne t'a pas dit
Que tu serais bien plus jolie,
Si tu joignais à ta folie
Plus de bon sens et moins d'esprit.
De bonne foi ! comment veux-tu qu'on aime

Un jeune objet qui, tour à tour,
Accueille deux amans et leur sourit de même?
Il est aimé le premier jour,
Négligé le second, oublié le troisième.
Tes grâces, qu'embellit un aimable abandon,
Ont souvent au désir fait céder la raison;
Mais le cœur ne prend point le change;
Et tôt ou tard l'Amour se venge
Des traits qu'on lance, au mépris de son nom.
Je vois dans ton fichu, qui souvent se dérange
Pour mieux montrer un sein dont tu sais le pouvoir,
L'étendard sous lequel le matin je me range,
Et que, pour un plus doux, je déserte le soir;
Lorsque, sous cette mousseline,
Que le zéphir agite et soulève à son gré,
J'ai long-temps admiré cette jambe divine
Dont le contour m'a d'abord enivré,
Glacé par ton dessein, que bientôt je devine,
En riant je me dis tout bas:
Pourquoi faut-il qu'une jambe si fine
Auprès de moi perde ses pas?
Cesse donc, aimable Sophie,
De recourir à cet art imposteur
Que le besoin de plaire offrit à la laideur,
Et que doit dédaigner une femme jolie.
De la simple candeur, pour charmer, suis la loi;

La modestie est le fard d'une belle ;
Sois sensible, et surtout fidèle :
La nature a tout fait pour toi ;
Fais donc quelque chose pour elle.

IL FAUT BOIRE ET MANGER.

AIR : Ça n' dur'ra pas toujours. — 69.

DISCIPLES d'Epicure,
Suivons, sans déroger,
Cette loi que Nature
Sait si bien propager :
Il faut boire et manger. (*Quatre fois.*)

Puisqu'on ne voit sur terre
Qu'ennui, peine et danger,
Amis, que faut-il faire
Pour ne pas y songer ?
Il faut boire et manger.

Amour, gloire, richesse,
Votre charme est léger ;
Le seul qui me paraisse
N'être pas mensonger,
C'est de boire et manger.

Lorsque notre maîtresse
S'avise de changer,
Pour narguer la traîtresse
Qui croit nous affliger,
Il faut boire et manger.

Verrait-on de ce monde
Tant d'hommes déloger ?
S'ils chantaient à la ronde,
Avant de s'égorger :
Il faut boire et manger.

Mœurs, usage, costume,
Tout finit par changer ;
Il n'est qu'une coutume
Qu'on ne peut négliger :
C'est de boire et manger.

Quel est du pauvre hère
Le bonheur passager,
N'eût-il que de l'eau claire
Et qu'un os à ronger?
C'est de boire et manger.

J'ai, par terre et sur l'onde,
Visité l'étranger;
Dans tous les coins du monde
Où j'ai pu voyager,
J'ai vu boire et manger.

Amant, qui te disposes
A l'heure du berger,
Veux-tu de quelques roses
Voir ton front s'ombrager?
Il faut boire et manger.

Fi du docteur maussade
Qui, pour mieux le gruger,
Soutient à son malade
Qu'il ne peut sans danger
Ni boire ni manger!

De Paris jusqu'en Chine
On aime à vendanger ;
De Rome en Cochinchine
On court au boulanger :
Il faut boire et manger.

Jusqu'à l'heure fatale
Où le noir messager
Dans sa barque infernale
Viendra tous nous ranger,
Il faut boire et manger.

A Mlle ***,

SUR UN RUBAN QUE L'AUTEUR LUI AVAIT DÉROBÉ.

Christine, à vos genoux, vous voyez un coupable;
L'auteur d'un vol bien grand... Je crains votre courroux;
Cependant ce larcin, ce vol impardonnable
Consiste en un ruban; mais il était à vous!
Quel diadème, à ce titre si doux,
A ce ruban chéri peut être comparable?
On devine aisément quelle en est la couleur:
Christine, vous l'aimez, et personne n'ignore
Que le rose toujours fut la couleur de Flore.
Pour son éclat, pour sa fraîcheur,

On rapporte qu'Hébé le chérissait encore ;
Vous avez conservé les goûts de votre sœur.
Je ne sais dans votre parure
Quelle place occupait ce ruban fortuné ;
Mais soit que par vos mains en turban façonné,
Captivant les trésors de votre chevelure,
D'une jeune sultane à notre œil étonné
Il retraçât en vous la charmante tournure,
Ou bien qu'en nœuds brillans dans ses jolis contours
Il nuançât les lis d'un sein qu'on idolâtre,
Ou, plus heureux encor, qu'il caressât l'albâtre
D'une jambe arrondie, ouvrage des Amours,
Sa place près de vous était digne d'envie,
Et pour la posséder j'aurais donné ma vie.
Mais ce bonheur n'était pas fait pour moi,
Et, d'un fatal désir trop coupable victime,
Je pense encor, non sans effroi,
A l'énormité de mon crime.
Mais quand sur vous mes regards attachés
Attestent dans mon sein le feu qui me tourmente,
Lorsque ma bouche amoureuse et brûlante
Ne peut même effleurer vos charmes trop cachés,
Quand bientôt par un autre (ô pensée accablante !)
Il me seront peut-être à jamais arrachés,
Pouvez-vous m'envier la douceur consolante
De caresser au moins ce qui les a touchés ?

Mais à votre courroux si ce larcin m'expose,
Si ce ruban vous était précieux,
Pour ne pas vous déplaire, oui, j'atteste les dieux
Que j'aurais mieux aimé vous voler autre chose.

COUPLETS

FAITS EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU,

POUR LA FÊTE DE M. CHAUVEAU-LAGARDE.

AIR : Eh ! voilà la vie. — 24.

LORSQU'EN c'jour de fête
T'out m'impos' la loi
D'faire un' chansonnette,
Trop heureux, ma foi,
Si Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)

Si Chauveau-Lagarde
Pour se souv'nir de moi.

Chez Thémis charmée,
C't appui d's innocens
Doit sa renommée
A ses seuls talens,
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)
Et Chauveau-Lagarde
La gardera long-temps.

Voit-il une fille,
Notre ami, soudain,
Sur elle en bon drille
Jette le grappin;
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)
Et Chauveau la garde
Jusques au lendemain.

Gn'y a jamais d' dispute
Chez ce luron-là,
Et dans aucun' lutte
Personn' n'appell'ra
Chez Chauveau-Lagarde

La garde, (*bis*)
Chez Chauveau la garde
Pour mettre le holà !

Gn'y a-t-il un' couronne
Pour l' talent l' plus beau,
Chacun l'ambitionne,
Mais l' dieu du barreau
Pour Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)
Pour Chauveau la garde,
La garde pour Chauveau.

A-t-il une pièce
De vin vieux exquis,
En cave il la laisse
Pour doubler son prix ;
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)
Et Chauveau la garde
Pour ses meilleurs amis.

C'est pour l'innocence
Et lætitiam
Qu'il r'çut l'existence ;
Amis, *utinam*

Que Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis*)
Que Chauveau la garde
In vitam æternam.

LE CARILLON BACHIQUE.

AIR : Et zig et zig, et zig et zog, et fric, et fric et froc. — 185.

(Tous les convives doivent trinquer en mesure à chaque refrain.)

Tr tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin } *bis.*
Vive le son argentin !

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,
Le charme entraîne et séduit.
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre,
Contre Bacchus forniqua ;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer ;
Ce seul bruit, rempli de charmes,

Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer.

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis;
Des deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente Catalanis.

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Du Très-Haut les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres,
Effarouchent les mortels;
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels!

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc;

De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

Combien je t'aime, ô fougère !
Lorsque, discrète et légère,
Tu sers de trône aux plaisirs ;
Ou quand, fragile et sonore,
Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos désirs !

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

Au choc redoublé du verre,
Le vieillard au front sévère
Se déride, reverdit ;
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore,
Quand avec elle on a dit :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

La peste soit du bélitre

Qui le premier de la vitre
Fonda le maudit abus !
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus.

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

Vingt juifs (que le diable emporte !)
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi.
Mais, ma foi, je me résigne,
Et lèverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

O vous ! poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester !
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,

Vous ne pouvez pas chanter :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide !
Mais je n'en suis point jaloux :
Rlantanplan répand l'alarme ;
Tic, tic, toc a plus de charme :
Or, mes amis, chantons tous :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

LE CODE ÉPICURIEN.

AIR : Quand Biron voulut danser. — 475.

ARTICLE Ier.

Santé, joie, *et cætera*, } *bis.*
A qui ces statuts lira :
C'est du divin Épicure
La morale toute pure,
Et remise à neuf } *bis.*
Pour mil huit cent neuf *.

* Epoque où cette chanson a été faite.

ART. II.

Ordre à tout Épicurien
De ne s'affliger de rien ;
Fils heureux de la Folie,
Rien n'aura droit, dans la vie,
De le chagriner
Qu'un mauvais dîner.

ART. III.

Dès que son printemps viendra,
L'Épicurien aimera,
Mais jamais d'ardeur fidelle,
Attendu que chaque belle
Doit, en fait d'amour,
Réclamer son tour.

ART. IV.

Lui défendons toutefois
De changer avant un mois ;
Et si la Parque traîtresse
Vient lui ravir sa maîtresse,
Il la pleurera...

Le moins qu'il pourra.

ART. V.

S'il naît de ce doux lien
Un petit Épicurien,
De peur qu'il ne dégénère
Des qualités de son père,
Ordre à l'innocent
De boire en naissant.

ART. VI.

L'Épicurien, des autels
Fuira les nœuds *éternels*,
Attendu que ce qu'on aime
Ne peut, fût-ce Vénus même,
Paraître charmant
Éternellement.

ART. VII.

D'une femme quand l'époux
Sera quinteux et jaloux,
L'Épicurien, de la belle
Embrassera la querelle,

Et la vengera
Le mieux qu'il pourra.

ART. VIII.

Ordonnons que, le matin,
Quiconque aura soif ou faim
Se contente d'une pinte
Et d'un jambonneau, de crainte
Que le déjeuner
Ne nuise au dîner.

ART. IX.

S'il se trouvait un voisin
A la jalousie enclin,
Il sera réputé traître;
Mais nous lui permettrons d'être
Jaloux de celui
Qui boit plus que lui.

ART. X.

L'Épicurien qu'un censeur
Blâmera d'être buveur,
A son style maigre et fade

Jugeant son esprit malade,
Doit, par charité,
Boire à sa santé.

ART. XI.

L'Épicurien se dira,
Quand sa tête blanchira :
« Dois-je à l'heureuse jeunesse
Reprocher sa folle ivresse?
Ne crions pas tant,
J'en ai fait autant. »

ART. XII.

Quand son heure sonnera,
Sur sa tombe on inscrira :
Ci-gît un fils d'Épicure,
Qui, malgré dame Nature,
Certe, aurait vécu
Plus... s'il avait pu.

ART. XIII.

Fait au temple où, chaque jour,
Épicure tient sa cour ;

Publié ce vingt décembre,
Au banquet de la grand'chambre,
Par-devant Comus,
Bacchus et Momus.

EN ATTENDANT.

AIR : Chansons, chansons. — 90.

AMIS, c'est en vain que je guette
Quelque refrain de chansonnette
Qui soit mordant ;
A mes désirs le temps s'oppose ;
Je vais donc chanter autre chose
En attendant.

S'il est plus d'un auteur qu'on cite,
Quoiqu'il n'ait encor qu'un mérite
Peu transcendant,

C'est que souvent ces bons apôtres
Ont emprunté l'esprit des autres
En attendant.

Hortense, fillette égrillarde,
Attend de Brive-la-Gaillarde
Un prétendant :
Il arrive, il épouse Hortense :
Elle avait perdu... patience
En attendant.

Purgon conseille à son malade
D'avaler force limonade,
Force chiendent ;
Le printemps lui rendra la vie...
Mais le cher docteur l'expédie
En attendant.

Damis a fait cinquante pièces
Par le public mises en pièces ;
Et l'imprudent,
Comptant toujours sur la prochaine,
Se fait siffler chaque semaine
En attendant.

Contre un banquier très-honnête homme,

Dont la faillite nous assomme,
On va plaidant :
Le débiteur fait bonne chère ;
Le créancier meurt de misère
En attendant.

L'autre jour la jeune Céphise
Épouse un reître à barbe grise...
Quel accident !
A sa quatre-vingtième aurore
La pauvre enfant était encore
En attendant.

Midas, que l'amour-propre gonfle,
Fait des vers où le public ronfle ;
Et le pédant,
Visant au temple de mémoire,
A Charenton porte sa gloire...
En attendant.

O divin Molière ! ô mon maître !
Quand de toi verrons-nous renaître
Un descendant ?
Hélas ! depuis ta dernière heure,
Thalie en deuil soupire et pleure,
En attendant.

Mais tandis qu'ici je m'amuse,
Contre nous je vois la camuse
Armer sa dent...
Amis, sous le myrte et la treille,
Caressons fillette et bouteille,
En attendant.

L'ÉLOGE DU LONG,

En réponse à l'*Eloge du Rond*, par M. de Piis.

AIR : Gn'y a qu'à Paris (des *Poètes sans souci*).
— 852.

EN l'honneur de notre patron,
Je ne sais quelle chanson faire...
Mais Piis a chanté le rond;
Or, le plus court, dans cette affaire,
Ma foi, c'est de chanter le long;
Et flon, flon, flon,
Vive le long! } *bis.*

Sur tous les vins, c'est au bordeaux
Que je donne la préférence;
Et le rouge dieu des tonneaux,
Pour signaler son excellence,
L'honora d'un bouchon plus long;

Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Lorsque les objets vus de loin
N'offrent plus d'images bien nettes,
Lorsqu'un invincible besoin
Nous prescrit de porter lunettes,
Qu'il est doux d'avoir un nez long !
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Quand La Fontaine, malgré lui,
Cheminait vers l'Académie,
Pressentant l'éternel ennui
De cette séance ennemie,
Il prenait toujours le plus long !
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Pour être partout admiré,
Pour être au-dessus des menaces,
Pour être insolent à son gré,
Pour envahir toutes les places,
Il ne faut qu'avoir le bras long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Je tire l'épée un matin ;
Mon rival était un Saint-George ;
Et le fer pointu du mutin
Allait me traverser la gorge,
Quand par bonheur le mien plus long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

De sa maison qu'un vieil époux
Ne s'absente qu'une semaine,
Pour sa tendre épouse, entre nous,
Mes amis, ce n'est pas la peine ;
Mais qu'il prenne un congé plus long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Quel plaisir de passer la nuit
Dans les bras de celle qu'on aime !
Mais, par malheur, ce plaisir fuit
Avec une vitesse extrême...
Tendre Amour, fais qu'il soit plus long !
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Sur le long, mes amis, voici
Tout ce qu'en gros ma muse enfante ;

Souffrez que je m'arrête ici...
Vive le court lorsque je chante !
Mais quand vous chantez tous en rond,
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

RONDE PROPHÉTIQUE.

AIR : Lon, lon, la. — 463.

QUEL est, pour ma chansonnettte,
Le refrain qui conviendra?
Est-ce ma tanturlurette,
Ou flon, flon, tourlourifa?
C'est lon, lan, la,
Landerirette;
C'est lon, lan, la,
Et m'y voilà. } *bis en chœur.*

L'époux que chérissait Laure
L'autre matin expira:
Un noir chagrin la dévore...
Mais Dorval la suit déjà;

Et lon, lan, la,
Huit jours encore,
Et lon, lan, la,
Laure rira.

Honteux de sa rouge trogne,
Lorsque Guillot jurera
Que le bordeaux, le bourgogne
Plus ne le renversera...
Et lon, lan, la,
Serment d'ivrogne;
Et lon, lan, la,
Guillot boira.

Qu'à belles dents on déchire
Ce que Voltaire enfanta,
Mahomet, Brutus, Zaïre,
La Pucelle, *et cætera*;
Et lon, lan, la,
A la satire,
Et lon, lan, la,
Il survivra.

Du perron ancien pirate,
Sans pudeur Grapin vola;
Et sur sa dure omoplate

Plus d'un bâton se brisa ;
Et lon, lan, la,
Il rampe, il flatte ;
Et lon, lan, la,
Il parviendra.

De Rose assiégez les charmes,
Crac, on s'évanouira ;
Donnez-lui de l'eau des Carmes,
Zeste, on s'épanouira ;
Et lon, lan, la,
Une ou deux larmes,
Et lon, lan, la,
On se rendra.

Un censeur plein d'amertume
Toujours vous déchirera ;
Sa main, comme sur l'enclume,
Sur vos défauts pèsera ;
Et lon, lan, la,
Graissez sa plume,
Et lon, lan, la,
Il glissera.

La riche et vieille Laurence
Croit que Damis l'aimera ;

Mais Damis, en conscience,
Fera-t-il cet effort-là?
Et lon, lan, la,
Qu'elle finance,
Et lon, lan, la,
Il le fera.

Le vieux Mondor à la banque
Doit le coffre-fort qu'il a,
Et tous les jours il le flanque
De fonds qu'il centuplera;
Et lon, lan, la,
Que rien n'y manque,
Et lon, lan, la,
Il manquera.

Paul demain livre au parterre
Un drame qu'on sifflera;
Mais du monde littéraire
En vain il disparaîtra;
Et lon, lan, la,
Chez le libraire,
Et lon, lan, la,
Il restera.

Mais il est temps de me taire;

Allons, ma muse, alte-là...
Si le public, trop sévère,
Blâme cette ronde-là,
Et lon, lan, la,
Il peut en faire...
Et lon, lan, la,
Ce qu'il voudra.

AVANT ET APRÈS.

Air : Tarare Pompon. — 665.

ENTONNONS, en buvant,
Notre joyeuse antienne ;
Mais souffrez que la mienne,
Amis, se chante *avant*.
Heureux si l'assemblée,
Riant à mes couplets,
Les applaudit d'emblée
Après !

L'amour, le plus souvent,
N'est qu'un moment d'ivresse !
Près de jeune maîtresse
En vain on brûle *avant*.

Pour que notre cœur aime
Et que ses feux soient vrais,
Il doit brûler de même
Après.

A peine en arrivant
Fleur d'amour est cueillie ;
Que fillette est jolie
Une minute *avant!*
Dans l'amoureuse lutte
Que d'esprit, que d'attraits!
Mais gare la minute
D'après!

Nuit et jour écrivant,
Chaque fois que Valère
Livre un drame au parterre,
Il est tout fier *avant ;*
Sa contenance atteste
L'espoir d'un plein succès...
Mais comme il est modeste
Après!

Au sortir du couvent,
L'hymen enchaîne Laure :
La belle était encore

Un ange une heure *avant ;*
Mais au bruit effroyable
Suit le calme de près,
Et notre ange est un diable
Après.

Hypocrite savant,
Qu'un de ses parens meure ;
Paul se désole et pleure
Huit ou dix mois *avant ;*
Mais devant l'héritage,
Insultant aux cyprès,
Comme il se dédommage
Après !

D'une tête à l'évent
Dorante fait emplette ;
Il sait que la coquette
Fit parler d'elle *avant :*
Mais l'indulgent Dorante
Aura château, laquais...
Puis arrive qui plante
Après !

Amis, en bien buvant,
Etourdissons la Parque ;

Moquons-nous de sa barque,
Et rions bien *avant :*
Fût-elle à notre porte,
Mangeons chaud, buvons frais,
Et qu'elle nous emporte
Après.

PARIS EN MINIATURE.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville du *Sorcier*. — 882.

Amour, mariage, divorce,
Naissances, morts, enterremens,
Fausses vertus, brillante écorce,
Petits esprits, grands sentimens,
Dissipateurs, prêteurs sur gages,
Hommes de lettres, financiers,
Créanciers,

Maltôtiers
Et rentiers,
Tièdes amis, femmes volages;
Riches galans, pauvres maris...
Voilà Paris. (*Quatre fois.*)

Là, des commères qui bavardent,
Là, des vieillards; là, des enfans;
Là, des aveugles qui regardent
Ce que leur donnent les passans;
Restaurateurs, apothicaires,
Commis, pédans, tailleurs, voleurs,
Rimailleurs,
Ferrailleurs,
Aboyeurs,
Juges de paix et gens de guerre,
Tendrons vendus, quittés, repris...
Voilà Paris.

Maint gazetier, mainte imposture,
Maint ennuyeux, maint ennuyé,
Beaucoup de fripons en voiture,
Beaucoup d'honnêtes gens à pié,
Épigrammes, complimens fades,
Vaudevilles, sermons, bouquets,
Et ballets,

Et placets,
Et pamphlets,
Madrigaux, contes bleus, charades,
Vers à la rose, pots-pourris...
Voilà Paris.

Ici, des fous qui se ruinent,
Ici, d'avides grapilleurs,
Et plus loin, d'autres fous qui dînent,
Quand on va se coucher ailleurs.
Là, jeunes gens portant lunettes,
Là, vieux visages rajeunis,
Bien munis,
Bien garnis
De vernis;
Acteurs vantés, marionnettes,
Grands mélodrames, plats écrits...
Voilà Paris.

Hôtels brillans, places immenses,
Quartiers obscurs et mal pavés,
Misère, excessives dépenses,
Effets perdus, enfans trouvés,
Force hôpitaux, force spectacles,
Belles promesses sans effets,
Grands projets,

Grands échecs,
Grands succès;
Des platitudes, des miracles,
Des bals, des jeux, des pleurs, des cris...
Voilà Paris.

CINQUIÈME SOIRÉE

DE CADET BUTEUX

A LONGCHAMP.

AIR : La plus belle promenade. — 680.

A plus belle promenade
Est de Paris à Longchamp ;
Tout' la ville y est en parade,
Trottant, roulant ou marchant ;
Autrefois, au son des cloches,
Ce ch'min m'nait dans un saint lieu ;
A c't heure on fait des bamboches
Où c' qu'on allait prier Dieu.

Air : Et flon, flon, flon. — 91.

C'est là qu' la mijaurée
En plein va s'étaler :
Suzon la délurée
Y trouv' à qui parler.
Eh flon, flon, flon, la veuve éplorée,
Et gai, gai, gai, va s'y consoler.

Air : Ah! de quel souvenir affreux! — 12.

Qu'est-c' qu' c'est donc que c' tendron voilé
Qui jou' d' la prunelle sous cape?
Dans son char le v'là z'envolé
Comme un sansonnet qui s'échappe.
V'là qu' sa main vient, sans y penser,
De r'lever son voile modeste.
Jarni! si l' char vient à varser,
La pauvre enfant risque d' casser
La dernière dent qui lui reste.

Air : Trouverez-vous un parlement? — 572.

Voyez donc c't aut' gros enflé-là;
Depuis trois ans il fait l' négoce.
Ah! jarni, l' bon métier que v'là,

Puisqu'on y roul' sitôt carrosse !
Il a pourtant fait trois faux pas...
D'où c' que sans peine on peut conclure
Que l'honneur n'est, en pareil cas,
Qu' la cinquièm' roue à la voiture.

AIR : Le Port Mahon est pris. — 382.

V'là z'un' belle amazone...
Eh mais oui-dà...
C'est elle en parsonne.
Où qu' tu vas donc, mignonne,
Avec c' grand dadais-là,
A dada, à dada, à dada ?
Paix donc, m' dit un passant...
C'te dame est un' ci-d'vant...
Oui, ci-devant blanchisseuse ;
J' li conseillons d' fair' sa dédaigneuse !
Gar' là, qu' sur sa baigneuse
J' li r'passions un savon,
Et zon, zon, zon,
Allez donc.

AIR du Pas redoublé. — 756.

Et toi, p'tit muscadin pimpant,

A la mine éventée,
Qui vas à tout' brid' galopant
Sur un' jument prêtée ;
Sans peine j' devinons, malin,
Au train dont tu la pousses,
Qu' tu crains qu' les Anglais de c' matin
N' soient encore à tes trousses.

AIR : Amusez-vous, jeunes fillettes. — 38.

V'là tout là-bas un' nymph' qu'est faite
Comm' l'Apollon du Belvéder ;
Et tout' ces plumes sur sa tête
N' laiss'nt par que d' li donner bon air.
Sa voix pourtant est un brin rauque...
Elle approche... A ses r'gards pâmés,
J' vois qu' sa coiffure est la défroque
D' tous les dindons qu'elle a plumés.

AIR : Du haut en bas. — 155.

Du haut en bas
Alle a tout d' même assez bonn' grâce ;
Du haut en bas.

J'allumons d' l'œil tous ses appas.
Ah, jarni ! v'là l' lacet qui casse,
Et tout son embonpoint qui passe
Du haut en bas.

AIR : Ton humeur est, Catherine. — 560.

Mais en trottant d' belle en belle,
Ventregué ! je n' voyais pas
C'te superbe ribambelle
D'équipages qui vont l' pas ;
C'est des amis qui, sans doute,
Ce soir n' voulont pas s' quitter ;
Car, de peur de s' perdre en route,
Ils s' sont fait numéroter.

AIR : Jeune fille et jeune garçon. — 289.

L's honnêt' gens qui n'ont pas l'honneur
D'avoir un carrosse à leur ordre,
Pour mieux jouir de tout c' biau désordre,
Ayant cru d'voir dîner par cœur,
Y gobent pour se r'faire
D' la poussière à gogo ;
Puis l' verre de coco

Vient z'humecter l' gâteau
De Nanterre.

Air : Tout le long de la rivière. — 104.

Mon Dieu ! que v'là d' monde arrivant
Et par derrière et par devant !...
Par ici d's amans qui s' chamaillent,
Par-là des vieux époux qui bâillent,
Dés ch'vaux, des ân's au milieu d'ça ;
Puis, pour égayer c' tableau-là,
Le sabre en main, v'là la maréchaussée,
Galopant,
Frappant
Le long de la chaussée,
Tout le long, le long de la chaussée.

Air des Pierrots. — 733.

Bref, au milieu de tant d' merveilles,
C' que j'avons remarqué le mieux,
C'est un train à fendre l's oreilles,
Un' poussière à crever les yeux.
Bell's, dont l's époux d'humeur maussade

N' font qu' tarabuster vos amours,
Envoyez-les à c'te prom'nade ;
Ils en r'viendront aveugl's et sourds.

LE PETIT GARGANTUA.

RONDE GOURMANDE.

Air : Quand on sait aimer et plaire. — 483.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

La table, amante fidèle,
Eut notre premier désir,
Et du vieillard qui chancèle
Elle est le dernier plaisir.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

D'une science importune
Le pédant se targue en vain;
Où le traiteur fait fortune,
Le libraire meurt de faim.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Les noms si beaux de Corneille,
Démosthène et Scipion,

Sonnent moins à mon oreille
Que celui d'Amphitryon.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Pauvre au sein de l'abondance,
Midas, Tantale nouveau,
Eût troqué son opulence
Contre un plat de fricandeau.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Si de l'amoureux manége
La fatigue me séduit,
C'est qu'elle a le privilége
De tripler mon appétit.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

A parcourir les deux mondes
Colomb en vain s'illustra;
Amis, des machines rondes
La plus belle, la voilà *.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Le chagrin, la sombre envie,
Mangent peu, n'engraissent point.
Mais la bonté, la folie,

* En se frappant le ventre, ou celui de son voisin, si le chanteur est maigre.

Ont pour cachet l'embonpoint.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Si Jean-Jacque eut l'humeur aigre,
Si Panard ne boudait pas,
C'est que Jean-Jacque était maigre,
C'est que Panard était gras.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Élevons dans cette enceinte
Une statue à Comus;
Et, pleins d'une ferveur sainte,
Gravons-y cet *oremus* :

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Que la statue embaumée
Protége nos gais festins,
Et s'anime à la fumée
Et des sauces et des vins.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

Qu'enfin en vapeur épaisse
L'encens monte vers les cieux,
Et porte ce cri d'ivresse
Jusqu'à la table des dieux :

Quand on sait manger et boire,

A-t-on besoin d'autre bien ?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

LE

RETOUR DE L'HIVER.

Air : Chantons les matines de Cythère. — 93.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Le plaisir ne fond-il pas les glaces
Du farouche hiver et des vieux ans,

Et partout où paraissent les grâces,
Ne retrouve-t-on pas le printemps?

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

L'arbre jaunissant va de ses feuilles
Nous retirer l'ombrage léger;
Mais, Suzon, la grappe que tu cueilles
Saura bien nous en dédommager.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Sous le domino de la Folie,
Le dieu malin, cachant son carquois,
Attaque et soumet la plus jolie :
Que fait-il de plus au fond du bois?

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Lise, sur la neige éblouissante,
Offre-t-elle à nos yeux moins d'appas?
Et là, comme sur l'herbe naissante,
Ne peut-elle pas faire un faux pas?

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Un joli sein, quand le schall s'entr'ouvre,
Charme en été les yeux de chacun:
Mais la palatine qui le couvre
Ne s'écarte en hiver que pour un.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,

Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Tandis qu'Orgon, oubliant sa femme,
Pleure au coin du feu l'argent qu'il perd,
Un *lieutenant* fait rire madame
Pour égayer son quartier d'hiver.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

En hiver, sous la voûte éthérée,
La foudre jamais ne murmura;
Et qui craint le souffle de Borée,
Retrouve Zéphir à l'Opéra.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Quittons Cérès pour Iphigénie,
Le garçon de ferme pour Pasquin,
Les saules pleureurs pour Mélanie,
Et les mérinos pour Arlequin.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Si les fruits dont l'été nous régale
Sont ravis à nos friands transports,
Pour nous consoler, amis, Cancale
De son sein nous ouvre les trésors.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Non, jamais vents, grêle, pluie et neige
N'auront le droit de nous alarmer,

Tant que nous aurons le privilège
De chanter, et de boire et d'aimer.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

IL FAUT RIRE.

CHANSONNETTE.

AIR : Turlurette, ma tanturlurette. — 576.

JANVIER recommence encor,
Et nous retrouve d'accord :
Gaîté, viens monter ma lyre ;
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire. } *Chorus.*

Fidèles à notre plan,
Depuis le premier de l'an
Jusqu'à l'heure où l'an expire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

L'an qui fuit ne revient plus;
Mais nos regrets superflus
Ne pouvant le reproduire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

L'hiver nous glace aujourd'hui;
Mais en songeant qu'après lui
Un nouveau printemps va luire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant que nous aurons des yeux

Pour voir minois gracieux,
Taille fine et doux sourire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant que nous aurons des dents
Et des repas abondans,
De nos goûts dût-on médire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant que la foudre en éclats
Dans nos caves n'ira pas
Tourner le vin qu'on en tire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant qu'un merveilleux blondin
Sifflera Georges Dandin

Avant de savoir écrire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant que, voyant ses monts d'or,
La jeune Agnès à Mondor
Dira : *Pour vous je soupire!*
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant qu'un sot et vieux barbon
Dira, croira tout de bon
Qu'à sa femme il peut suffire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Tant qu'un médecin savant
Au nombre des ci-devant

Ne viendra pas nous inscrire,
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Dût-il en un tour de main
Nous expédier demain,
En entrant au sombre empire
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Sûrs d'y rencontrer Favart,
Vadé, Piron et Panard,
Le moyen de ne pas dire :
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire ?

TAYLOR INSTITU
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

Avec eux dansant en rond,
Aux échos de l'Achéron

Que nos chants fassent redire :
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Que l'infernal souverain,
Brisant son sceptre d'airain,
Avec nous chante en délire :
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

Par cet exemple entraînés,
Que les diables aux damnés
Disent : « C'est trop long-temps frire ;
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire. »

Qu'enfin de l'enfer au ciel,
Un chorus universel

Crie à tout ce qui respire :
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

LES

AMOURS DE GONESSE,

OU

V'LA C' QUE C'EST QUE L' SENTIMENT.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. — 627.

A GONESSE, un jour, dans ses lacs
L'Amour prit Thérèse et Colas :
Colas n' pouvait voir sa Thérèse
Sans se pâmer d'aise,

Et la p'tite niaise
Trouvait son grand Colas charmant :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Ça leur coupa pendant un mois
L'appétit, l' sommeil et la voix ;
Quand ils s' voyaient, n'osant se dire
L' sujet d' leur martyre,
Ils s' mettaient à rire,
Puis r'tournaient moudre le froment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Mais comm' l'amour nous étouff'rait,
Si queuqu' jour il ne transpirait,
Colas d' sa belle un soir s'approche,
Lui lâche un' taloche ;
Thérès' lui décoche
Un grand soufflet... bien tendrement :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Après un aveu si flatteur,
On sent qu' la goutte est de rigueur.

Thérès', dont l'œil d'amour pétille,
Accepte du drille
Roquill' sur roquille ;
Puis tout d' son long tomb' sans mouv'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Les bras pendans, sur c' coup Colas
Reste droit comme un échalas ;
Mais quand on a bu plus d'un verre,
Qu' sa belle est à terre,
Et qu'on n'y voit guère,
On n' peut répondre du moment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

On s'aperçoit au bout d' queuqu' mois
Que l' corset n' va plus comme aut'fois ;
Frère, oncle, tante, père et mère
Écument d' colère,
Et d' la téméraire
Veulent s' venger en l'assommant :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Thérèse, enfin poussée à bout,

Et préférant Colas à tout,
Dit tout haut : « Je m'moque d' mon père,
Je m' moque d' ma mère,
D' ma famille entière ;
Je n'aime et n'aim'rai qu' mon amant » :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

A ces mots, on la met sous clé,
Et l' pauvre Colas désolé,
Pour adoucir un coup si traître,
La nuit, sans paraître,
S'en vient sous sa f'nêtre
Crier, jurer comme un All'mand...
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Thérèse, aux cris d' l'infortuné,
Saut' par la f'nêtre et tomb' sur l' né ;
Son sang jaillit comme d'un' fontaine ;
Elle y pense à peine ;
Gn'y a pas d' né qui tienne,
Quand il s'agit d'un enlèv'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Vite, ils s'en vont chez m'sieur l' curé ;
Colas lui dit tout effaré :
« Mam'selle et moi, v'nons côte à côte
Vous dir' qu' par ma faute,
Par ma très-grand' faute,
All' s'ra mère avant l' sacrement » :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

L' curé leur fait un beau sermon
Au sujet d' l'œuvre du démon.
« Tout ça, dit Thérèse, est d' l'eau claire ;
Dans l'instant, mon père,
Il s'agit de faire
Not' mariage ou notre enterr'ment... »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

L' curé dit qu'il n' peut les unir,
Si leurs parens n' vienn'nt les bénir.
L' bouillant Colas, qu' ce r'fus poignarde,
Du suiss' prend l'hal'barde ;
On crie : A la garde !...

Thérèse accouche d' saisiss'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Chez m'sieur l' maire on a bientôt m'né
Colas, Thérèse et l' nouveau-né.
Thérès' lui cont' sa peine amère,
Lui dit : « Vous êt' maire,
N'ach'vez pas un' mère
Qu'a fait ce qu' l'on fait en aimant » :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

A c'te voix, l' cœur du maire s' fend,
Il dit : « Faut un père à c't enfant...
Puisqu' vous avez fait la sottise,
Qu' voulez-vous que j' dise ?
Dimanche, à l'église,
Vous s'rez mariés conjugal'ment » :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

De plaisir tous deux, à ces mots,
Se mett'nt à pleurer comm' des veaux ;

Et moi-même qui vous l'raconte,
Je l' dis à ma honte,
Je m' sens pour mon compte
Prêt à pleurer d'attendriss'ment.
V'là c' que c'est que l' sentiment.

ENCORE UN' CHANSON A FAIRE.

VAUDEVILLE.

Air : Encore un cart'ron, Claudine. — 175.

Je voudrais bien me taire,
Je le dis sans façon ;
Mais je suis tributaire,
Et vous dois ma rançon :
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

Est-il, j'en désespère,
Après Panard, Piron,
Et maint autre confrère
Dont vous savez le nom,
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

Mais quel rayon m'éclaire ?
Je vois un avorton
Oser juger Molière
Sans duvet au menton !
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

Et ce sexagénaire,
Antique papillon,
Qui, quatre fois grand-père,
Se donne pour garçon !
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

Et ce folliculaire
Qui croit, petit Fréron,
Pouvoir tuer Voltaire
Avec un feuilleton!
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Et l'écrivain sévère
Ne rêvant que prison,
Éclair, spectre, tonnerre,
Poignard, flamme, poison!
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Et l'auteur éphémère
Qui, le jour de frisson,
Achète son parterre
Pour mieux avoir raison!
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Et ce visionnaire
Qui, coulant tout à fond,
Brûle une flotte entière,
Et chez lui se morfond!
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Et l'époux débonnaire
Qui cède son tendron
Pour que son ordinaire,
A l'avenir, soit bon!
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Grâce au dieu de Cythère,
Aux docteurs, aux Gascons,
Au fat, au plagiaire,
Dans cent ans nous aurons
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson!

Que la faux meurtrière
Me mène chez Caron,
Je veux, armé d'un verre,
Avoir sur l'Achéron
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

2.

IMPRIMERIE LE NORMANT,
RUE DE SEINE, no 8.

CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES

DE M.-A. DÉSAUGIERS.

Nouvelle Edition.

PARIS.

DUFÉY, RUE DES MARAIS-S.-G., No 17.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, N° 13.

—

M DCCC XXXIV.

CHANSONS

ET

Poésies diverses.

LES PLAISIRS DU DIMANCHE.

Air . Nous n'avons qu'un temps à vivre. — 408.

IVE, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Jeunes et vieux de leur demeure

S'empressent de déloger,
Et le même instant sonne l'heure
De la messe et du berger.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Réunis en grande famille,
Ce jour-là, nos bons lurons
Vont chanceler à la Courtille
Et tomber aux Porcherons.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Javotte, désertant la halle,
Court étaler à Clichi
Son déshabillé de percale
Que la veille elle a blanchi.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,

De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

L'ouvrier promène sa femme
Du Bon-Coin au Soleil-d'Or,
Du Soleil-d'Or au mélodrame,
Où le couple heureux s'endort.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Le laquais, dédaignant sa veste,
Se déguise en habit neuf ;
Et l'homme de bien, plus modeste,
Brosse son habit d'Elbeuf.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Le marchand, muni d'une assiette
Et d'un petit vin nouveau,
Pour déjeuner à la Muette,

Porte une langue de veau.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

A l'église on voit la grisette
Prier Dieu dévotement,
Pour que le beau temps lui permette
D'aller trouver son amant.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Le commis au tendron qu'il aime
Dépêche un billet galant ;
Et l'écolier fait de son thême
L'oreille d'un cerf-volant.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

A chaque porte de la ville
Le chagrin est consigné,
Et le débiteur, plus tranquille,
Ne craint pas d'être assigné.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Si quelquefois l'ennui conspire
Contre un désordre aussi beau,
Un refrain combat son empire,
Et le vin est son tombeau.

Vive, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval ;
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

LE TRAIN DU MONDE.

VAUDEVILLE MORAL.

Air du Curé de Pompone. — 745.

Amis, je ne sais quel frisson
Vient de saisir ma muse,
Et je crains bien que ma chanson
N'ait rien qui vous amuse.
Mais tout n'est-il pas inégal
Sur la machine ronde ?

Tantôt bien, tantôt mal,
Au total,
Voilà le train du monde. } *Bis en chœur.*

S'agit-il d'un emploi brillant
Dont l'utile exercice
Exige probité, talent,
Humanité, justice,
En vain qui le méritera
Sur son bon droit se fonde ;
C'est celui qui paîra
Qui l'aura...
Voilà le train du monde.

Fille de parens malheureux,
Lucile est vertueuse ;
De Laure, qu'on cite en tous lieux,
La vie est scandaleuse.
Lucile est en butte aux caquets,
Sa misère est profonde....
Laure a chevaux, jockeis
Et laquais....
Voilà le train du monde.

J'avais des amis sans parens,
Sans place et sans fortune ;

A chacun d'eux, depuis long-temps,
Ma bourse était commune.
Pour eux le sort a varié,
Dans leurs mains l'or abonde,
Et tous m'ont sans pitié
Renié....
Voilà le train du monde.

Que d'Hortense on touche la main,
Son teint se décompose;
Sur sa joue on voit le carmin
Succéder à la rose :
Épousez, amant fasciné,
Cette Agnès pudibonde,
Et vous serez mené
Par le né....
Voilà le train du monde.

Un chef-d'œuvre attire aujourd'hui
Une foule idolâtre;
Cet ouvrage est déjà l'appui,
La gloire du théâtre;
L'acteur, sous les lauriers plié,
Éclabousse à la ronde;
Et l'auteur oublié
Trotte à pié....

Voilà le train du monde.

A son cher mari, l'autre jour,
Ursule offre l'hommage
D'un beau garçon, fruit de l'amour
Plus que du mariage.
L'époux, fier du don que lui fait
Cette mère féconde,
Croit y voir trait pour trait
Son portrait....
Voilà le train du monde.

Le sot va comptant ses hauts faits,
Le fat son épigramme ;
Le courtier maudissant la paix,
Et le mari sa femme ;
Le buveur bronchant et chantant
La liqueur rubiconde,
Le médecin purgeant
Et tuant....
Voilà le train du monde.

Mais pour nous, amis, qu'ici-bas
Nul chagrin ne menace,
Etourdissons de nos ébats
Cythère et le Parnasse ;

Poursuivant la nuit à tâtons
Et la brune et la blonde,
Aimons, buvons, sautons
Et chantons :
Voilà le train du monde.

STANCES

SUR LA MORT DE P. LAUJON.

AIR : C'est à mon maître l'art de plaire. — 493.

Le philosophe de la Grèce,
L'aimable et tendre Anacréon,
Aux préceptes de la sagesse
Du plaisir unit la leçon.
Toujours à l'abri de l'envie,
Autant aimé qu'il sut chérir,

Anacréon perdit la vie....
Laujon, Laujon devait mourir.

Épicure, notre modèle,
Le chantre de la volupté,
De Bacchus l'apôtre fidèle,
L'amant constant de la gaîté,
A son flacon, à son amie,
Adressant son dernier soupir,
Épicure perdit la vie....
Laujon, Laujon devait mourir.

Piron, dont la muse légère
Nous laisse un souvenir si doux;
Piron, dont l'ombre toujours chère
Plane encore ici parmi nous,
Après avoir vu de Thalie
Sur son front le laurier fleurir,
Piron, hélas! perdit la vie....
Laujon, Laujon devait mourir.

Favart, dont les vers pleins de charmes
Joignaient la grâce à l'enjoûment;
Collé, qui fit couler les larmes
Du plaisir et du sentiment;
Et toi, Panard, dont la folie

Si souvent a su les tarir,
N'avez-vous pas perdu la vie?...
Laujon, Laujon devait mourir.

MA VIE ÉPICURIENNE.

Air de chasse de l'opéra *le Roi et le Fermier*. — 676.

Le jour,
Chantant l'amour,
Et souvent le faisant sans bruit
La nuit ;
Des yeux
Ou noirs ou bleus
Je fus toujours également
Amant.
Content

Et bien portant,
Lorsque ma bourse est aux abois,
Je bois;
J'espère que c'est bien,
Heim?
Agir en Épicurien.

Je fuis,
Tant que je puis,
Des sots, des méchans les travers
Divers;
Je plains
Les gens enclins
A croire que sur terre rien
N'est bien;
Par goût
Content de tout,
Le monde, ma foi, tel qu'il est,
Me plaît.
J'espère que c'est bien
Heim?
Penser en Épicurien.

Combien
De *gens de bien*,
Par l'intrigue ont eu des wiskis

Acquis !
Leur nom
Est en renom ;
Mais en secret ils sont haïs,
Trahis.
Joyeux,
Moi, j'aime mieux
Presser le bras de l'amitié,
A pié !
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Sentir en Épicurien.

Quand, par
Un grand hasard,
Je sens, hélas ! mon appétit
Petit,
En vain
Mon médecin
Dit que je ne puis sans danger
Manger ;
Jamais,
Lui dis-je, un mets
N'a surpris encore ma dent
Boudant...
J'espère que c'est bien,

Heim?
Parler en Épicurien.

Un sot,
Au moindre mot,
Souvent vous envoie un cartel
Mortel;
Mais fi
D'un tel défi !
Moi, j'ai pour toute arme un foret
Tout prêt...
Ma main
Perce, et soudain
Nous nageons dans les flots d'un vin
Divin...
J'espère que c'est bien,
Heim?
Se battre en Épicurien.

Loyal,
Toujours égal,
Je ne fus jamais à demi
Ami.
A qui
M'aime aujourd'hui
Puis-je être utile, à son secours

Je cours :
Mon bien
Devient le sien ;
Je veux enfin qu'on soit chez moi
Chez soi...
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Aimer en Épicurien.

On voit,
Sous l'humble toit,
Où voulut me placer le Sort,
D'abord
Un chien,
Mon seul gardien,
Une table, un banc, puis après,
Tout près,
Un lit
Simple et petit,
Qui peut, au besoin, faire deux
Heureux.
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Loger en Épicurien.

Aucun

Trouble importun
N'altère de mes heureux jours
Le cours.
Tout voir
Sans m'émouvoir
Fut toujours la suprême loi
Pour moi.
J'attends
La faux du Temps ;
Mais je ne l'attends, morbleu ! qu'en
Trinquant.
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Vieillir en Épicurien.

Enfin
Jusqu'à ma fin,
Aimant, riant, buvant, sautant,
Chantant,
Je veux
Voir mes cheveux
Et de pampre et de myrte verts
Couverts.
Je veux
Que mes neveux
Disent : « Il ne recula pas

D'un pas... »
J'espère que c'est bien,
Heim?
Mourir en Épicurien.

TOUT LE MONDE SAIT ÇA.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau. — 454.

Quel air choisir, et sur cet air
Quels couplets faire
Pour vous satisfaire?
Dirai-je qu'il gèle en hiver,
Et qu'en été tout arbre est vert?
Dirai-je que l'homme sur terre
Dans tous les temps aimera, peuplera?
Belle
Nouvelle,

Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Dirai-je qu'au siècle présent
Nos tragédies
Sont des rapsodies ?
Que le drame est assoupissant ?
Le vaudeville languissant ?
Que l'on pleure à nos comédies,
Et que souvent on bâille à l'Opéra ?
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Dirai-je que du bon Scarron
Momus regrette
La gaîté parfaite ?
Ou que les plaisirs dans Piron
Ont perdu leur joyeux patron ?

Dirai-je que la chansonnette,
Grâce à Panard, à Favart s'illustra ?
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Dirai-je que, l'hiver dernier,
Ce gros visage
Qui roule équipage
Était simple palefrenier,
Et jeûnait dans un noir grenier ?
Que sa moitié, modeste et sage,
Est caressante, aimante, *et cætera...*
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Dirai-je que toujours *Fleury*

Captive, entraîne,
Et charme la scène?
Que de *Mars* le talent chéri
Toujours parle au cœur attendri?
Dirai-je que de Melpomène
Le sceptre auguste est aux mains de *Talma?*
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà!...
Ha! ha!
Tout le monde sait ça.

Dirai-je que telle beauté,
Dont le sourire
Tout bas nous attire,
A, ce matin même, acheté
Cet éclat dont l'œil est flatté?
Que de son sein, que l'on admire,
Le doux contour ce soir se détendra?
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà!...
Ha! ha!

Tout le monde sait ça.

Dirai-je enfin... eh ! pourquoi non ?
Quelle trouvaille !
Oui, vaille que vaille,
Disons que je suis un luron
Bien gai, bien gras, bien franc, bien rond,
Grand partisan de la futaille,
Qui but, qui boit, et qui toujours boira.
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Disons donc, s'il faut du nouveau,
Que je suis maigre,
Que le miel est aigre,
Que le vin est moins bon que l'eau,
Que rien n'est gai comme un tombeau,
Qu'il n'est rien d'aussi blanc qu'un nègre,
Et pour le coup peut-être on s'écrîra
Quelle

Nouvelle,
Oui-dà,
Est cela?...
Ha! ha!
Nous ne savions pas ça.

CONSOLATIONS

DE LA VIEILLESSE.

AIR du pas des *Trois Cousines* (dans la *Dansomanie*).
— 758.

QUAND des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Pour moi l'impitoyable horloge
A soixante fois retenti :
Mais s'il faut que l'amour déloge,
Momus n'est pas encore parti.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

J'aimais les couleurs de Rosine,
J'aime les couleurs du raisin ;
Je trinquais avec ma voisine,
Je m'enivre avec mon voisin.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Chez moi plus de tendres missives ;
Mais lorsque je veux rajeunir,
Je relis mes vieilles archives,
Et j'y retrouve un souvenir.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,

Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Au sopha, trône des caresses,
Succède un couvert toujours mis ;
Aux baisers de jeunes maîtresses,
La gaîté de bons vieux amis.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

A ma voix ma jument normande
Ne lutte plus avec le vent ;
Mais Pégase, que je gourmande,
Me désarçonne encor souvent.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Sur le galoubet, en cadence,
J'aime parfois à m'exercer,
Et j'ai du moins, si je ne danse,
Le plaisir de faire danser.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Si mon luth, sous ma main tremblante,
Ne produit plus que de vains sons,
De ma fille la voix naissante
Rajeunit mes vieilles chansons.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Quand je bronche en suivant des belles,
Chloé rit et me montre au doigt ;

Mais sa mère eut de mes nouvelles,
Et sait bien que je marchais droit.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Hier, voulant tenter une intrigue,
Tout à coup ma force expira ;
De ce soufflet, nouveau Rodrigue,
C'est mon fils qui me vengera.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Sachons donc de la destinée
Sous les fleurs amortir les coups,
Et qu'à leur soixantième année,
Nos enfans chantent comme nous :

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printemps.

COUPLETS

CHANTÉS LE JOUR DE L'AN 1812, DANS UN MÉNAGE DE LA RUE DES BONS-ENFANS.

Air du Lendemain. — 750.

Bon mari, tendre épouse,
C'est vous que j'allons chanter :
Pour moi mil huit cent douze
Pouvait-il mieux commencer ?
En vous offrant pour étrennes
La première d' mes chansons,

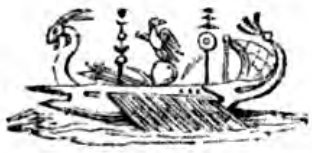
Oh ! c'est bien plutôt les miennes
Que j' me r'passons.

V'là ben long-temps, ce m' semble,
Qu' toujours gais, toujours heureux,
Vous vous livrez ensemble
Au doux plaisir d'être deux.
Et si mon calcul est l' vôtre,
Depuis l' jour d' ces nœuds constans,
M'est avis qu' l'un portant l'autre,
Y a ben vingt ans.

C' que c'est que d' bien s'entendre !
Chacun d' vous, depuis c't instant,
Est d' pus tendre en pus tendre,
D' mieux portant en mieux portant.
Ça n' m'étonn' pas, ça d'vait être...
Et comme moi qui ne sent
Qu' vingt ans d'bonheur n'peuvent qu'mettre
Du baum' dans l' sang ?

L'usage de tout l' monde,
Quand l' jour d'emménager vient,

Est d' choisir à la ronde
Le log'ment qui lui convient,
Et c'est un' chose r'connue,
Qu'un' famille d' braves gens
Devait loger dans la rue
Des Bons-Enfans.



BIEN FORT

ET

TOUT DOUCEMENT.

Air : Je suis fille d'un conseiller. (*Air très-ancien.*)

Vieux galans qui craignez d'apprendre
Quel est votre sort,
Voulez-vous ne jamais surprendre
Vos belles en tort?
Quand vous rentrez, frappez (*ter*) bien fort;

L'amant s'échappe sans esclandre,
Et sans soupçon votre œil s'endort.

Amans qui, près de votre belle,
Guettez le moment,
Quand l'époux ronfle à côté d'elle
Conjugalement,
Il faut frapper tout dou (*ter*) cement.
Qui rend une femme infidèle,
Doit le faire au moins décemment.

Maris que votre femme somme
De céder d'abord,
Et de reconnaître que l'homme
N'est pas le plus fort,
Sans hésiter, frappez (*ter*) bien fort;
Dans les ménages, voilà comme
On finit par être d'accord.

Vous dont les marteaux en cadence
Tombent lourdement,
Bons artisans, quand l'indigence
Sommeille un moment,
Il faut frapper tout dou (*ter*) cement;
L'infortuné sans espérance
Ne peut être heureux qu'en dormant.

Auprès des grands, de qui nous viennent
Bon ou mauvais sort,
Voulez-vous que vos vœux obtiennent
Un facile abord?
Solliciteurs, frappez (*ter*) bien fort.
Les importuns toujours parviennent,
Et les honteux ont toujours tort.

Vous que d'un fils alarme et blesse
Le déréglement,
Si vous voulez qu'il reconnaisse
Son aveuglement,
Parens, frappez tout dou (*ter*) cement.
La rigueur fait fuir la tendresse,
Et la douceur est un aimant.

Justes lois, faites pour proscrire
Les cœurs sans remord,
Toujours du méchant qui conspire
Réprimez l'essor,
Et sans pitié frappez (*ter*) bien fort...
Les méchans empêchent de rire,
Et qui ne peut pas rire est mort.

Huissiers, sergens, race maussade,
Qui journellement

Venez assiéger par brigade
Mon appartement,
Frappez chez moi tout dou (*ter*) cement.
Sans argent je suis bien malade,
J'ai besoin de ménagement.

Mais vous qui venez de bonne heure
M'apporter de l'or,
Dût-il, Messieurs, dans ma demeure
Faire nuit encor,
Frappez toujours, frappez (*ter*) bien fort.
Ma santé me semble meilleure
Quand on remplit mon coffre-fort.

Vous qui, possédant de la cave
Le département,
Bouchez bordeaux, tonnerre et grave
Hermétiquement,
Valets, frappez tout dou (*ter*) cement,
Pour que le liége, sans entrave,
Cède et vole plus aisément.

J'ai terminé ma chansonnette,
Et non sans effort;
Mais est-elle bien ou mal faite?
Je l'ignore encor :

Des mains, amis, frappez (*ter*) bien fort ;
Je dirai, l'âme satisfaite :
« Grâce au ciel, j'arrive à bon port. »

COUPLETS

SUR LE

MARIAGE D'UN JEUNE MÉDECIN.

AIR du vaudeville d'*Arlequin Musard*. — 774.

A LA MARIÉE.

ENFIN d'un heureux hyménée
Tu viens donc de serrer les nœuds !
Lucile, te voir fortunée
Est le plus doux de tous mes vœux.
Ton époux avait la main sûre
Le jour qu'à ton cœur il frappa ;
Mais, amant, s'il fit la blessure,
Médecin, il la guérira.

AU MARIÉ.

Aux saints devoirs de votre chaîne
Soumettez-vous, jeune mari;
Toujours, sans murmure et sans peine,
D'hymen comblez le vœu chéri.
Réparant, grâce à votre amie,
Des torts trop souvent répétés,
Epoux, sachez donner la vie
Que, médecin, vous nous ôtez.

SIXIÈME SOIRÉE

DE CADET BUTEUX

A LA REPRÉSENTATION

DES DEUX GENDRES.

Air du vaudeville de *M. Guillaume*. — 810.

De d'puis long-temps j'avions l'cœur tout en cendres
Pour les appas d' mam'sell' Manon Giroux ;
Nous v'là fiancés... J'lis : *les Deux Gendres !*
J' m' dis : Gna queuqu' mariage là-d'sous (*bis*).
Pour aller voir cette pièce nouvelle,
Faut s' mett' sur un pied z'élégant ;
J' sis au moment d'avoir la main d' ma belle,
Et ça m' va comme un gant (*ter*).

AIR : Lison dormait dans un bocage. — 368.

L' jour qu'il maria ses deux filles,
Un bon papa, comme un nigaud,
A ses deux gendres, mauvais drilles,
S'avisit d' donner son magot :
Chacun des fils, en bon apôtre,
A bais' main reçut son argent,
Et l'indigent
S'en va logeant
Six mois chez l'un, six mois chez l'autre,
Se doutant bien
Qu' par ce moyen
Son loyer ne lui coût'ra rien.

AIR du vaudeville du *Ballet des Pierrots*. — 733.

Faut que j' vous dise des deux gendres
Les caractèr's et les états ;
D'abord les cailloux sont plus tendres
Qu' les cœurs de ces maudits r'négats :
L'un, tranchant d' l'homme d'importance,
En eau d' boudin mange son bien ;
L'autre, au comité d' bienfaisance,
Reçoit son père comme un chien.

AIR : Bonsoir la compagnie. — 66.

Forcé d' changer d' séjour
A u premier jour
De l'échéance,
De chez l' fils bienfaisant
L' papa se rend
Chez l'important,
Qui, pour tout compliment,
Lui dit ben poliment :
« J'attends un' compagnie
Honnête et ben choisie ;
Je n' peux pas vous r'cevoir ;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. »

AIR : Mon père était pot. — 622.

A c' mot, l' papa mystifié,
Tout interdit s'arrête,
N' sachant le jour où mettre l' pié,
La nuit où mett' la tête.
N'est-il pas cruel
Pour l' cœur paternel
D'un père qui vous aime,

De s' dire tout bas :
Je n' dînerai pas,
Et je m' couch'rai tout d' même ?

AIR : On doit soixante mille francs. — 428.

Le v'là dans la rue installé,
Et sans l' sou joliment callé...
C'est ce qui le désole (*bis*) ;
Mais un ancien ami d' Bordeaux
Lui tomb' là comme un à-propos...
C'est ce qui le console (*bis*).

AIR : Regard vif et joli maintien. — 695.

L' papa lui cont' son embarras.
« Hélas ! de queuqu' côté qu' j' me r'tourne,
Dit-il en l' serrant dans ses bras,
Je vois la ville de Libourne. »
L' Bordelais le traite de fou,
Et lui dit tout net qu'un beau-père
Qui s' met comm' ça la corde au cou
Et donn' jusqu'à son dernier sou,
N'a pas pour deux liards (*bis*) d' caractère.

Air : Un chanoine de l'Auxerrois. — 581.

Mais comm' l'instant de déjeuner
N'est pas l'instant de sarmoner,
C' qu'aisément on peut croire,
L' Bord'lais lui dit : « V'là mon wiski ;
Viens-t'en, mon vieux, viens, et mont'-z'y
J' voulons venger ta gloire... »
L' papa saisit la balle au bond,
Ben sûr qu'en fait d' vin et d' jambon,
Eh ! bon, bon, bon,
L' Bord'lais a du bon
A manger comme à boire.

Air : Ah ! Monseigneur ! ah ! Monseigneur ! — 16.

L' déjeuner fait : « Çà, dit l'ami,
Voyant l' barbon plus raffermi,
Ça n'est pas tout qu' boire et manger.
Du tour qu'on t' joue il faut t' venger ;
Et c'est d' l'écrire en tout pays
Par la p'tit' poste de Paris. »

Air de la Chasse de *le Roi et le Fermier*. — 676.

C'est dit ;
V'là qu'il est écrit,
Et bientôt d' la ville à la cour
Ça court.
De c' bruit,
L' ministre instruit,
Contre les gendr's en est d'autant mieux
Furieux,
Que l' cœur
De c' bon seigneur
Mitonnait pour l'un d' ces mauvais
Sujets
Un ministèr' vacant,
Quand
On vint lui dire l' cancan.

Air : Nous nous marierons dimanche, — 609.

L' vanitieux tremblant,
Pour en sortir blanc,
Fait tout r'tomber sur son frère.
« Paix ! lui jette au né
L' ministre indigné ;

Chasser ainsi son beau-père !
Vous êtes d' mes
Protégés, mais
J' vous r'tranche ;
J' vous avais cru
Jusqu'à c' jour u-
Ne âm' franche...
Vot' pèr' vous maudit !
D'après c' que ça m' dit,
Vous serez placés... dimanche. »

AIR du Pas redoublé. — 756.

« J' vois pourtant encore un moyen
D'arranger votre affaire...
A c' soir, j'aurai grand cercle ; eh bien !
Am'nez-moi vot' beau-père.
S'il n' vient pas, comm' lui j' vous r'nîrai,
Voyez, que vous en semble ?
Si vous v'nez tous deux, je verrai
Qu' vous êtes bien ensemble. »

AIR du vaudeville de *Lasthénie*. — 803.

L' fils bienfaisant qui sait comm' quoi,
Si jamais son frère est ministre,

Il s'ra toujours, en cas d'emploi,
L' premier en tête d' son registre,
Court aussi caliner l' bon vieux,
Qui, les voyant changer d' manière,
Pour n'êt' pas en reste avec eux,
Chang' tout à coup de caractère.

Air : Tenez, je suis un bon homme. — 557.

« Me prenez-vous pour un' ganache,
Leur dit l' papa, fier comme un paon?
« Je m' moque d' vous, d' vous je m' détache,
Et c' n'est plus d' vous qu' mon sort dépend;
Tout c' biau r'pentir, t'nez, ça fait brosse,
Et vous n' me dit's ces bell's chos's-là
Qu' parc' qu'on m'a vu dans un carrosse;
On n' me fait pas aller comme ça.

Air : Aussitôt que la lumière. — 50.

Vous n'épous'riez plus not' fille,
Si c' n'était pas fait déjà;
Vous rougissez d' not' famille...
— Non, qui dit, z'et preuve d' ça,
Quittez c't air sombre et sinistre,
Rasez-vous ben, c'est vot' jour,

AIR. O ciel ! est-il possible ? (*fragment de* Félix.)

O ciel ! ô ciel ! c'est-y possible ?
Père dénaturé !

AIR : Grâce à la mode. — 671.

— Vous v'nez de m' dire
Qu' vous m' rendiez mon bien ;
Quoiqu' je m' doutions bien
Qu' c'était pour rire,
Je l' prends pour de bon,
Eh ! allez donc. »

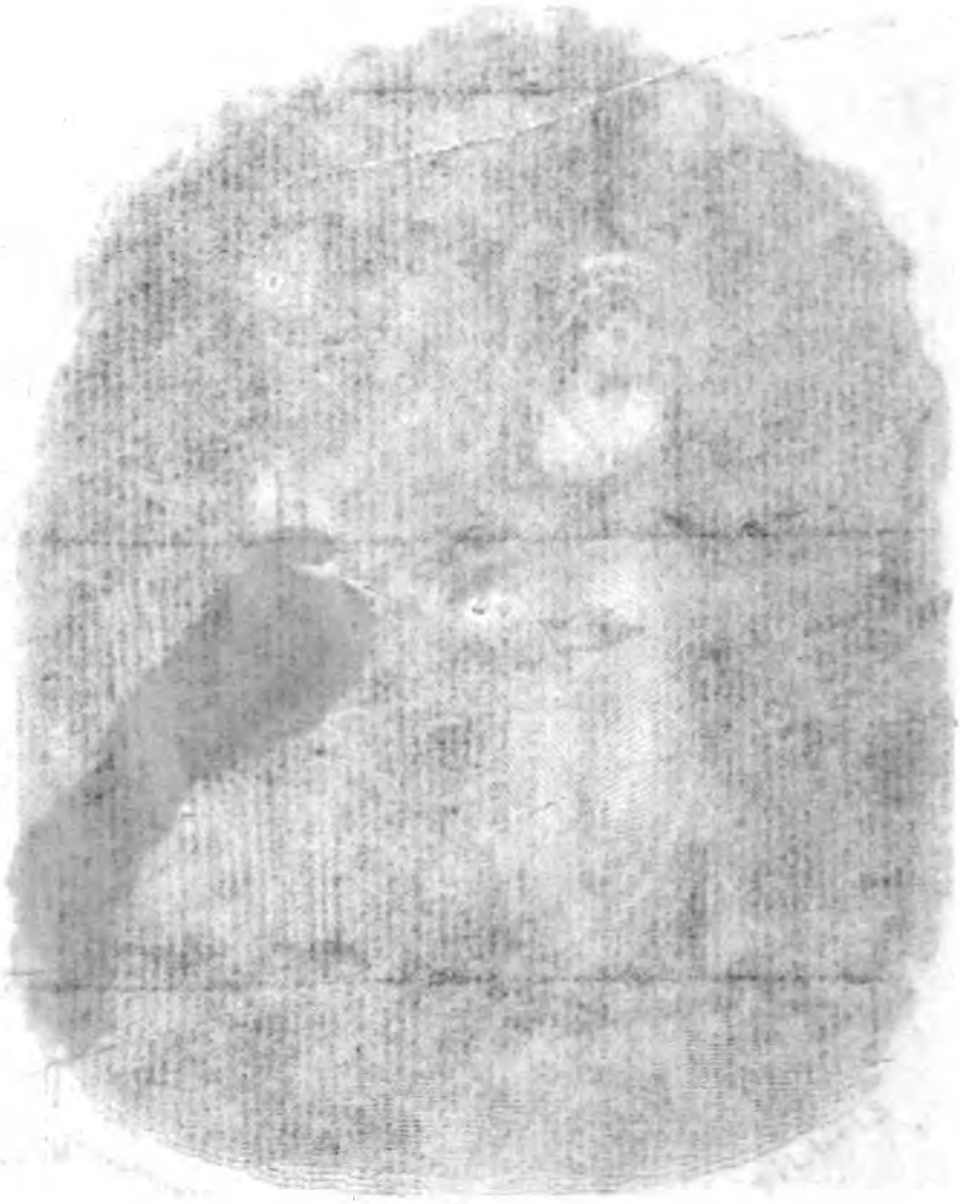
AIR : J'ons un curé patriote. — 294.

V'là là-d'sus la sall' qui crève
D'applaudiss'mens et d' bravos ;
Puis à chaqu' gendre qu'endève
L' papa qui dit, f'sant le gros :
« J' vous tancerions encor bien,
Mais puisqu' vous n'avez plus rien,
Ça m' suffit ; (*bis*)
Faites-en votre profit. »

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire. — 774.

Sur c' dernier mot, la toile tombe,
Et je m'dis : « l'Auteur a ben fait ;
Il faut qu'un mauvais fils succombe,
Chaqu' fois qu'il n'est pas bon sujet. »
C'te pièc'-là prouv' que d' son biau-père
Il est juste qu'on soit l'appui,
Et que, n'eût-on rien sur la terre,
On doit l' partager avec lui.

Lecurieux
Dutillois



LA PAUVRE LISE.

CHANSONNETTE MORALE.

Air : Non, tu ne l'auras pas, Nicolas.— 1615.

Lise était un' fillette
Ben pauvre et sans esprit ;
Mais on dit
Qu'elle était gentillette,
Et v'là c' qu'un jour elle fit :
Chez un grand personnage
Ell' s'en fut tristement,
Tout bonn'ment,
D'mander un peu d'ouvrage,
Afin d' vivre honnêt'ment.

L' Monsieu, voyant ses charmes,
Tout à coup s'attendrit,

Et lui dit :
« Ma p'tit', séchez vos larmes,
Vous m' plaisez, ça suffit :
Voyez-vous c't équipage,
Et c't or et ces bijoux ?
C'est pour vous ;
Laissez là vot' village,
V'nez jouir d'un sort plus doux.

— Mais m'sieu, répliqua Lise,
Dit'-moi donc c' qu'il faudra
Fair' pour ça ?...
— Il n' faudra qu'êtr' soumise,
Et belle comm' vous v'là. »
Gn'a pas d' filles que n' tente
Et que n' séduis' d'abord
Un tel sort ;
Aussi not' innocente
Consentit sans effort.

« Ah ! monsieur, lui dit-elle,
J' n'avons pas mérité
Tant d' bonté,
Et toujours avec zèle
J' f'rons votre volonté. »
Lis', d'après sa promesse,

Fit si ben tant qu'elle put
C' qu'on voulut,
Qu' fraîcheur, gaîté, jeunesse,
Bientôt tout disparut.

Et pour prix d' ses services,
Son maître un beau jour la
Planta là.
Fillett's encor novices,
C'te leçon vous apprendra
Qu' fortun' peu méritée
Vous tomb' souvent d' la main
L' lendemain,
Et qu' voiture empruntée
Vous laiss' toujours en ch'min.

LE PANPAN BACHIQUE.

AIR : Repas en voyage. — 508.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le mâcon m'invite,
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit;

J'aime le tonnerre,
J'aime le madère;
Mais, par caractère,
Moi qui suis pour le bruit...

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Quand, aidé du pouce,
Le liége qui pousse
L'écumante mousse,
Saute et chasse l'ennui,
Vite je présente
Ma coupe brûlante,
Et gaîment je chante
En sautant avec lui :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,

Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Qu'Horace en goguette,
Courant la guinguette,
Verse à sa grisette
Le Falerne si doux ;
S'il eût, le cher homme,
Connu Paris comme
Il connaissait Rome,
Il eût dit avec nous :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Maîtresse jolie
Perd de sa folie,
Se fane et s'oublie,
Victime des hivers.
Mais ma Champenoise,

Grise comme ardoise,
En est plus grivoise,
Et me dicte ces vers :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule,
Si le feu me séduit,
C'est que de ma tête,
Qu'aucun frein n'arrête,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne

L'âme et le tympan.

Quand de la folie
La vive saillie
S'arrête affaiblie,
Vers la fin du banquet,
Qui vient du délire
Remonter la lyre?
Du jus qui m'inspire
C'est le divin bouquet.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Pour calmer la peine,
Adoucir la gêne,
Eteindre la haine
Et dissiper l'effroi,
Que faut-il donc faire?
Sabler à plein verre

Ce jus tutélaire,
Et chanter avec moi :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

VIVENT LES GRISETTES.

Air : Je suis Madelon Friquet. — 277.

Je ris du qu'en dira-t-on,
Et, sans mystère,
Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.

Souvent, pendant un siècle, il faut
De ces rebelles
Citadelles
Faire, comme un sot,
L'assaut.

LA PETITE CHANSON.

Air : Ah! qu'il est doux de vendanger! — 18.

De la romance l'abandon
Séduit le Céladon ;
La fable offre mainte leçon,
L'ode est incomparable...
Mais moi, pour la chanson,
J'enverrais tout au diable.

Glacé par un maudit frisson,
Gardez-vous la maison,
Opposez pour contre-poison

Au mal qui vous accable
La petite chanson...
Et la fièvre est au diable.

Aux champs de Mars le plus poltron
Veut-il se faire un nom,
Qu'il marie au feu du canon,
A son bruit effroyable
La petite chanson....
Et la peur est au diable.

On se défie à l'espadon
Pour un *oui*, pour un *non*....
Faites entendre, en gai luron,
Au couple impitoyable
La petite chanson....
Le cartel est au diable.

Faut-il d'un innocent tendron
Subjuguer la raison,
Apprenez-lui sur le gazon,
Sous un feuillage aimable,
La petite chanson....
L'innocence est au diable.

On va représenter, dit-on,

Un drame à pâmoison ;
Faites succéder à son ton
Lugubre, lamentable,
La petite chanson...
Et le drame est au diable.

Depuis son veuvage, Lison
Ne parle que poison....
Qu'un bon vivant, sous un balcon,
Chante à l'inconsolable
La petite chanson....
Et le mort est au diable.

Quand la sueur couvre le front
Du pauvre bûcheron,
Vienne, entre un baiser de Suzon
Et le clairet qu'il sable,
La petite chanson....
Et la peine est au diable.

Quand, après la belle saison,
Vient le triste glaçon,
Chantez, les pieds sur le tison,
Les coudes sur la table,
La petite chanson....
Et l'hiver est au diable.

Vous, enfin, qui craignez Caron
Et le sombre Achéron,
Chantez gaîment à l'unisson,
Traitant la mort de fable,
La petite chanson....
Et la barque est au diable.

LES PROGRÈS DE L'AGE.

AIR : Et voilà comme l'homme. — 187.

Dès le moment où je naquis,
Ma bouche, avec un charme exquis,
Caressa le sein de ma mère ;
Aujourd'hui celui de Glycère
Me paraît plus appétissant....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Quand mon père me soufflетait,
Ma vanité s'en irritait ;
Mais bientôt ce soufflet infâme,
Donné par la main d'une femme,
Me parut plus doux qu'offensant....

Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Lorsque l'on m'envoyait coucher,
J'étais sujet à me fâcher ;
A présent, souvent il arrive
Que, dans le lit qui me captive,
J'éprouve un plaisir ravissant !...
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

J'avais, dès l'âge de dix ans,
Cinq ou six *maîtres* différens ;
Mais, troquant leçons pour caresses,
Plus tard je trouvai des *maîtresses*
Le savoir plus intéressant....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

A quinze ans, trop jeune et trop fou,
Je ne disposais pas d'un sou ;
Mais dès que, devenu plus sage,
De mon argent je fis usage,

Mes dettes allèrent croissant....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

A seize ans, j'aimais à la fois
Une vingtaine de minois;
A dix-sept, j'en aimai quarante,
A dix-huit, j'en aimai soixante;
A dix-neuf, j'en adorai cent....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

A vingt ans, mes premiers essais
Au théâtre eurent du succès;
A vingt-cinq, ma muse enhardie
Accoucha d'une comédie
Qui fut sifflée en paraissant....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

J'aimai jadis le malaga,
Puis j'ai préféré le rota,
Puis j'ai raffolé du madère,

Puis du bordeaux, puis du tonnerre ;
Je les aime tous à présent....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Jusqu'à ce jour, me mesurant,
On m'a trouvé plus gros que grand ;
Ma taille est cependant honnête ;
Mais que le temps courbe ma tête,
J'irai toujours rapetissant....
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

L'ANGLAIS

AU CAVEAU MODERNE

DIALOGUE.

Air des Confessions. — 291.

L'ANGLAIS, *baragouinant.*

Messieurs du Rocher,
Puis-je approcher
Sans vous déplaire?

A votre Caveau
Ein Anglais est di fruit nouveau.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Chez nous, milord, qui ne riez guère,
Que venez-vous faire ?

L'ANGLAIS.

Je viens, député
Par un comté
De l'Angleterre,
Savoir le moyen
De devenir Epicurien.

LE PRÉSIDENT.

Avant tout, milord, en Angleterre
Que savez-vous faire ?

L'ANGLAIS.

Nous buvons beaucoup,
Et coup sur coup,
Rhum et madère ;

Et, quand tout est bu,
Sous la table on tombe étendu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le soir, réunis
Chez nos amis,
Après la bière
Nous buvons di thé
Pour nous donner plus de gaîté.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Quand nous nous trouvons
Un peu plus ronds
Qu'à l'ordinaire,

Nous ne craignons point
De nous rosser à coups de poing.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Lorsque nous aimons,
Nous finançons,
Afin de plaire;
D'où vient qu'en tout lieu
On dit : Ein milord pot-au-feu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Tout autant que vous,
L'Anglais, jaloux
De bonne chère,

Se régale avec
Di plumb-pudding et di bifstech.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le banquet fini,
Chaque lady
Quittant son verre,
Va dans les salons,
Et puis sans elle nous fumons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Plus libres alors
Dans nos transports,
Pour nous distraire,

Nous parlons procès,
Guerre, banqueroute et décès.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

On nous croit lourds, mais
C'est que l'Anglais,
Par caractère,
Chante entre ses dents,
Et ne rit jamais qu'en dedans.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Si nous ne jouions,
Nous péririons
D'ennui sur terre;

Et quand nous perdons,
Tout aussitôt nous nous pendons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Toujours au malheur,
A la douleur
Faisant la guerre,
Lorsque nous souffrons,
Le *spleen* nous gagne, et nous mourons.

LE PRÉSIDENT, *se rasseyant.*

Si c'est là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire,
Cessez de troubler,
De violer
Ce sanctuaire,
Et de profaner
Nos chansons et notre dîner.

L'ANGLAIS.

Eh quoi ! faut-il que je désespère ?

LE PRÉSIDENT.

Nous pourrons vous faire
Enfans de Vénus,
Quand, sans écus,
Vous saurez plaire,
Et fils de Momus,
Lorsque vous ne vous pendrez plus.

LE VERRE.

AIR. La bonne chose que le vin ! — 915.

ou air du vaudeville du *Fandango*. — 869.

QUAND je vois des gens ici-bas
Sécher de chagrin ou d'envie,
Ces malheureux, dis-je tout bas,
N'ont donc jamais bu de leur vie !
On ne m'entendra pas crier
Peine, famine, ni misère,
Tant que j'aurai de quoi payer
Le vin que peut tenir mon verre.

Riche sans posséder un sou,
Rien n'excite ma jalousie;
Je ris des mines du Pérou,
Je ris des trésors de l'Asie;
Car sans sortir de mon taudis,
Grâce au seul Dieu que je révère,
Je vois et topaze et rubis
Abonder au fond de mon verre.

Tout nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Un échanson de Ganymède.
Je gage même que ces coups
Que l'homme attribue au tonnerre,
Sont moins l'effet de leur courroux
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues?
Si les immortels aimaient l'eau,
Ils n'en seraient pas si prodigues;
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre,

C'est qu'ils rejettent en jurant
L'eau que l'on verse dans leur verre.

Le bon vin rend l'homme meilleur,
Car du monarque assis à table
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable ?
De son cœur le courroux banni
N'obscurcit plus son front sévère :
Armé du sceptre, il l'eût puni ;
Il lui pardonne, armé du verre.

Je ne sais par quel vertigo
Ou quelle suffisance extrême,
Narcisse, en se mirant dans l'eau,
Devint amoureux de lui-même.
Moi, fort souvent je suis atteint
De cette risible chimère,
Mais c'est lorsque je vois mon teint
Pourpré par le reflet du verre.

Dieu du vin, dieu de l'univers,
Toi qui me fis à ton image,

Reçois ce tribu de mes vers ;
Et, pour couronner ton ouvrage,
Fais, jusqu'à mes instans derniers,
Que dans ma soif je persévère,
Et qu'à ma mort, mes héritiers
Ne trouvent plus rien dans mon verre.

LA

PROMENADE SENTIMENTALE,

OU

LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT.

AIR : Partant pour la Syrie. — 442.

PARTANT pour la Villette,
Le jeune et beau François
Dit un jour à Fanchette :
« Veux-tu t'en v'nir au bois? »
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour prom'ner sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l' temps s' barbouille,
Si ben qu' ça tombe à seau,
Et qu' l'averse les mouille,
Qu' tout collait sur leur peau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour sécher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,
Passant d'vant z'un bouchon,
D' s'y rafraîchir d' queuqu' chose,
N' fût-ce qu' d'un pied d' cochon.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour traiter sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

De son cou, blanc comm' cire,
L' vent fait voler l' mouchoir,
Et j' n'ai pas besoin d' dire
Tout c' que ça laisse voir.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour voiler sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Bientôt nouvell' disgrâce :
En sautant un ruisseau,
L' sabot d' Fanchette s' casse,
Et v'là son pied dans l'eau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour chausser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche :
L' parasol d'un benêt
D' la pauvr' Fanchette accroche
Et déchire l' bonnet.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coiffer sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu' Fanchette endève,
L' carrosse d'un péquin
D'un coup d' brancard lui crève
Tout l' dos d' son casaquin.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour nipper sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,
Sur Fanchett' s'élançant,
L'y caresse la joue,
Qu'elle en est tout en sang.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour panser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

La voyant z'évanouie,
Chacun dit qu'un mat'las
La rendra z'à la vie :
V'là François dans d' beaux draps.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coucher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,
Et l'y d'mand', par pitié,
Qu' pour prix de tout' sa peine,
All' d'vienne sa moitié.
Va donc, z'amant fidèle,
Dit-elle en s' rhabillant,
Faut, pour avoir un' belle,
Avoir queuqu's sous vaillant.

ENVOI AUX AMATEURS.

V'là ma chanson finie ;
Mais comme c' n'est pas l' Pérou,
A tout' la compagnie
J' la donne pour un sou.
Et faut qu' l'amant fidèle
Qui r'fus'rait, z'en passant,
D'en régaler sa belle,
N'ait pas un sou vaillant.

LA MAUVAISE

ET

LA BONNE CHANSON.

Air du vaudeville des *Deux Edmond*. — 898.

N'en déplaise aux chanteurs modernes,
Avec leurs ritournelles ternes
Et leur diapazon doctoral,
On chante mal (*bis*).
Quand la chanson, fruit du délire,
Part comme l'éclair qui l'inspire,

Avec son chorus pour soutien,
On chante toujours bien (*bis*).

En dépit des auteurs tragiques,
Avec de grands vers léthargiques,
Et l'espoir d'un prix décennal,
On chante mal.
Mais avec un gai vaudeville,
Qui va proclamant par la ville
Que rire et boire est le vrai bien,
On chante toujours bien.

Lorsqu'en l'honneur d'une coquette,
Il faut, cédant à l'étiquette,
Rimer un éloge bannal,
On chante mal.
Mais quand notre muse endormie
Se réveille au nom de l'amie
Sans qui tout l'univers n'est rien,
On chante toujours bien.

De nos Crésus de contrebande,
Dans une chanson de commande,

Faut-il vanter l'air jovial,
On chante mal.
Mais chez celui dont la fortune
A tous ses vieux amis commune,
Atteste un cœur épicurien,
On chante toujours bien.

A la fin d'un repas splendide,
Auquel presque toujours préside
L'ennui d'un bon ton glacial,
On chante mal.
Mais au banquet de la folie,
Donné par hôtesse jolie
Ou par un aimable vaurien,
On chante toujours bien.

Epoux d'une femme méchante,
Faut-il qu'à sa fête l'on chante
Les douceurs du nœud conjugal,
On chante mal.
Mais faut-il d'une réjouie
Chanter la mine épanouie,
L'œil fripon, l'agaçant maintien,
On chante toujours bien.

Lorsqu'aux pieds d'un objet céleste
Le gousset, par un sort funeste,
Est dans un dénûment total,
On chante mal.
Mais qu'à la chanson qu'on entonne
Se joigne une bourse qui sonne,
Le couplet ne valût-il rien,
On chante toujours bien.

Faut-il chanter d'un tendre père,
D'un bon fils, d'un ami sincère
Le *De profundis* sépulcral,
On chante mal.
Mais à celui d'un oncle riche,
Goutteux, méfiant, vieux et chiche
Dont on va recueillir le bien,
On chante toujours bien.

Sur les rives de la Tamise,
Où la gaîté n'est pas de mise,
Où l'on sert du thé pour régal,
On chante mal.
Mais aux bords chéris de la Seine,

Où Bacchus verse l'hypocrène,
Où Momus est notre doyen,
On chante toujours bien.

LE NEC PLUS ULTRA

DE GRÉGOIRE.

AIR : Joyeux enfans de la bouteille. — 237.

J'AI Grégoire pour nom de guerre,
J'eus en naissant horreur de l'eau ;
Jour et nuit armé d'un grand verre,
Lorsque j'ai sablé mon tonneau,
Tout fier de ma victoire,
Encore ivre de gloire,
Reboire,
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des plaisirs de Grégoire.

En latin, en droit, en physique,
Je fus toujours un ignorant ;
Poésie, algèbre, musique,
Tout me paraît de l'Alcoran ;
Fable, roman, histoire,
Sont pour moi du grimoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des talens de Grégoire.

Qu'un poète de l'Athénée,
De ses éphémères travaux
Sur la clientelle abonnée
Aille répandre les pavots :
Son fatras oratoire
Assomme l'auditoire ;
Bien boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
De l'esprit de Grégoire.

A Cythère, dans mon jeune âge,
Si j'ai brûlé beaucoup d'encens,
Aujourd'hui, plus mûr et plus sage,
Je me dis, maître de mes sens :

Œil tendre, dents d'ivoire
N'ont qu'un charme illusoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des amours de Grégoire.

Me trouver, en sortant de table,
Et sans soif et sans appétit ;
Voir ma cave si délectable
S'épuiser petit à petit ;
N'avoir dans mon armoire
Que la Seine ou la Loire
A boire...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des chagrins de Grégoire.

Mais doué d'une âme assez ferme
Pour maîtriser les coups du sort,
De mes maux avancer le terme,
Et savoir vendre, sans effort,
Lit, vaisselle, écritoire,
Tout, jusqu'à l'écumoire,
Pour boire...
Voilà (*bis*)

Le *nec plus ultrà*
Des vertus de Grégoire.

Lorsqu'enfin vers l'empire sombre
Il faudra prendre mon essor,
Oubliant que je suis une ombre,
Le verre en main, pouvoir encor,
En dépit du déboire,
Chanter sur l'onde noire :
A boire !...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des désirs de Grégoire.

L'INCONVÉNIENT
D'AVOIR DES DENTS.

AIR : Dans la vigne à Claudine. — 116.

QUOIQU'EN tous lieux on dise :
« Rien n'est tel que les dents »,
Je n'ai pas la bêtise
De donner là-dedans ;
Car si le premier homme
Sans une dent fût né,
Le monde pour la pomme
N'eût pas été damné.

Ces dents, dont l'amant vante
L'éclatante beauté,
Et dont le gourmand chante
L'heureuse utilité,
De notre premier âge
Sont le premier tourment,
Et leur chute présage
Notre dernier moment.

De belles dents, sans doute,
J'aime l'accord parfait;
Mais que de maux nous coûte
Ce funeste bienfait!
La perte de la belle
En qui tout nous séduit,
Fait moins souffrir que celle
D'une dent qui nous fuit.

Des serpens qui se tordent
La dent donne la mort;
L'ours et le lion mordent,
Le chien enragé mord,
Et que Dieu vous préserve
Du méchant, du jaloux,
Qui dans l'ombre conserve
Une dent contre vous!

Les dents ont droit de plaire
A l'heure des repas ;
C'est un mal nécessaire,
Je n'en disconviens pas ;
Encor, souvent cruelles
Jusqu'en leurs fonctions,
Que nous procurent-elles ?
Des indigestions.

Les dents ne servent guère
Qu'à causer du chagrin...
Oui, jusqu'à ma dernière
Ce sera mon refrain...
Puis, qu'un morceau l'emporte
A la fin d'un repas,
Je m'écrîrai : « N'importe !
Pour boire, il n'en faut pas. »

CONSEILS AUX GARÇONS.

Air du vaudeville des *Deux Edmond*. — 898.

Ruinés par mainte folie,
Vous qui trouvez femme jolie,
Riche en vertus, or et bijoux,
Mariez-vous (*bis*).
Mais vous à qui femme charmante
N'apporte pour dot et pour rente
Que ses dettes et ses appas,
Ne vous mariez pas (*bis*).

Vous qui, contraints par vos affaires,
D'être nuit et jour sédentaires,
Pouvez dépister les jaloux,
Mariez-vous.
Mais vous dont les fâcheux voyages,
De vos solitaires ménages
Jour et nuit éloignent les pas,
Ne vous mariez pas.

Vous de qui l'heureux ministère
N'exige point de secrétaire,
Au ton galantin, à l'œil doux,
Mariez-vous.
Mais vous de qui la place entraîne
Des commis, des clercs qui, sans gêne,
Viennent partager vos repas,
Ne vous mariez pas.

Vous que des arts l'amour anime,
Qui brûlez de leur feu sublime,
Pour propager ces nobles goûts,
Mariez-vous.
Mais vous dont l'esprit méthodique,
Plein de son calcul algébrique,

Ne rêve que règle et compas,
Ne vous mariez pas.

Vous qui vous sentez le courage
De subir, à peine en ménage,
La chance commune aux époux,
Mariez-vous.
Mais vous dont l'humeur trop jalouse
Voudrait exiger d'une épouse
Fidélité jusqu'au trépas,
Ne vous mariez pas.

Vous dont la noble confiance
Ne commande pas la constance
Par des grilles et des verrous,
Mariez-vous.
Mais par un esclavage infâme
Vous qui prétendez qu'une femme
Peut être à l'abri d'un faux pas,
Ne vous mariez pas.

Vous enfin dont l'épouse aimable
Doit se plaire à vous voir à table

Et boire et chanter comme nous,
Mariez-vous.
Mais vous dont la femme bégueule
Voudrait à sa personne seule
Réduire vos joyeux ébats,
Ne vous mariez pas.

AH! MON DIEU!

QUE J' SUIS BÊTE!

Air : Ah! qu'il est drôle! — 935.

UAND je vois un joli minois,
Pour moi queu fête!
Quand il me r'garde une ou deux fois,
J'en perds la tête :
A l'entraîner dans un p'tit coin,
Quand ça n' peut pas aller plus loin,
Tout aussitôt j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' nous sommes sans témoin,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

Quand on joue un ouvrag' nouveau,
Pour moi queu fête !
Lorsque j'entends crier *bravo !*
J'en perds la tête ;
Et, jaloux d' faire aussi mon ch'min,
V'là t'y pas que le lendemain
A composer j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' j'ai la plume à la main,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand je m' sens le gousset garni,
Pour moi queu fête !
Si j' puis obliger un ami,
J'en perds la tête ;
Et m' disant, lorsque j' n'ai plus d' ça...
C'ti-là qu' j'obligeai m'oblig'ra,
A l' visiter j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu'il me faut en v'nir là,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' vois passer un régiment,
Pour moi queu fête !
Quand j' sais qu'il s'est battu brav'ment ;
J'en perds la tête :

C'est que j' n'aimons pas la lâch'té,
Et jamais je n' suis insulté,
Qu'à m' venger je n' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' j'ai l'épée au côté,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j'ons dit queuqu' joli p'tit rien,
Pour moi queu fête !
Quand d' tout côté j' vois qu'ça prend bien,
J'en perds la tête.
Si tout haut l' voisin applaudit,
Si tout bas la voisin' sourit,
A r'commencer j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' chacun m' dit qu' j'ai d' l'esprit,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' vas aux Français par hasard,
Pour moi queu fête !
Quand j'y vois Molière ou Regnard,
J'en perds la tête ;
Je sors d' là riant comme un fou,
Et, dussé-j' m'y fair' casser l' cou,
A v'nir les r'voir j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès que j' sors de.. j' sais ben où,

Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand ma femme est de bonne humeur,
Pour moi queu fête !
Quand ell' m'embrass', mais là... d'bon cœur,
J'en perds la tête !
Ell' s'emporte bien quelquefois...
Alors, en qualité d' bourgeois,
A riposter j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu'ell' prend sa grosse voix,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand on m'invite à queuqu's festins,
Pour moi queu fête !
Qu'on m' place d'vant deux yeux lutins,
J'en perds la tête.
Quand on m'échauffe le cerveau
Avec du vin vieux ou nouveau,
A bavarder j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu'on m' verse un verre d'eau,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' dois entendre vos chansons,

Pour moi queu fête !
Un mois d'avance j'y pensons,
J'en perds la tête ;
Et lorsqu'arrive c' jour si doux,
Au plaisir d' vous applaudir tous,
En m'éveillant j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' faut que j' chante après vous,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

PARLEZ-MOI D' ÇA.

Air : Mon galoubet. — 743.

Ne m' parlez pas
De ces repas
Où l'on sert des mets que d'avance
Sur leurs fourneaux l'ennui glaça ;
Mais s'agit-il d'une bombance
Où fillettes, flacons, tout danse,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces appas
Que l'artifice dénature,
Et que Plutus seul caressa...
Mais ces charmes sans imposture,
Et dont quinze ans font la parure,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces ébats
Que, sans l'Amour, l'Hymen ordonne,
Que toujours le cœur repoussa ;
Mais ceux où l'âme s'abandonne,
Goûtant les plaisirs qu'elle donne,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces débats
Où s'égorgent deux adversaires
Qu'un seul mot souvent courrouça ;
Mais ces querelles passagères
Qui se vident avec les verres,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces pieds-plats
Tout fiers du brillant équipage
Où leur bassesse les plaça ;
Mais l'or devient-il l'apanage
Ou du génie ou du courage,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ce fatras

Qui de la fange du Parnasse
Sortit et nous éclaboussa.
Mais ces vers dont l'esprit, la grâce
Font revivre Tibulle, Horace,...
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces prélats
Qui ne chantent que patenôtres,
Et que la paresse engraissa;
Mais ces abbés, joyeux apôtres,
Scarron, Chaulieu, Bernis et d'autres...
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De l'embarras
Qui suit une fortune immense,
Que bien ou mal on amassa;
Quelques amis, un peu d'aisance,
Folle gaîté, sage dépense,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ce trépas
Que plus d'un docteur nous attire
Par les juleps qu'il nous versa;

Mais après cent ans de délire,
Faut-il enfin mourir de rire,...
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

LES INCONVÉNIENS

DE LA FORTUNE.

AIR : Adieu paniers, vendanges sont faites. — 9.

DEPUIS que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu, bonheur ! (*bis*)
Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos ;
Adieu, repos ! (*bis*)

Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu, repos!
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,
Adieu, Suzon! (*bis*)
Je dois te fermer ma maison...
Adieu, Suzon!
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette;
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté! (*bis*)
Et par bon ton je prends du thé...
Adieu, gaîté!
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la Faculté:
Adieu, santé! (*bis*)
Hier, trois docteurs m'ont visité...
Adieu, santé!

Ma fortune est faite.

Vous, qui veniez dans ma chambrette
Rire et boire avec vos tendrons,
Qui souvent en sortiez si ronds,
Adieu, lurons! (*bis*)
Quand je serai gueux, nous rirons...
Adieu, lurons!
Ma fortune est faite.

Mais je vois, en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons.
Adieu, chansons! (*bis*)
Mon suisse annonce, finissons...
Adieu, chansons!
Ma fortune est faite.

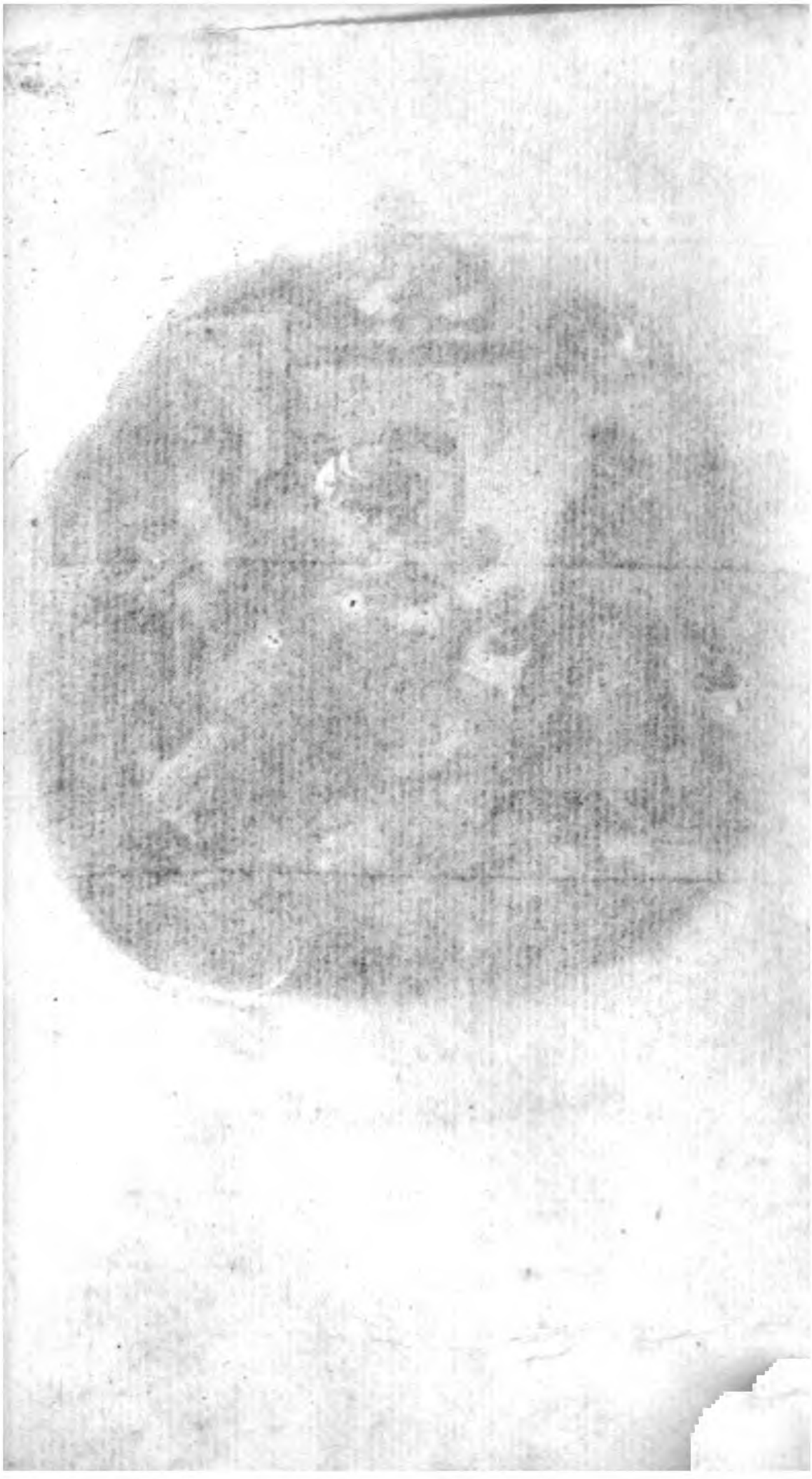
L'ATELIER DU PEINTRE,

OU

LE PORTRAIT MANQUÉ.

AIR de la Catacoua. — 674.

JALOUX de donner à ma belle
Un duplicata de mes traits,
Je demande quel est l'Apelle
Le plus connu par ses portraits.
C'est, me répond l'ami Dorlange,
Un artiste nommé Mathieu.
Il prend fort peu...
Mais, ventrebleu!
Quel coloris, quelle grâce, quel feu!
Il vous attrape comme un ange,
Et loge près de l'Hôtel-Dieu.



L'Atelier du Peintre

Vite, je cours chez mon Apelle ;
J'arrive et ne sais où j'en suis ;
Son escalier est une échelle,
Et sa rampe une corde à puits.
Un chantre est au premier étage,
Au second loge un chaudronnier,
Puis un gaînier,
Un rubanier,
Puis au cinquième un garçon cordonnier...
Je reprends haleine et courage,
Et j'arrive enfin au grenier.

J'entre, et d'abord sous une chaise
Je vois le buste de Platon ;
Sur un Hercule de Farnèse
S'élève un bonnet de coton ;
Un briquet est dans une mule,
Dans un verre un peigne édenté ;
Un bas crotté
Sur un pâté,
Un pot à l'eau sous une Volupté,
L'Amour près d'un tison qui brûle,
Et la Frileuse à son côté.

Le portrait d'un acteur tragique
Est vis-à-vis d'un mannequin ;

Je vois sur la Vénus pudique
Une culotte de nankin ;
Une tête de Diogène
A pour pendant un potiron ;
Près d'Apollon
Est un poêlon ;
Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron,
Et les restes d'une *romaine*
Sont sous l'œil du cruel Néron.

Devant une vitre brisée
S'agite un morceau de miroir,
Et sous la barbe de Thésée
Est une lame de rasoir ;
Sous un Plutus une Lucrèce ;
Sur un tableau récemment peint
Je vois un pain,
Un escarpin,
Une Vénus sur un lit de sapin,
Et la Diane chasseresse
Derrière une peau de lapin.

Seul, j'admirais ce beau désordre,
Quand un homme, armé d'un bâton,
Entre, et m'annonce que par ordre
Il va me conduire en prison.

Je résiste... il me parle en maître ;
Je lui lance un Caracalla,
Un Attila,
Un Scévola,
Un Alexandre, un Socrate, un Sylla,
Et j'écrase le nez du traître
Sous le poids d'un Caligula.

A ses cris, au fracas des bosses,
Je vois, vers moi, de l'escalier
S'élancer vingt bêtes féroces,
Vrais visages de créancier.
Sur ma tête, assiettes, bouteilles,
Pleuvent au gré de leur fureur ;
Et le traiteur,
Le blanchisseur,
Le perruquier, le bottier, le tailleur,
Font payer à mes deux oreilles
Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image,
Comme je l'avais espéré,
Je sors n'emportant qu'un visage
Pâle, meurtri, défiguré.
O vous ! sensibles créatures,
Aux traits bien fins, bien réguliers,

Des noirs huissiers,
Des noirs greniers
Évitez bien les périls meurtriers,
Et que Dieu garde vos figures
Des peintres et des créanciers!

PORTRAIT

DE MAM'SELLE *MARGOT*,

LA REMPAILLEUSE,

Par son cher amant DUBELAIR, peintre-doreur.

AIR : Ça n' devait pas finir par-là. — 68.

A ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut (*bis*).

Pour commencer par sa chev'lure,
Ah, dam! les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont!
Et s'ils étaient moins roug's qu'ils n' sont...
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

C'est-i' sa peau qu'il faut vous peindre?
Jarni! quand all' l'aurait fait teindre,
Ell' n' l'aurait pas plus blanch' qu'ell' n' l'a,
Sauf queuqu' rousseurs par-ci, par-là...
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Pour les yeux, personne, j' m'en pique,
N'est dans l' cas d' l'i faire la nique;
Drès qu' sur vous son œil droit est l'vé,
Vous r'grettez que l' gauch' soit crevé...

Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Son nez vous a certain' tournure
Qui r'lèv' joliment sa figure;
Et quoiqu'il descende un peu bas,
Si son menton ne l' frisait pas...
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Ses dents, faut les voir pour y croire!
Jarni! c'est d' la perle et d' l'ivoire.
Quand ell' m' les montre, j' sis heureux;
Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu' deux!
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,

Vous n' trouverez pas un défaut.

D' la beauté d' son sein rien n'approche ;
C'est dur comm' neige et blanc comm' roche ;
Ça m' fait l'effet de deux soleils ;
S'ils étaient tant seul'ment pareils...
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Pour c' qu'est d' la souplesse d' sa taille,
Gn'a point d'anguille qui la vaille ;
Vous jureriez qu'elle n'a point d'os ;
Et sans l' malheur qu'elle a sur l' dos...
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Ses jamb's sont un' aut' paire d' manches;
Ah dam'! faut les voir les dimanches!...
Ell' dans' pu pir' qu' la Camargot;
Et si c' n'est qu'ell' cloch' d'un ergot...
Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Sur l' portrait que j' venons d' vous faire,
P't' êt' vous direz qu' ma parsonnière,
Du haut en bas, n'est qu'un' guenon;
J' sis trop poli pour vous dir' non;
Mais conv'nez, (*bis*) conv'nez que c'est dommage;

Car, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouveriez pas un défaut.

C'EST ÉGAL.

Air nouveau. — 1102.

Chantons tous à perdre haleine ; } *bis.*
Chanter n'a rien d'illégal ;
Fût-on dans le Sénégal,
A Rome, en Chine, à Cayenne,
C'est égal ;
La p'tit' chanson n' fait pas d' peine, } *bis.*
La p'tit' chanson n' fait pas d' mal.

Deux yeux d'azur ou d'ébène
Pour moi sont un vrai régal ;
Qu'on soit friand ou frugal,
Jeune ou dans sa soixantaine,
C'est égal ;
Deux beaux yeux ne font pas d' peine,
Deux beaux yeux ne font pas d' mal.

Moi, pour une cave pleine,
J'irais jusqu'en Portugal.
Du soldat au cardinal,
Et du champagne au surène,
C'est égal;
Un petit coup n' fait pas d' peine,
Un petit coup n' fait pas d' mal.

En veste d' bure, en bas d' laine,
On vous traite d'animal;
Fussiez-vous un Annibal,
Un Thémistocle, un Turenne,
C'est égal;
Un bel habit n' fait pas d' peine,
Un bel habit n' fait pas d' mal.

Qu' la curiosité m'amène
A l'institut doctoral,
Puis aux l'çons d' Feinagle ou Gall,
Puis d' chez eux chez Melpomène,
C'est égal;
Un p'tit somme n' fait pas d' peine,
Un p'tit somme n' fait pas d' mal.

Quoiqu'on puisse êtr' dans la gêne,
Sans cesser d'être loyal,

Et quoiqu' l'or, ce vil métal,
Souvent au vic' nous entraîne,
C'est égal;
Un peu d'or ne fait pas d' peine,
Un peu d'or ne fait pas d' mal.

Un gros voyageur du Maine,
De r'tour au toit conjugal,
Y trouve un fruit peu légal,
Et s' dit : « De queuqu' part qu' ça vienne,
C'est égal;
Un enfant ne fait pas d' peine,
Un enfant ne fait pas d' mal. »

L' soir où la tendre Mad'leine
Paya mes feux au Vaux-Hal,
Ell' me dit avant le bal :
« Vous m' trompez, j'en suis certaine,
C'est égal;
Un peu d' plaisir n' fait pas d' peine,
Un peu d' plaisir n' fait pas d' mal. »

A chaque amant de Climène
Succède un heureux rival,
Et son cœur sentimental
Répète à chaque douzaine :

« C'est égal ;
Un de plus ne fait pas d' peine,
Un de plus ne fait pas d'mal. »

J'ai terminé mon antienne ;
Gare messieurs du journal !
Mais à leur grand tribunal
Qu'elle déplaise ou convienne,
C'est égal ;
Un journal ne fait pas d' peine,
Un journal ne fait pas d'mal.

LE

DÉLIRE BACHIQUE.

AIR : Pomm's de reinette, pomm's d'api. — 456.

QUAND on est mort, c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage ;
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du Temps.

De la tristesse
Fuyons l'écueil ;
Evitons l'œil
De l'austère Sagesse.
De sa jeunesse

Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots,
Dont les sanglots,
Mal à propos,
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,
Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient !

Quand on est mort, c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage ;
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du Temps.

Pressés d'éclore,
Que nos désirs,
Que nos plaisirs
Naissent avec l'aurore ;
Quand Phébus dore
Notre réduit,
Chantons encore,

Chantons quand vient la nuit ;
Des joyeux sons
De nos chansons
Etourdissons
La ville et la campagne,
Et que, moussant
A notre accent,
Le gai champagne
Répète en jaillissant :

Quand on est mort, c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage ;
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du Temps.

Jamais de gêne,
Jamais de soin ;
Est-il besoin
De prendre tant de peine,
Pour que la haine,
Lançant ses traits,
Tout à coup vienne
Détruire nos succès ?
Qu'un jour mon nom

De son renom
Remplisse ou non
Le temple de mémoire,
J'ai la gaîté,
J'ai la santé,
Qui vaut la gloire
De l'immortalité.

Quand on est mort, c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage;
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du Temps.

Est-il monarque
Dont les bienfaits,
Dont les hauts faits
Aient désarmé la Parque?
Le souci marque
Leur moindre jour,
Et puis la barque
Les emporte à leur tour.
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor

CONFESSION

AUX PRÊTRES DE MOMUS,

Ronde chantée aux Soupers de Momus,
le 5 juin 1815.

AIR : J'ons un curé patriote. — 294.

LE PÉNITENT.

DANS ce temple respectable,
Frères qui m'admettez tous,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous.
J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaîment.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Mais de plus je me confesse,
Sans scrupule et sans regret,
De me montrer à la messe
Moins souvent qu'au cabaret;
D'entonner bien plus souvent
La chanson que le plain-chant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Quand je vois une fillette,
Soudain mon cœur fait tic-tac...
Pour peu qu'elle soit bien faite,
Ma tête se monte, et crac,
Chaque route qu'elle prend,

Je l'enfile adroitement.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Si je rencontre une femme
Délaissée à ses ennuis,
Maudissant au fond de l'âme
Et ses devoirs et ses nuits,
Supplanter le délinquant,
Me paraît toujours piquant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Partisan de la paresse,
Ami de l'oisiveté,
Quelque besoin qui me presse,

Je chante avec volupté :
« Travailler est assommant,
Et ne rien faire est charmant. »

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Lorsque, par hasard, je joue
La bouillotte ou le boston,
Toute laide, je l'avoue,
Que soit cette passion,
J'aime mieux être, en partant,
Le gagnant que le perdant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Qu'autour d'une large table

Que surchargent cent flacons,
J'entende une troupe aimable
S'écrier : « Trinquons ! trinquons ! »
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

J'ai des dettes, que j'espère
En aucun temps ne nier ;
Mais toujours prompt à les faire,
Je suis lent à les payer ;
Et lorque j'ai de l'argent,
Je les oublie en mangeant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Qu'un bon vivant me convie
Pour un banquet de gourmand ;
Qu'à la même heure on me prie
D'être d'un enterrement,
Je lâche le plus souvent
Le mort pour le bon vivant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

En un mot, mon plus grand vice,
Frères, c'est la vanité ;
Quelque vers que j'écrivisse,
J'ai sans cesse répété :
Des neuf Sœurs heureux amant,
Je fais maint couplet charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,

Car nous en faisons tous autant *.

* Ce dernier couplet embarrassa d'abord les convives des Soupers de Momus; mais bientôt leur modestie leur inspira l'idée de changer le dernier vers, et ils chantèrent en chœur :

Condamnons (*ter*) le pénitent,
Car nous n'en faisons pas autant.

LA MANIÈRE

DE VIVRE CENT ANS.

— 532.

Si de votre vie,
Joyeux Troubadours,
Vous avez l'envie
D'étendre le cours,
Ecoutez les sons
De ma lyre sexagénaire ;
Prêcher en chansons
Est ma fantaisie ordinaire.
Daignez donc vous taire
Pour quelques instans :

Voici la manière
De vivre cent ans.

S'endormir à l'heure
Où le jour s'enfuit;
Quitter sa demeure
Dès que le jour luit;
Au loin de ses pas
Porter la marche irrégulière;
Pour chaque repas
Nouvelle course auxiliaire;
Et l'année entière
Même passe-temps,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Fier sur une tonne,
Narguer le chagrin;
Prévoir, quand il tonne,
Un ciel plus serein;
Se montrer soumis
Aux coups du sort parfois sévère;
Tendre à ses amis
Sa bourse, sa main et son verre;
Suivre la bannière
De Roger-Bontemps,

Voilà la manière
De vivre cent ans.

Des beautés factices
Redouter l'accueil,
De leurs artifices
Eviter l'écueil;
Sauver sa gaîté
Des flots de la gent chicanière;
De la Faculté
Fuir la doctrine meurtrière;
Ne faire la guerre
Qu'aux cerfs haletans,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Toujours honnête homme,
Marcher hardiment;
Toujours économe,
Jouir sobrement;
Etre par accès
Des neuf Sœurs heureux tributaire;
Puis, avec succès,
Volant du Parnasse à Cythère,
A rimer et plaire
Consacrer son temps,

Voilà la manière
De vivre cent ans.

Lorsque du jeune âge
L'on sent fuir l'ardeur,
Dans un doux ménage
Chercher le bonheur;
Au gré de ses vœux
Voir bientôt son épouse mère,
Toujours plus heureux,
Au bout de dix ans se voir père
D'une pépinière
D'enfans bien portans,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Du gai vaudeville
Fidèles troupeaux,
Parcourir la ville
Au son des pipeaux;
Convives grivois,
Chaque mois faire bonne chère,
Serrer chaque mois
Les nœuds d'une amitié si chère,
Se revoir, se plaire,
Se quitter contens,

Voilà manière
De vivre cent ans.

Faut-il par l'exemple
Vous convaincre tous?
J'en vois dans ce temple
Un bien doux pour nous.
Regardez Laujon,
L'honneur de notre sanctuaire;
Fils d'Anacréon,
Il boit et chante octogénaire;
Toute sa carrière
Fut un long printemps :
Voilà la manière
De vivre cent ans.

LE SANS-SOUCI,

OU

MA PROFESSION DE FOI.

AIR : Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ? — 119.

UN refrain dont le vulgaire
A bercé mes premiers ans,
Sous mes doigts reconnaissans
Va renaître à la lumière.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'on me nomme plagiaire ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Tout refrain qui mène à boire,
(N'en déplaise aux buveurs d'eau)

Paraîtra toujours nouveau,
Fût-il vieux comme l'histoire.
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'un autre en ait eu la gloire?
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Que l'on trouve fort étrange
Que je ne maigrisse point,
Qu'on raille mon embonpoint
Et l'appétit dont je mange...
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
C'est ma santé qui me venge.
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Qu'un objet tout adorable
Me jure éternel amour,
Et me délaisse un beau jour
Pour un amant plus aimable...
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
De ses bras je passe à table.
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Qu'un savant s'épuise en veilles

Pour savoir par quel secret
Du soleil l'heureux effet
Enfante autant de merveilles...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Pourvu qu'il dore mes treilles ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

De Tufière second tome,
Que l'épais et sot Mondor
Marche sur des tissus d'or
Et sous les lambris d'un dôme...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Ou la pourpre ou l'humble chaume ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Après mainte et mainte entrave,
Livrée au grand tribunal,
Que ma pièce, au jour fatal,
Eprouve un choc assez grave...
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
J'en ai d'autres dans ma cave.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Celui-ci du vin de Beaune
Vante le goût délicat ;
Celui-là veut du muscat ;
C'est l'aï qu'un autre prône...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'il soit rouge, ou blanc ou jaune ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

En wisky qu'un jour Gros-Pierre,
Voulant narguer les passans,
Quitte, pour être dedans,
La place qu'il eut derrière...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
Il la reprendra, j'espère.
Eh ! qu'est-ce qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un marin, dans l'espérance
D'un grand nom, d'un grand butin,
Entreprenne un beau matin
Le tour de ce globe immense....
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
J'en ai deux en ma puissance.
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un journal, quand j'ose écrire
Un couplet contre l'ennui,
Le croyant fait contre lui,
Le lendemain me déchire...
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Si ma chanson vous fait rire?
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

SUR

LA MORT DE SCARRON.

La gaîté qu'à ses maux il opposa toujours
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire,
Et la Parque étonnée, en terminant ses jours,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.

LA

TREILLE DE SINCÉRITÉ.

AIR nouveau. — 1115.

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité. } *bis*

Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa long-temps pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand; (*bis*)
Mais des garans très-authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin, des plus antiques,
Existait sous le roi Pepin...

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Un docteur qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin, et fut tenté.
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix :
« C'est, dit-il, (le diable m'emporte!)
Le trentième depuis un mois. »

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Un auteur, sous son frais ombrage,
Lisant un poëme fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage,
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Çà, lui dit-on, un tel poëme
Vous a coûté six mois et plus?...
— Non, reprit-il à l'instant même...

Il m'a coûté cinquante écus. »

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Sous la treille, un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
Quels coups de sabre j'ai donnés !
Quels coups de fusil ! quels coups... » Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux !...
Et le pauvre homme, ayant pour elle

Cueilli le fruit qu'elle happa :
« Que mon cousin, lui dit la belle,
Sera content d'être papa ! »

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Un curé, que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
« Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire,
Et je fais gras les vendredis... »

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Mais, hélas ! par l'ordre du prince,
Ce raisin, justement vanté,
Un jour du fond de sa province,

Près du trône fut transplanté.
Pauvre treille, autrefois si belle,
Que venais-tu faire à la cour?
L'air en fut si malsain pour elle
Qu'elle y mourut le premier jour.

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

LE CÉLIBATAIRE.

AIR : Tout le long de la rivière. — 104.

JEUNES gens, qui, sans raisonner,
N'aspirez qu'à vous enchaîner,
Suivez votre amoureuse envie;
Mais, voulant jouir de la vie,
Moi, messieurs, j'ai toujours chanté :
« Pas de bonheur sans liberté. »
Ce que j'en dis n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme.
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Votre moitié sans doute aura
Grâces, vertus, *et cætera;*
Mais si vous découvrez qu'une autre

En a plus encor que la vôtre,
Certain regret va vous saisir...
Garçon, je puis toujours choisir...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Vous jurerez d'aimer toujours
Ces traits charmans, ces doux contours...
Mais leur fraîcheur, leur grâce extrêmes,
Pourront bien n'être plus les mêmes
A leur soixantième printemps:
Ma maîtresse a toujours seize ans.
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Vos dames seront des moutons;
Cependant donnez-vous les tons
De ne rentrer qu'avec l'aurore,
Le tendre agneau qui vous adore
Boudera, grondera, crîra.
Moi, mon chien me caressera...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

De vos feux, pour un court trajet,
Quittez le légitime objet...
Voilà qu'une fièvre jalouse
Vient, loin de votre chère épouse,
Tourmenter vos jours et vos nuits;
Ma femme est partout où je suis.
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Un jeune tendron vous séduit;
Chez lui le désir vous conduit.
Mais s'il apprend que l'hyménée
Enchaîne votre destinée,
Son cœur pour vous devient glaçon;
Et la fille est pour le garçon...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Conduisez-vous madame au bal,
N'en déplaise au nœud conjugal,
Il faut, de peur du ridicule,
Souffrir que votre effet circule...
Le bon ton vous en fait la loi.
Elle est à Pierre, à Paul, à moi...

Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Enfin, le premier feu passé,
L'un de l'autre bientôt lassé,
Pour couronner gaîment l'affaire,
On finit, messieurs, par vous faire...
Mais je vous vois déjà trembler !
De quoi vais-je aussi me mêler ?
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ;
Car j'aime que l'on prenne une femme.

LE FRANC-VAURIEN.

HISTORIETTE.

AIR. Pon, pon, pon, petit patapon.

ou il était un p'tit moine. — 1026.

JE vins jadis au monde
En carnaval,
Après un bal,
La face rubiconde,
Comme un verre de vin
Tout plein,
Comme un verre de vin. } *Bis.*

« A boire ! à boire ! à boire ! »
Fut aussitôt

Mon premier mot ;
Et d'un vase d'ivoire
Avec transport je bus
Le jus,
Avec transport je bus.

Mais le lait, un peu fade,
Me pâlissant
Et me glaçant,
On rendit le malade,
Avec du Clos-Vougeot,
Rougeot,
Avec du Clos-Vougeot.

Je fus par ma famille
Choyé, fêté,
Flatté, gâté ;
Et Vert-Vert, sous la grille,
Jurait bien moins que moi,
Ma foi,
Jurait bien moins que moi.

Quand j'avais dans l'armoire
Volé biscuits,
Bonbons ou fruits,
Après cette victoire,

Qu'il était triomphant,
Fanfan !
Qu'il était triomphant !

Bien loin de me réduire,
Instituteurs,
Pédans, rhéteurs,
Perdirent à m'instruire
Leur latin et leur grec
Avec,
Leur latin et leur grec.

J'avais dix ans à peine,
Que de Babet,
Qui nous servait,
Ma main, déjà mondaine,
Fit sauter le mouchoir
Pour voir...
Fit sauter le mouchoir.

Sur la machine ronde,
Libre à quinze ans
Et sans parens,
Je fis le tour du monde,
Et toujours en chantant,
Sautant,

Et toujours en chantant.

Sans avoir dans ma caisse
Un sou comptant,
J'étais content;
Et je riais sans cesse
De mon besoin urgent
D'argent,
De mon besoin d'argent.

Aux femmes sûr de plaire,
Tant j'avais bien
L'air d'un vaurien,
J'ai souvent su leur faire
Oublier leurs maris
Chéris,
Oublier leurs maris.

Une vieille duchesse
De moi s'éprit;
Elle me prit,
Appuyant sa tendresse
De trois cent mille francs,
Bien francs,
De trois cent mille francs.

Mais ayant plus l'usage
De dépenser
Que de penser,
La fortune volage
S'échappa de ma main
Grand train,
S'échappa de ma main.

La roulette maudite
Sembla d'abord
Changer mon sort,
Puis me renvoya vite
Comme j'étais venu,
Tout nu,
Comme j'étais venu.

Alors commis, corsaire,
Soldat, abbé,
Auteur tombé,
Je me mis à tout faire,
Et ne fis jamais rien
De bien,
Et ne fis jamais rien.

Malgré ma quarantaine,
Encor courant,

Sans cesse errant,
De ma vie incertaine
J'attends le dénoûment
Gaîment,
J'attends le dénoûment.

Mais toujours, quoiqu'on fronde,
Je chanterai,
Rirai, boirai,
Tout prêt à dire au monde,
Demain, s'il plaît à Dieu,
Adieu,
Demain, s'il plaît à Dieu.

VERSE ENCOR.

Air nouveau. — 1240.

erse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Toi, qui déplorant
Les misères humaines,
Vas partout jurant
Et te désespérant,

Pourquoi fulminer ?
Moi, pour guérir mes peines,
Au lieu de tonner,
J'aime mieux entonner :

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Si, toujours heureux,
Alcide a tant su faire
D'exploits amoureux
Et d'exploits valeureux,
C'est que, chaque fois
Qu'il partait pour la guerre,
Sa tonnante voix
Disait d'un ton grivois :

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,

Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !..,
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Amant qui toujours
De soupirs et d'alarmes
Attristes le cours
De tes sottes amours,
Répands loin de moi
Tes longs torrens de larmes ;
Nous avons, ma foi,
Bien assez d'eau sans toi...

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

A quoi bon ce gros,
Ce lourd dictionnaire,

Que mal à propos
Surchargent tant de mots?
N'eût-il pas suffi
Au bonheur de la terre
D'en avoir un qui
Contînt ces seuls mots-ci :

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille!
Verse encor,
Encor, encor, encor!...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Je tiens pour certain
Que notre premier homme
Eût, d'un tour de main,
Sauvé le genre humain,
Si ce bon Adam,
Mettant, au lieu de pomme,
Un broc sous sa dent,
Eût dit en le vidant :

Verse encor,

Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Pourquoi, Turcs damnés,
Par un décret céleste
Etes-vous tous nés
A rôtir condamnés ?
C'est que, réduits tous
Au sorbet indigeste,
Aucun d'entre vous
Ne peut dire avec nous :

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Du sort inhumain
Suivant l'arrêt sévère,
Puisqu'hélas ! ta main,
Peut-être dès demain,
Ne versera plus
Dans mon sein ni mon verre,
Bienfaisant Bacchus,
Ton ivresse et ton jus,

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

CADET BUTEUX ÉPICURIEN

OU

L'ÉPICURÉISME DES PORCHERONS.

AIR : L'aut' jour à Fanchon ; j' dis : Ma fille. — 1349.

L'on m'a dit qu'au rocher d' Cancale,
L's Epicuriens mangiont, buviont
Et chantiont ;
Puisque j' somm' un tas d' bouff' la balle,
Dans ces Porch'rons
Si fameux en lurons,
Au *Pied d' Cochon* d'main j' les installe...

Oui, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

Comme président d' l'assemblée,
Que d' vin j'allons m' couler, pour l' coup,
Par le cou!
Dix-huit brocs y pass'ront d'emblée;
Et le lend'main,
Un reste d' verre en main,
On me r'lèv'ra dans mon allée...
Car, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

Moi, qui ne r'fuse point l' sarvice,
Drès qu'il s'agit de s'étouffer
A bouffer,
J' f'rons si ben que de chaqu' sarvice
J'aval'rons tout,
Jusqu'au dernier ragoût;
L'eau chaude * après f'ra son office...
Car, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

A fille qui m' paraîtra fraîche,
J' dirons galamment : Parl' donc, toi;

* Le thé.

Veux-tu d' moi?
C'est oui z'ou non, faut qu'on s' dépêche;
J' n'avons pas l' temps
De droguer trent'-six ans...
J'en aurons d'aut', si t'es trop r'vêche...
Car, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

Quand, pour l' plaisir, j' quitt'rons l'ouvrage
Si ma femm' s'avise d' bouder
Ou d' gronder,
Enn'mi d' la moue et du tapage,
A coups d' bâton
J' l'y rabattrons l' ton,
Pour lui prouver qu' dans mon ménage
J' veux, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

Gn'y a plus qu' la chanson qui m' tourmente
Car un poète et Cadet Buteux
Ça fait deux...
Mais, pour deux sous, j'en aurai trente,
Si j' vas sur l' quai
D' Voltaire ou Malaquai...
Ça s'rait quat' sous, faut qu' j' me contente,
Vu qu' nom d'un chien!

J' veux t'être Epicurien.

Bref, gn'aura pas d' lurons que j' n' hante,
Point d' cabar'tiers qu' matin et soir
J' n'allions voir,
Point d' bambocheuse qu' je n' fréquente,
D' nuits qu' je n' rompions
Réverbère ou lampions,
Point de complainte, enfin, qu' je n' chante;
Car, nom d'un chien!
J' veux t'être Epicurien.

LE POUR
ET LE CONTRE.

Air : Ah ! le bel oiseau, maman ! — 15.

Mourons, mes amis, mourons !
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Venir au monde tout nu,
Rêver ou fortune ou gloire,
Partir comme on est venu,
Voilà toute notre histoire...

Mourons, mes amis, mourons!
Dans la vie
Tout ennuie;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Cependant, bon appétit,
Bonne cave, bonne chère,
Bonne fortune et bon lit,
Ne se trouvent que sur terre...

Vivons, mes amis, vivons!
Fuir la vie,
C'est folie;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans si nous pouvons.

Mais la vie est un jardin
Où l'homme, épris d'une rose,
N'y peut toucher que soudain
Un peu de sang ne l'arrose.

Mourons, mes amis, mourons!
Dans la vie
Tout ennuie;
Mourons, mes amis, mourons

Le plus tôt que nous pourrons.

Mais, hélas ! si nous mourons,
De vingt minois pleins de charmes
Les yeux que nous adorons
Vont s'éteindre dans les larmes...

Vivons, mes amis, vivons !
Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais si nous vivons, hélas !
Nous risquons de voir nos belles
Tôt ou tard en d'autres bras
Porter leurs flammes fidèles...

Mourons, mes amis, mourons !
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Eh quoi ! mourir dans leurs fers !
Elles seraient trop contentes...

Et croyons-nous aux enfers
En trouver de plus constantes ?

Vivons, mes amis, vivons !
Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Là-bas pourtant nous verrions
Les Racines, les Molières,
Les Panards, les Crébillons,
Qu'ici nous ne voyons guères...

Mourons, mes amis, mourons !
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Ce parti, fort bon d'ailleurs,
N'est pourtant pas des plus sages...
Nous verrions ces grands auteurs,
Mais verrions-nous leurs ouvrages ?

Vivons, mes amis, vivons !

Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais un maudit charlatan,
Suivant la mode commune,
Peut, avant qu'il soit un an,
Nous tuer dix fois pour une...

Mourons, mes amis, mourons !
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Mais au ténébreux manoir
Quand par miracle on échappe,
Il est si doux de revoir
L'épi, la rose et la grappe !

Vivons, mes amis, vivons !
Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais ces trésors de nos champs,
Jusques au plus faible arbuste,
Fleurissent pour les méchans
Aussi bien que pour le juste.

Mourons, mes amis, mourons!
Dans la vie
Tout ennuie;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Mais puisqu'à tous ces abus
Le ciel opposa sur terre
Le champagne et les vertus,
Les talens et le madère,

Vivons, mes amis, vivons!
Fuir la vie,
C'est folie;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Deux cents ans sont un peu longs :
A cet âge rien ne tente...
Mais sitôt que nous aurons
De cent vingt-cinq à cent trente...

Mourons, mes amis, mourons,
Dans la vie
Tout ennuie;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tard que nous pourrons.

L'ÉPICURIEN

ENTRE DEUX AGES.

AIR : Tonton, tonton, tontaine, tonton. — 1112.

C'EN est donc fait ! j'ai des folies
Passé la trop courte saison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Mais je veux aux femmes jolies
Boire au moins un dernier flacon ;
A moi, bouteille et chanson.

L'âge, m'arrachant aux grisettes,
M'unit à dame de grand ton ;

A moi (*bis*), carafe et raison ;
Mais j'étais prisonnier pour dettes,
L'hymen a payé ma rançon ;
A moi, bouteille et chanson !

Voilà que ma petite Estelle
Vient me répéter sa leçon,
A moi (*bis*), carafe et raison !
J'entends sa mère qui l'appelle,
Je vois entrer un bon garçon ;
A moi, bouteille et chanson !

Une place des plus flatteuses
Me vaut des ennuis à foison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Mais d'aimables solliciteuses
Le matin cernent ma maison ;
A moi, bouteille et chanson !

Hai ! hai ! hai ! la goutte ennemie
Vient m'ordonner l'eau pour boisson,
A moi (*bis*), carafe et raison !
La voilà, je crois, endormie....
Adieu, tisane ; adieu, poison ;
A moi, bouteille et chanson !

L'heure à mon poste me rappelle,
Il faut regagner ma prison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Mais en route un ami fidèle
M'invite à monter chez Grignon,
A moi, bouteille et chanson !

Sur moi pourtant prompt à descendre,
L'hiver déjà me rend grison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Que dis-je ? ah ! plutôt pour défendre
Mes sens de son triste frisson,
A moi, bouteille et chanson !

Gilbert fut vieux dans sa jeunesse,
Pour avoir dit, nouveau Caton :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Laujon fut jeune en sa vieillesse,
Pour avoir dit, nouveau Pirón :
A moi, bouteille et chanson !

Tristes pédans que rien n'enivre,
Chantez d'un débile poumon :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Moi, je chante, ne pouvant vivre
Sans un glouglou, sans un flonflon :

A moi, bouteille et chanson !

A quatre-vingt-dix ans, peut-être,
J'entonnerai cette oraison :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Jusque-là, Bacchus, sois mon maître,
Et toi, Momus, mon échanson....
A moi, bouteille et chanson !

LE

DINER D'ÉTIQUETTE.

AIR : Eh! gai, gai, gai, mon officier. — 167.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Lundi, Monsor m'invite;
Il faut l'habit de cour,
Et je dépense vite
Mon trimestre en un jour.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

J'arrive juste à l'heure ;
Tout le monde est en noir :
M'imaginant qu'on pleure,
Je tire mon mouchoir.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Tous ont la langue morte,
Le maintien composé...
Personne, sous la porte,
N'est pourtant exposé.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !

Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Arrive un gros notaire,
Puis un maigre avocat,
Puis un court commissaire,
Puis un long magistrat.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

L'un, dans une embrasure,
Pour me désennuyer,
Me lit la procédure
De Michel et Reynier.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

L'autre prend la gazette,
Et, politique fin,
Me parle de la diète,
Lorsque je meurs de faim.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Enfin paraît l'Olive...
On ne sait s'il dira
Que le potage arrive,
Ou que le mort s'en va.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Et gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Ivresse délectale!
Tous, d'un air solennel,

S'avancent vers la table,
Comme on marche à l'autel.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

A sa tristesse étrange,
On croirait quelquefois
Que chaque invité mange
Pour la dernière fois.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Au plat qu'on me présente
A peine j'ai goûté,
Que, trompant mon attente,
Il fuit escamoté.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Soudain l'hôte se lève,
Et qu'on ait soif ou faim,
Défense qu'on achève
Son biscuit ni son vin.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Le café pris, pour rire,
A quel jeu joûra-t-on ?
L'ivresse et le délire
Réclament un boston.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !

Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Mais bientôt je m'oublie...
Et vole transporté
De folie en folie
Jusques à l'écarté.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Pour prolonger l'orgie,
En joueur enchanté,
Le verre d'eau rougie
Entretient la gaîté.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Dévalisé d'emblée,
Je prends, en enrageant,
Congé de l'assemblée,
Congé de mon argent.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Surpris par une averse,
Sans un denier comptant,
Tandis que l'eau me perce,
Je chante en barbotant :

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

A M. B***,

A QUI L'AUTEUR AVAIT ENVOYÉ SON PORTRAIT.

Dans le simple présent que je te fais ici,
Dût-il ne pas t'offrir les traits de son modèle,
Si tu reconnais un ami,
Je me dirai : Mon portrait est fidèle.

LA PHILOSOPHIE

DU PAUVRE DIABLE.

AIR : En revenant au village. — 1218.

CHACUN me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis pauvre, et n'attend même
Ni place, ni soutien ;
Mais, n'ayant rien,
Je suis sûr que lorsqu'on m'aime,
Ce n'est pas pour mon bien.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis sot ; mais dans la vie,
Si c'était par l'esprit
Qu'on réussît,
Verrions-nous donc, je vous prie,
Tant de gens en crédit?

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis borgne ; mais le nombre
Des méchans entassés,
Des sots pressés,
Est tel que, même dans l'ombre,
Un œil en voit assez.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti

Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis bossu ; mais Esope
Qui, dit-on, fut si laid,
Si contrefait,
Sous sa difforme enveloppe
Fit la barbe au mieux fait.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis sourd ; mais, sur la terre,
Tout, pour m'intimider,
Peut s'accorder ;
Créanciers, femme, tonnerre,
Je n'entends rien gronder.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde

Prendre enfin son parti.

Je suis boiteux des deux jambes ;
Mais combien on en voit
En maint endroit,
Qui, bien qu'ils soient très-ingambes,
N'en marchent pas plus droit ?

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis manchot, mais qu'y faire ?
Me plaindre de mon sort
Serait un tort...
Un bras, pour remplir mon verre,
N'est-il pas assez fort ?

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Si je suis court de stature,
Après ma mort, ma foi,
Le plus grand roi
Ne tiendra pas, je vous jure,
Plus de place que moi.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Ainsi, tous tant que vous êtes,
Gens, de la tête aux pieds,
Estropiés,
Borgnes, bossus, boiteux, bêtes,
Riez-en, et criez :

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

LA

CHAISE ET LE FAUTEUIL,

COUPLETS

CHANTÉS A UN BANQUET DONNÉ A L'AUTEUR

Par une Société d'Académiciens, le 2 juillet 1813.

AIR : Un matin que Gros-René. — 595.

MEMBRES chers à l'Institut,
Ma soif qui s'apaise
N'ordonne plus que mon luth
Devant vous se taise,
Et je vais chanter l'accueil
Qu'aujourd'hui votre fauteuil
A fait à ma chaise.

Messieurs, croyez que s'il est
Un jour qui me plaise,
Ah! c'est bien le deux juillet
De dix-huit cent treize,
Puisque vous me permettez
De m'asseoir à vos côtés
Sur une humble chaise.

Fils de Pline et Massillon
Et de Pascal (Blaise),
De Molière, Crébillon,
Et de Pergolèse,
Je suis tout gonflé d'orgueil
De voir à votre fauteuil
Se frotter ma chaise.

Pourquoi tant d'honneur à moi,
Qui, par parenthèse,
Près de vous ne suis, ma foi,
Qu'un niais de Falaise;
Et qui craignant d'approcher,
M'assieds sans oser toucher
Le bord de ma chaise?

Je n'ai d'aucunes façons
Soutenu la thèse;

Je n'ai fait que des chansons,
Dont mainte mauvaise;
Je ne tiens pas de bureau,
Et ne connais pour barreau
Que ceux de ma chaise.

Et cependant vous m'offrez
Gigot à la braise,
Perdrix, filets, pois sucrés,
Pomme, poire, fraise;
Et quand vous m'ouvrez vos bras,
En fauteuil n'est-ce donc pas
Transformer ma chaise?

Mais, par malheur, tour à tour,
La chaire française
Voit l'un de vous partir pour
L'ardente fournaise;
Car l'infernal souverain
Ne connaît, quand il a faim,
Ni fauteuil ni chaise.

Qu'a donc, Messieurs, le cercueil
Qui si fort vous plaise?
Chaque jour un nouveau deuil
Sur notre âme pèse.

Sauvez ces pleurs à notre œil...
Ou bien cédez le fauteuil
Au père La Chaise.

ON NE VIT QU'UNE FOIS.

AIR : Eh ! qu'est-c' qu'ça m' fait à moi ? — 119.

LOIN de moi, censeur morose,
Toujours prêt à découvrir
Le regret près du plaisir,
L'épine près de la rose !...
J'aime mieux cette voix
Qui me dit : « Quoiqu'on en glose,
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

La morale en vain nous crie :
« Vivez de privation,
Mourez de consomption,
Vous aurez une autre vie. »
Je ne cède et je ne crois
Qu'à ce cri de la folie :

« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Chaque hiver qui, de ses glaces,
Venant attrister nos yeux,
Ote à l'amant quelques feux,
A la beauté quelques grâces,
Dit à l'homme : « Prévois
L'ennui qui suivra mes traces...
« Aime, ris, chante et bois,
Tu ne vivras qu'une fois. »

Contemplez cette pendule
Dont l'aiguille, dans son cours,
Avançant toujours, toujours,
Jamais, jamais ne recule...
Son timbre est une voix
Qui vous dit : « Point de scrupule...
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Ce vieillard sur sa béquille
Avec peine s'appuyant,
Et qui soupire en voyant
Passer une jeune fille...
D'un air encor grivois,

Semble dire à chaque drille :
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Voyez-vous cet Esculape,
Dont le docte et vain secours
Doit du banquet de vos jours
Bientôt enlever la nappe ?
Il vous dit, comme aux rois :
« Avant que chez toi je frappe,
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand les foudres de la guerre,
A la voix de ces fléaux
Follement nommés héros,
Ont ravagé notre sphère,
Que disent tant d'exploits
A ce qui reste sur terre ?
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand, par une grâce insigne,
A l'homme un dieu bienfaiteur
Accorda des sens, un cœur,
Une compagne, une vigne,

Il lui dit bien, je crois :
« Mortel, voilà ta consigne...
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Froid pédant, sache donc rire ;
Garçon, hâte-toi d'aimer ;
Fillette, apprends à charmer ;
Toi, secondant mon délire,
O mon luth ! sous mes doigts,
Dis à tout ce qui respire :
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

L'ORIGINAL SANS COPIE.

Air : Bon ! bon ! mariez-vous ! — 384.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Quoique maître d'un grand bien,
Et de famille fort bonne,
Il faisait souvent l'aumône,
Et ne devait jamais rien.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

D'un habit de camelot
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on vaut.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Au joug de l'hymen soumis,
On l'a vu, du fond de l'ame,
Toujours préférer sa femme
A celles de ses amis.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Enchanté de voir grandir
Ses trois garçons et sa fille,
Il promenait sa famille
Sans bâiller et sans rougir.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Il bravait avec mépris
Nos usages et nos modes,
Et c'était aux plus commodes
Que mon sot donnait le prix.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était comme
On en voit peu.

On le vit, lorsque des ans
Le poids vint courber sa tête,
A la *titus* la mieux faite
Préférer ses cheveux blancs.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Il s'avisa de rimer
Des morceaux dignes d'envie,
Et notre auteur, de sa vie,
N'osa se faire imprimer.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

A la faveur comme au rang
Il croyait que le mérite
Devait conduire plus vite
Que l'apostille d'un grand.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Un jour on lui proposa
Un emploi considérable,
Et s'en jugeant incapable,
Sans regret il refusa.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Jamais ce fou, s'il en fut,
Ne voulut faire antichambre,
Pour obtenir d'être membre
Du beau corps de l'Institut.

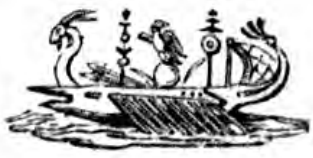
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Aux honneurs il fut admis
Par je ne sais quel miracle ;
Et jamais, sur le pinacle,
Il n'oublia ses amis.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

Eh bien ! on le chérissait ;
Et malgré ses faux systèmes,
Il fut pleuré par ceux mêmes
Que sa mort enrichissait.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.



LE

PREMIER ET LE DERNIER AGE

Air de la ronde du Camp de Grandpré. — 1415

Si notre premier père
Coula des jours heureux,
C'est que sur cette terre
Il sut borner ses vœux.
Or, la seule manière
De jouir ici-bas,
C'est de ne jamais faire (*bis*)
Ce qu'Adam n'y fit pas (*bis*).

Soumis à l'étiquette,
Nous voyons chaque jour
L'homme, armé d'une brette,
Aux grands faire sa cour.

Ces visites d'usage
Ne donnent qu'embarras...
Plus libre et bien plus sage,
Adam n'en faisait pas.

Dans l'ennui qui l'accable,
Le riche tour à tour
Réunit à sa table
Vingt convives par jour;
Et souvent sa ruine
Suit de près ces repas :
Modeste en sa cuisine,
Adam n'invitait pas.

D'une plainte importune
Fatigant le destin,
Pour fixer la fortune
Et tripler son butin,
L'extravagant expose
Tout son bien sur un as...
Content de peu de chose,
Adam ne jouait pas.

Esclave de nos modes,
L'homme porte toujours
Des habits incommodes,

Ou des souliers trop courts.
Son pantalon le gêne,
Il ne peut faire un pas...
Exempt de cette peine,
Adam n'en portait pas.

En se réveillant, l'homme
Ne serait pas content,
S'il ne savait pas comme
Le Grand-Turc est portant...
Des journaux, à la ronde,
Il parcourt le fatras :
Se mêlant peu du monde,
Adam n'en lisait pas.

L'homme, qui toujours n'aime
Que ce qui vient de loin,
Dans sa manie extrême
Eprouve le besoin,
Le désir invincible
Des cafés, des tabacs...
Et si j'en crois la Bible,
Adam n'en prenait pas.

L'homme, à sa renommée
Immolant son repos,

Pour un peu de fumée
Se consume en travaux :
L'Institut, qu'il assiége,
Déjà lui tend les bras...
Dormant fort bien sans siége,
Adam n'en était pas.

Mais j'entends la cabale
Me dire avec raison :
« Au rocher de Cancale
Tu fis mainte chanson ;
Il est temps de te taire...
Car, mon cher, tu sauras
Qu'Adam ne chantait guère,
Qu'Adam ne rimait pas. »

COUPLETS

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE
M. BOURDOIS, DOCTEUR EN MÉDECINE.

Air du Verre. — 910.

Chantons, célébrons tous en chœur
Le jour qui donna la naisance
A l'ami dont l'art bienfaiteur
De l'homme assure l'existence.
Pour Bourdois, dans ces doux instans,
Quels vœux doivent être les nôtres?
Ah! c'est qu'il vive aussi long-temps
Qu'il sait faire vivre les autres.

Par un effet miraculeux,
Les cliens que Bourdois visite,
Presque morts quand il vient chez eux,
Sont bons vivans quand il les quitte.

C'est que ce riant médecin,
Né dans la saison de la treille,
Sert ses pilules en raisin,
Et ses tisanes en bouteille.

Et comment craindre pour son sort,
Avec un joyeux Esculape
Qui semble défier la mort
Que jamais elle vous attrape?
Offrant, d'un air toujours content,
Vin blanc ou médecine noire,
Qu'on soit malade ou bien portant,
Son premier mot, c'est : *Il faut boire.*

Amis, si Bourdois seul devait
Fournir aux Parques leur pâture,
Le cher trio bientôt aurait
Les dents fort longues, je vous jure.
Ah! puissé-je comme aujourd'hui
Passer tous les jours de ma vie,
Puisqu'on ne peut mourir chez lui
Ni de faim ni de maladie!

MA TACTIQUE.

Air : J'ai vu la meunière. — 690.

Amis, pour embellir le cours
De ma vie entière,
Savez-vous quelle fut toujours
Ma seule manière?
D'abord, tacticien savant,
J'ai soin de dire, en me levant :
Chagrins en arrière!
Plaisirs, en avant!

Après un ample déjeuné,
Affaire première...
Après un succulent dîné,
Suite nécessaire...
Certain minois me captivant,
Le soir, je chante, en m'esquivant :

Comus, en arrière !
Amour, en avant !

Toutes les fois que d'un tendron
Je suis la bannière,
Je chante, gardant d'un luron
L'humeur cavalière :
« Fi ! d'un amant toujours rêvant,
Toujours de larmes s'abreuvant !...
Romance, en arrière !
Chanson, en avant ! »

Lorsque ma fauvette, en son vol
Un peu journalière,
Après avoir pour moi fui Paul,
Me quitte pour Pierre,
Tout aussi gai qu'auparavant,
Je dis, cédant au gré du vent.
« Regrets, en arrière !
Désirs, en avant ! »

Qu'un homme, dont je fus trahi,
Soit dans la misère,
Mon cœur, qui n'a jamais haï,
Prévient sa prière ;
Et du superflu me privant,

Il me voit bien vite arrivant,
La plainte en arrière,
La bourse en avant.

Accablé de fièvre et d'ennuis,
Quand, sur la litière,
Au jour, à peine, hélas! je puis
Ouvrir ma paupière :
« Bacchus, dis-je d'un ton fervent,
Protégera son desservant...
Frayeur, en arrière!
Espoir, en avant! »

J'use alors d'un remède sain
Et que, d'ordinaire,
N'ordonne ni le médecin,
Ni l'apothicaire...
C'est de m'écrier en buvant
A verre plein et très-souvent :
« Tisane, en arrière!
Bourgogne, en avant! »

A force de recommencer,
Quand ma chambrière,
De ce julep vient me verser
La goutte dernière,

Loin de pleurer mon ci-devant,
Gaîment je chante en l'achevant :
« Bourgogne, en arrière !
Champagne, en avant !

Si jusqu'ici du noir trio
La main meurtrière
N'a pas mis, d'un coup de ciseau,
Fin à ma carrière,
C'est que jusqu'ici le bravant,
J'ai toujours dit en bon vivant :
« Parques, en arrière !
Momus, en avant !

LA

PETITE FEMME BIEN HEUREUSE

OU

LES PLAISIRS D'UN BON MÉNAGE.

AIR : Encore un quart'rou, Claudine. — 175.

MAIS qu'as-tu donc, Marie,
Qui tout bas t' fait souffrir ?
Ta bouch' n'est plus fleurie,
J' vois tes appas maigrir...
Tu n'as pas d' plaisir,
Marie,
Tu n'as pas d' plaisir.

Morgué, ça m' contrarie
D' te voir comm' ça languir ;
Mais si l'on nous marie
Suivant notre désir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d'plaisir !

D'un' bell' robe en soîrie,
C' jour-là, j' veux te r'vêtir ;
Mais d' peur qu'ell' n' soit flétrie,
N' faut sauter ni courir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

Moi, n' boirait-on qu' du brie,
J' saurais si bien m' remplir,
Qu'on m' ramèn'ra, j' parie,
Ivre à n' pas m' soutenir...
Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

D' peur qu' ta mine jolie
Ne r'vienne à dépérir,
Je f'rons deux lits, ma mie,
Pour qu' tu r'pos' à loisir...
Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
Marie,

Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

A la moind' maladie
Qui viendra te saisir,
Méd'cine et chirurgie
Près d' toi vont accourir...
Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

Aux danses d' la prairie
Si j'vons nous divertir,
Queuqu' beau garçon qui t' prie,
C' n'est qu' moi qu' faudra choisir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

Si j'ons d's enfans, ma mie,
Il t' faudra les nourrir ;
L' matin fair' leur bouillie,
Et l' soir les endormir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

A ta fille chérie
T' apprendras à blanchir,
A fair' la ravaud'rie,
A r'passer, à pétrir...
Ah! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah! qu' t' auras d' plaisir!

J' verrons, s'lon notre envie,
Not' famille grandir,
Tandis que d' compagnie,
Je nous verrons vieillir...
Ah! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah! qu' t' auras d' plaisir!

Bref, s'il t' faut de c'te vie
Avant moi déguerpir,
J' n'épargn'rai rien, ma mie,
Pour t' fair' ben ensev'lir...
Ah! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah! qu' t' auras d' plaisir!

LES

BONS AMIS DE PARIS.

AIR : Il était un p'tit homme. — 561.

Ma fortune était mince ;
Mais j'avais un parent
Dont le rang
Annonçait que du prince
Il était bien connu,
Bien venu...
Chacun me flatta,
Chacun me fêta,
Chacun me visita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D'Paris !

Mais (affreuse disgrâce !)
Par un coup du destin,
Un matin
De mon parent en place
La faveur disparut ;
Il mourut !
Chacun défila,
Chacun détala,
Chacun me planta là.
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

L'acte testamentaire
Qu'avait fait mon parent,
En mourant,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,

Nos bons amis
D' Paris !

Lancé dans les affaires
Par l'appât d'un butin
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

Par pure bonté d'âme,
La charmante Elisa
M'épousa.
Des charmes de ma femme
Le bruit se répandit,
S'étendit...
On me reflatta,

On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

L'un d'entr'eux, qui sans cesse
D'amitiés me comblait,
M'accablait,
Un jour de ma princesse
M'enleva les appas,
Les ducats :
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

De mon argenterie
Je fis ressource, et crac,

Dans un sac,
Vite à la loterie
Le magot fut donné :
Je gagnai...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson,
Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Qu'on redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis!
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Malgré soins et prières,
La fièvre prévalut;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires...
Au bruit du testament,
Poliment,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Mais comme, sur leur compte,
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'il sont polis,
Qu'ils sont jolis,

Nos bons amis
D' Paris !

Voyant, chez mes ancêtres,
Mon voyage remis,
J'ai promis
Qu'après ma mort les prêtres,
Devant le trépassé
Délaissé,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in manus*,
Chanteraient en *chorus* :
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

LE

PRISONNIER POUR DETTES.

AIR : J'arrive à pied de province. — 249.

NARCUE des plaisirs que l'homme
Goûte en liberté!...
Moi, d'un monde qui m'assomme
Je vis écarté;
Et, ma foi, de ma manie
Rira qui voudra...
Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là. (*bis.*)

Combien d'amis dans le monde
Vont vous visiter,
(Lorsque chez vous l'or abonde)
Pour vous emprunter!
Chez nous jamais cette envie
Ne les amena...

Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là.

Ici, quelque temps qu'il fasse,
Eté comme hiver,
Du soleil et de la glace
On est à couvert.
Point de triste comédie,
Jamais d'opéra...
Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là.

Voltiger à gauche, à droite,
Ne me convient pas...
Plus la prison est étroite,
Plus elle a d'appas;
Sitôt qu'elle est élargie,
Le plaisir s'en va...
Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là.

LE

BAILLEUR ÉTERNEL.

(Le refrain de chaque couplet doit se chanter en étendant les bras et en bâillant.)

— 1126.

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

Des mortels quel est le rôle?
Travailler, manger, courir,
Intriguer, vieillir, mourir:
Cela n'est-il pas bien drôle?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Helas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

Du soleil l'éclat ne touche
Ni mon âme ni mes sens ;
Voilà déjà si long-temps
Qu'il se lève et qu'il se couche !...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

Dans leur course monotone
On voit, depuis cinq mille ans,
L'été suivre le printemps,
Et l'hiver suivre l'automne.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

De ma montre qui m'abuse
L'aiguille, en son long circuit,
Me dit comment le temps fuit,
Jamais comment on l'amuse.

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

J'ai couru tout l'hémisphère
Pour voir où l'on s'amusait,
Et partout on ne faisait
Que ce que j'avais vu faire.

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,

Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

Dans mon ennui détestable,
Voulant tâter des grandeurs,
J'ai dîné chez des seigneurs,
Et j'ai dit, sortant de table :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

Voulant voir si, lorsqu'on aime,
La vie offre plus d'appas,
J'ai fait l'amour ; mais, hélas !
On le fait partout de même.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

Voyant qu'à la fleur de l'âge
De tout j'étais fatigué,
Dans l'espoir d'être plus gai,
Je me suis mis en ménage...

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

Dans le faubourg que j'habite,
Séduit par l'occasion,
L'Institut et l'Odéon
Chaque jour ont ma visite...

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

J'avais cru, vaille que vaille,
M'égayer par ces couplets;

En les faisant, je bâillais ;
En vous les chantant, je bâille.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

LE RÉFORMÉ

CONTENT DE L'ÊTRE.

Air : J'ons un curé patriote. — 294.

Béni soit le prince auguste
Qui nous est enfin rendu!
Béni soit le règne juste
Par lequel j'ai tout perdu!
Prisonnier comme un perclus,
Je ne m'appartenais plus...
Tout va bien, (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Par un caprice incroyable
Dont j'enrageais chaque jour,
Le sort, ou plutôt le diable,

M'avait fait homme de cour.
Comme je m'y régalais !
Ah ! que d'ennui j'avalais !
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

A Pâques (non par ma faute)
Je fus baron breveté,
Ministre à la Pentecôte
Et prince à la Trinité ;
A la Saint-Martin, ma foi,
J'aurais peut-être été roi...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Tous mes amis de collége
Qui n'étaient point parvenus,
Par un bon ton sacrilége,
Me devaient être inconnus.
Maintenant, mes vieux amis,
Chez moi vous serez admis...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

O ma voiture coupée,
Combien vous m'assoupissiez!
O mon innocente épée,
Combien vous m'embarrassiez!...
Plumets, manteau de velours,
Bon Dieu! que vous étiez lourds!...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Plus de grands, plus de contrainte
Plus d'honneurs, plus d'embarras;
Je puis remuer sans crainte
Et mes jambes et mes bras;
Je puis dîner chez Lison,
Je puis souper chez Suzon...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Réduit à mon nécessaire,
Ah! quel heureux avenir!
Sans médecin ni notaire,
Je me verrai donc finir!
Et lorsqu'on m'enterrera,
Aucun parent ne rira...

Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Francs amis de la goguette,
Je redeviens votre égal;
Ma chambre est une guinguette,
Où je tiens festin et bal...
Qu'avec vous le peu que j'ai
Désormais soit partagé...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE Mme ADÈLE B******,

LE 16 DÉCEMBRE.

AIR de *Julie*, ou le Pot de fleurs. — 762.

De l'hiver où sont donc les glaces ?
L'aquilon a-t-il déjà fui ?
En vain j'en cherche ici les traces ;
Un jour plus doux enfin a lui,
Et des cieux la bonté fidèle,
Hâtant pour nous le vol du temps,
Nous rend les roses du printemps
Dans l'âge et les grâces d'Adèle.

Cependant le printemps n'inspire
Qu'une douce et tendre chaleur...
De l'air brûlant que je respire
D'où peut donc naître ici l'ardeur ?

Ah ! la cause en est naturelle :
C'est qu'aujourd'hui la volupté
Nous rend tous les feux de l'été
Dans ceux dont nous enflamme Adèle.

Mais je crois voir... (surprise extrême !)
Enivré d'un nectar divin,
Sur sa tonne, Bacchus lui-même
De la grappe exprimer le vin.
Ce Dieu que le plaisir appelle,
De l'automne, en ses gais transports,
Nous rend les liquides trésors,
Pour qu'ils soient bus au nom d'Adèle.

Ainsi sa fête fortunée,
Exauçant trois fois nos désirs,
Des trois plus beaux temps de l'année
Nous rappelle les doux plaisirs.
Automne, été, printemps, en elle
Pour nous renaissent aujourd'hui,
Et l'hiver n'est que pour celui
Qui ne connaît pas notre Adèle.

LA BOUCHE ET LE NEZ,

DIALOGUE NOCTURNE.

Air : Mon père était pot. — 633.

Jugez si je fus étonné,
Lorsque, la nuit dernière,
Je sentis ma bouche et mon né
S'agiter en colère.
« Qui donc, en sursaut,
Me dis-je aussitôt,
Si matin me réveille? »
Le nez se moucha,
La bouche cracha,
Et je prêtai l'oreille.

LA BOUCHE, *bâillant.*

AIR : Je suis né natif de Ferrare. — 280.

Maudit nez ! le diable t'emporte !
Ronfla-t-on jamais de la sorte ?

LE NEZ.

Morbleu quel démon m'installa
Près de cette bavarde-là ?

LA BOUCHE.

Et c'est au milieu du visage
Qu'on loge un si sot personnage !...

LE NEZ.

Tout sot que je suis, je me croi
Encor moins mâchoire que toi.

LA BOUCHE, *piquée.*

AIR de la fanfare de Saint-Cloud. — 680.

Que m'importe ta colère
Et tes sarcasmes mordans ?

LE NEZ.

Est-ce pour me faire taire
Que tu me montres les dents?

LA BOUCHE.

Va, je ris de tes sottises;
Entends-tu, vilain camus?

LE NEZ.

Quelque chose que tu dises,
J'aurai toujours le dessus.

LA BOUCHE.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie. — 512.

Nécessaire autant qu'agréable,
Je sers l'enfant et le barbon;
Et de toi, qui fais le capable,
On ne peut rien tirer de bon.

LE NEZ.

AIR : La bonne aventure. — 302.

De quelque titre platré

Que tu t'autorises,
Jamais je ne souffrirai
Que tu me maîtrises.
Si tu le veux, fâche-toi...
Je n'ai jamais craint, ma foi,
D'en venir aux prises,
Moi...
D'en venir aux prises.

LA BOUCHE.

AIR : Si Dorilas. — 533.

Je suis utile à mille choses !

LE NEZ.

De ses dons le ciel m'a comblé :
C'est pour moi qu'on plante les roses.

LA BOUCHE.

C'est pour moi qu'on sème le blé. (*bis.*)

LE NEZ.

Par moi l'on respire sur terre.

LA BOUCHE.

C'est moi qui préside aux repas.

LE NEZ.

L'homme sans moi ne vivrait guère.

LA BOUCHE.

L'homme sans moi ne vivrait pas. *bis.*

LE NEZ.

AIR de *l'Avare et son Ami.*—802.

Dans une maison lorsqu'on entre
A l'instant même du dîné,
Ne dit-on pas, frappant son ventre :
« Ma foi ! je sens que j'ai bon né? »

LA BOUCHE.

De tous les mêts auxquels on touche,
Celui qu'on croit du meilleur goût,
N'est-il pas celui que partout
On garde pour la bonne bouche? (*bis.*)

LE NEZ.

AIR : Jeune fille et jeune garçon. — 289.

Tu conviens pourtant que jamais
Tu ne cessas d'être gourmande. (*bis.*)

LA BOUCHE.

C'est bien toi que tout affriande,
Jusqu'à la seule odeur des mets.

LE NEZ.

Oui, leur parfum me touche ;
J'en dois faire l'aveu...
En tout temps, en tout lieu,
Je fus toujours un peu
Sur la bouche. (*bis.*)

LA BOUCHE.

AIR : A moins que dans ce monastère. — 863.
(Vaudeville des *Visitandines.*)

Quand, pour les louanges des belles,
Je me plais à m'exténuer,
Toi, tu restes muet près d'elles,
Si ce n'est pour éternuer. (*bis.*)

LE NEZ.

Il faut pourtant qu'on me chérisse,
Car, malgré ce bruit importun,
A mes éternumens chacun
Répond toujours : *Dieu vous bénisse!* (*bis.*)

LA BOUCHE.

Air des Fleurettes. — 723.

D'une bouche amoureuse
Quand j'effleure les bords,
Combien je suis heureuse !

LE NEZ.

J'ai part à tes transports.
De son haleine embaumée
Par moi le charme est senti.

LA BOUCHE.

Oui, mais tu n'as du rôti
Que la fumée.

Air du Curé de Pompone. — 745.

Lorsqu'à la suite du baiser

Un doux feu vous consume,
Ce feu que tout semble attiser,
C'est bien moi qui l'allume.

LE NEZ.

Mais on a vu, d'une autre part,
A la Porte-Ottomane,
Un cœur, de part en part,
Percé par
Le nez de Roxelane.

LA BOUCHE, *écumant de rage.*

AIR : Dans la vigne à Claudine. — 116.

As-tu juré de mettre
Ma patience à bout?
C'est trop me compromettre
Avec ce marabout.

LE NEZ.

En vain tu voudrais feindre,
J'ai su te battre...

LA BOUCHE.

Moi?

Que puis-je avoir à craindre
D'un morveux comme toi? (*Trois fois.*)

LE NEZ, *rouge de colère.*

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. — 557.

Qui? moi? morveux! Dans ma colère,
Je vais te prouver, sans pitié,
Que le nez est un adversaire
Qui ne se mouche pas du pié.

(*Après une réflexion.*)

Je me salis si je te touche...
Il vaut bien mieux nous séparer...
Et d'ailleurs, le nez et la bouche
Sont-ils faits pour se mesurer?

LA BOUCHE.

AIR : Bon voyage, cher Dumollet. — 866.

Bon voyage,
Mon cher voisin;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

LE NEZ, *se détachant et lui tournant les talons.*

Tu vas savoir si du nez l'on se passe.

LA BOUCHE.

Dans quel quartier vas-tu donc demeurer?

LE NEZ.

Je ne tiens pas une si grande place,
Que je ne trouve enfin où me fourrer.

LA BOUCHE.

Bon voyage,
Mon cher voisin;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

(*Le nez sort par une vitre cassée.*)

LA BOUCHE, *se regardant.*

AIR : Ah! maman, que je l'échappai belle! — 15.

Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
J'ai tort, j'en conviens;

Cher nez, reviens
Vite à mon aide...
Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *dehors, cherchant à se poser quelque part.*

Mais où donc faut-il que je me place?
Mon œil étonné
Rencontre un né
Sur chaque face...
Mais où faut-il donc que je me place?
Où donc me jucher?
Où me nicher? où me percher?

LA BOUCHE, *au désespoir.*

Oh! grands Dieux! sans nez, que je suis laide!
J'ai tort, j'en conviens;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide....
Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *un peu honteux, revenant prendre sa première place.*

AIR : Qu'il pleuv', qu'il vent', qu'il tonne. — 1.

J' voulais faire un coup d' tête...
Mais, tout' réflexion faite,
Je reste où le destin m'a mis;
Peut-être ailleurs serais-je pis.

MOI.

AIR : Aussitôt que la lumière. — 50.

A ces mots, ils s'embrassèrent;
Et se tenant par la main,
Tous les deux ils se jurèrent
Alliance, accord sans fin.
« C'est ainsi que sur la terre,
(Me dis-je alors en secret)
La discorde sait se taire
A la voix de l'intérêt. »

L'HOMME CONTENT DE TOUT,

OU

L'OPTIMISTE.

AIR : Et voilà comme l'homme. — 187.

Mortels qui maudissez le sort,
Que vous ayez raison ou tort,
Venez me voir dans ma chambrette ;
Du vrai bonheur j'ai la recette ;
Et vous direz en me quittant :
Oui, voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Dans un bien modeste séjour,
Vivant, hélas ! au jour le jour,
Je n'ai de bien que l'espérance ;
Mais pour m'en consoler, je pense
A ceux qui n'en ont pas autant....

Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

J'entends les gens se désoler
En voyant le temps s'envoler ;
Et moi, tous les ans je répète :
« Un an de plus est sur ma tête,
Mais mon vin a vieilli d'autant... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Pour ma fortune ai-je conçu
Un plan qui se trouve déçu,
Je pense qu'une banqueroute,
Du peu que j'ai m'aurait sans doute
Bientôt enlevé le restant...
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

La foudre a-t-elle ravagé
Les blés et les vignes que j'ai,
Je me dis : « Si sa rage extrême
M'eût, par malheur, frappé moi-même,

Je serais bien plus mal portant... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Roch a soixante mille écus ;
Mais il a soixante ans de plus ;
Moi, je suis fier, dans ma détresse,
De pouvoir, près d'une maîtresse,
Bien mieux que lui, payer comptant...
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

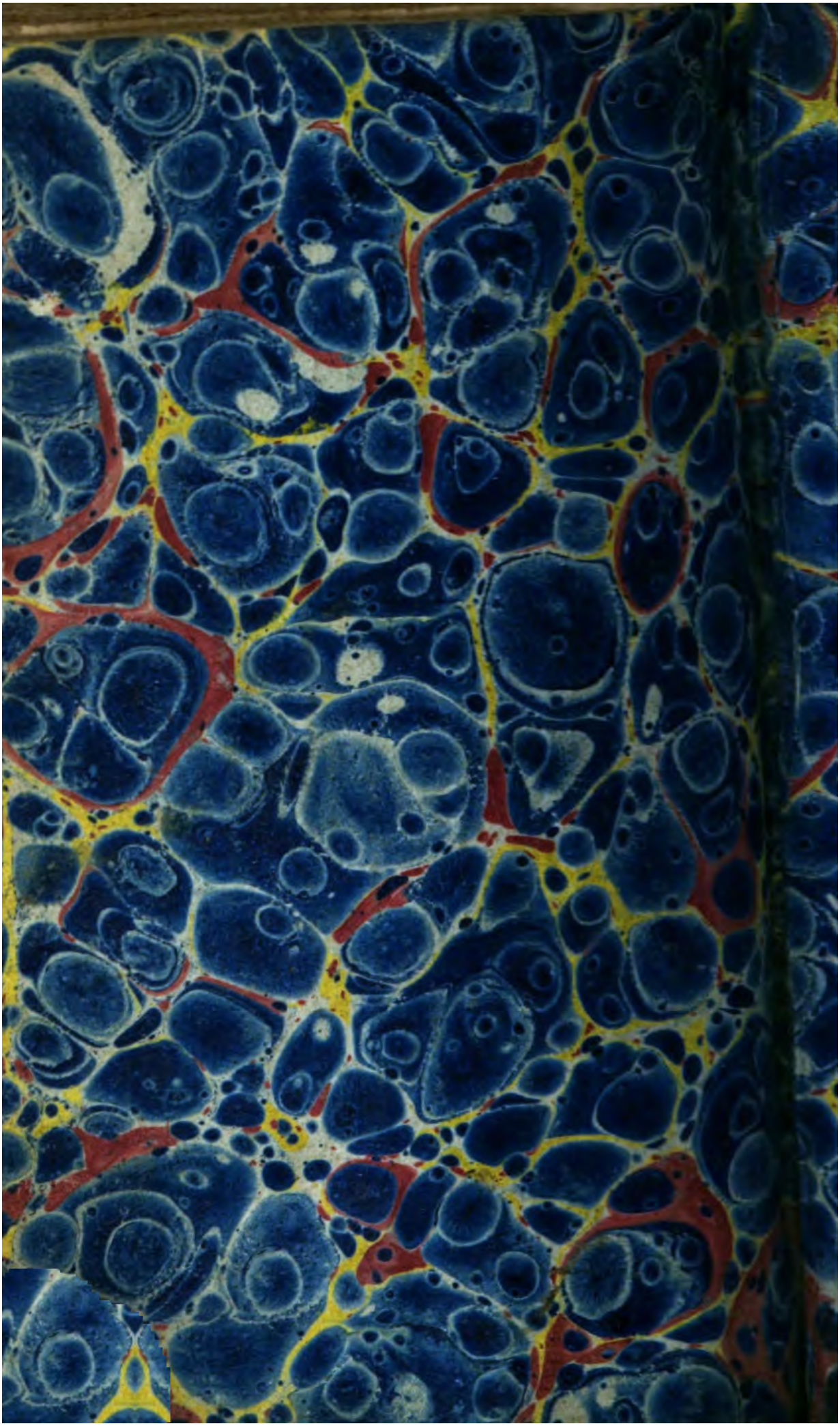
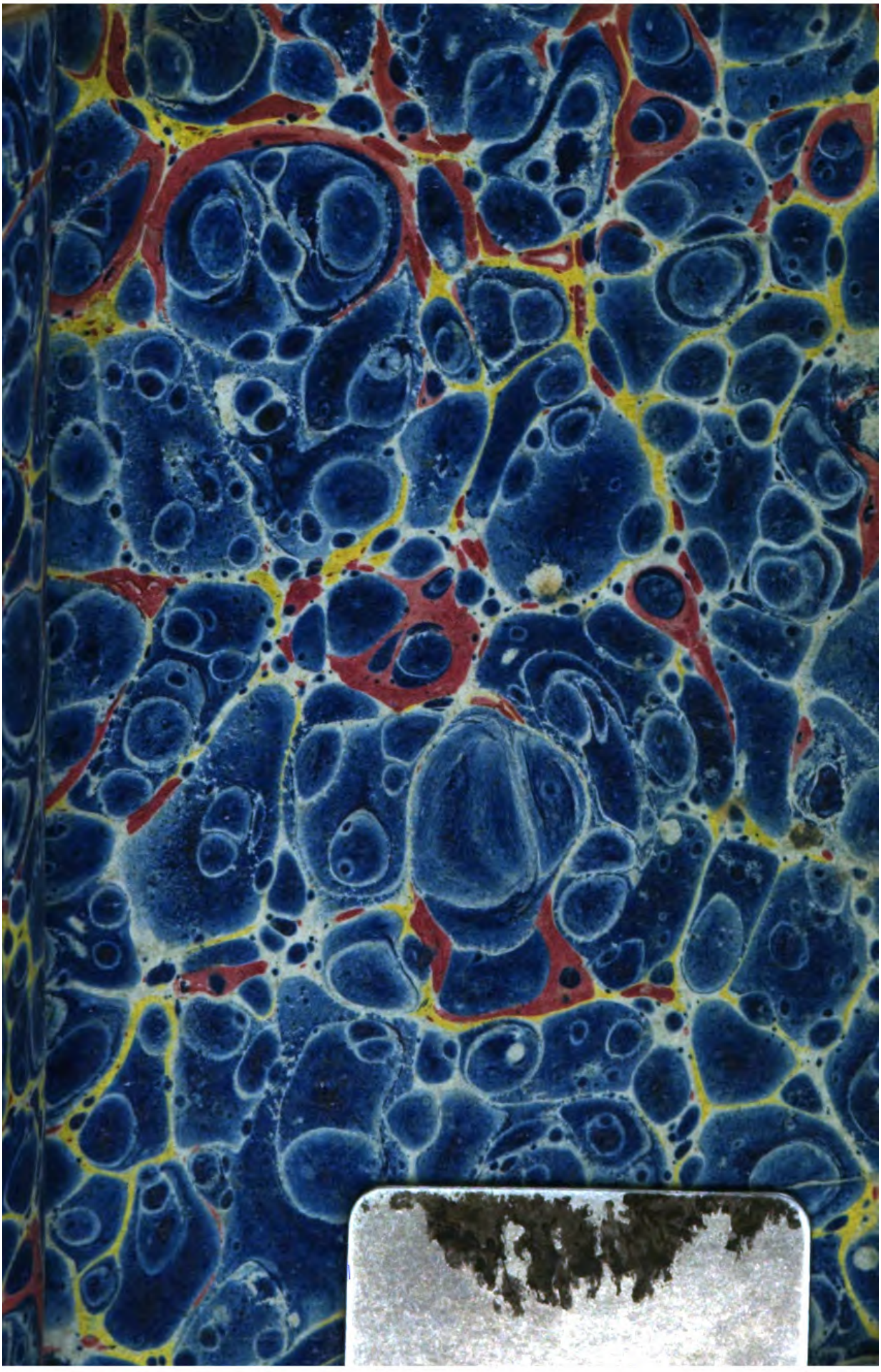
Suis-je trahi dans mon amour,
Bien loin de détester le jour,
De mes sermens me voyant quitte,
Je cours, du tendron qui me quitte,
A la bouteille qui m'attend...
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Le beau temps enchante mes yeux...
Pleut-il, la vigne en viendra mieux ;
S'il gèle, à table je dévore ;

Dégèle-t-il, « Bon! dis-je encore,
Bon! l'hiver n'a plus qu'un instant... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Un rhumatisme me survient,
Et dans mon lit il me retient :
« Fort bien, me dis-je, plus d'affaire!
Plus de sotte visite à faire!...
Je puis respirer un instant... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

S'il me fallait mourir demain,
Je m'écrîrais, le verre en main :
« Vive le trépas! car peut-être
M'épargne-t-il le malheur d'être
Goutteux, hypocondre, impotent... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujous content.

FIN DU SECOND VOLUME.

57582016